

La vie secrète de Dorothée Gindt

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

la vie secrète de Dorothee Gindt



Né à Paris, Guy des Cars débute par le journalisme. C'est avec L'officier sans nom que s'ouvre sa prodigieuse carrière de romancier qui en fait l'écrivain de langue française le plus lu dans le monde

Si les journées de Dorothée Gindt, modeste employée de la Sécurité sociale, sont moroses et insipides, il n'en va pas de même de ses nuits. La nuit, Dorothée mène une vie intense et passionnée, une vie chaque soir différente, une vie qui lui permet de réaliser tous ses phantasmes, même les plus secrets...

Tour à tour fiancée offusquée d'un vicomte, jeune Anglaise intrépide aux prises avec les sorciers d'un archipel du Pacifique, farouche défenseur d'un vieux planteur en proie à l'aversion de toute une ville, directrice de cirque, marquise de Saint-Vaygulphe, émouvante strip-teaseuse, Dorothée nous entraîne à sa suite dans l'univers échevelé et haut en couleur de son imagination...

Je viens de faire sa connaissance et j'en suis resté ébloui : c'est une créature exceptionnelle. D'abord on ne peut pas lui donner d'âge : ce qui est déjà un sérieux avantage pour une femme. Elle est «entre deux âges» : on a l'impression qu'elle y a toujours été et qu'elle y restera longtemps. Sa deuxième chance est de n'être ni belle ni jolie : ce qui ne veut pas dire qu'elle soit laide. Si elle a de grosses lunettes, ce n'est nullement pour se donner un genre – elle les porte sur le nez et non pas sur le sommet du crâne comme beaucoup de nos starlettes actuelles. Elle se refuse aussi à être la réclame vivante d'un opticien : elle a des lunettes parce qu'elle est myope, tout bêtement. Mais qui ne sait que la myopie apporte une étrange douceur à un regard de femme?

Tout en ayant souvent des caresses veloutées, ce regard sait aussi faire preuve d'intelligence. Quant au sourire, il est charmant, auréolant une denture saine. Il n'y a pas trace de maquillage sur le visage : les sourcils ne sont pas peints, les cils semblent être authentiques et les lèvres ont assez de gourmandise naturelle pour susciter l'envie de celles qui ne parviennent à trouver une sensualité que sous l'effet trompeur du pinceau ou du bâton de rouge.

Elle ignore les perruques et ses cheveux ne sont pas teints ; après avoir été châains, ils ont su grisonner avec une élégance reposante. Elle les porte toujours relevés sur la nuque, qui est gracieuse ; ils aboutissent à un chignon qui n'a rien des chignons pointus de concierges ou même de ces chignons «rapportés» dont les éléments, achetés chez le coiffeur, ne tiennent à ce qui reste de la vraie chevelure que par le miracle d'innombrables épingles.

Sans être très grande, elle n'est pas petite. L'honnête moyenne, qui ne se remarque pas, est son lot. La taille est bien prise entre une poitrine qui n'a rien d'agressif et un bassin qui n'est pas excessif. Les jambes sont droites, pas trop charnues, pas trop grêles, suffisamment longues pour que la silhouette soit bien proportionnée. Enfin les attaches des chevilles et des mains n'ont aucune vulgarité.

Quant au vêtement, ce qu'elle semble préférer, c'est le tailleur qui convient sans doute le mieux à sa profession... Sa profession? Comme d'innombrables femmes, elle travaille dans un bureau où elle s'ennuie énormément : elle est fonctionnaire, et sa fonction tient à la fois de la sinécure et de la corvée puisqu'il s'agit d'un poste modeste à la Sécurité sociale. Depuis des années elle est assise à un bureau, derrière

une pancarte portant la mention : *Renseignements*. Son rôle consiste à orienter l'assuré hésitant entre tel ou tel guichet où il sera plus ou moins bien accueilli.

Elle n'est pas assez sotte pour se faire la moindre illusion sur un avenir qui se terminera pour elle, comme pour toutes ses consœurs fonctionnaires, par une retraite qui n'arrivera qu'après des années de patiente présence. Et sa philosophie naturelle l'empêche de manifester la moindre aigreur d'un tel état de fait. Elle sait faire preuve d'une surprenante gentillesse dans l'exercice de son activité réduite. C'est même là, à «son bureau» plus que partout ailleurs que l'on peut le mieux juger et apprécier les qualités de son caractère. Ne s'impatiantant jamais, n'ayant à aucun instant le verbe plus haut que la bienséance ne l'exige, répondant toujours aux questions les plus saugrenues qui lui sont posées, elle réussit presque à se faire aimer par tous ceux qu'elle n'a encore jamais vus et qui ne viennent la trouver qu'avec l'intention secrète de s'en prendre à la fonction publique. Le perpétuel sourire et le regard myope parviennent à désarmer très vite les cotisants les plus rébarbatifs.

Quand la sonnerie, annonçant la fermeture des bureaux, retentit, elle se dirige – comme toutes ces dames, ses collègues – vers le vestiaire du «personnel qualifié». Là, elle met son chapeau, car elle adore les chapeaux, sans perdre de temps à se poudrer – elle déteste tous les fards – avant de rejoindre la bouche de métro la plus proche qui lui permettra, après deux changements, d'arriver chez elle.

Un chez-elle sans aucune prétention mais meublé avec une certaine fantaisie n'excluant ni le confort ni le bon goût, et situé dans l'un des nouveaux immeubles qui bordent le parc zoologique de Vincennes. Petit appartement de deux pièces, dont les fenêtres, s'ouvrant sur les paysages artificiels de rochers et de bassins – destinés à donner aux animaux, condamnés à la détention à vie, une vague illusion de liberté –, permettent à son occupante d'élaborer les plus grands rêves d'évasion et d'aventure sans sortir de chez elle... Plaisir divin dont mon étonnante amie ne se prive pas : elle trouve, en effet, beaucoup plus d'attraits à sa solitude de demoiselle qu'à une fréquentation suivie de tous ceux qu'elle a qualifiés une fois pour toutes *d'inutiles* qui ne sont autres que les colocataires du vaste immeuble où elle habite, les voisins de quartier, les quelques commerçants chez lesquels elle fait le minimum d'emplettes et même ses confrères ou consœurs de la Sécurité sociale. Le travail de bureau n'est pour elle qu'une exécration nécessaire alors que les soirées et les jours de congé passés chez elle deviennent une véritable délectation.

Car elle ne s'ennuie jamais, ayant toujours en tête mille et une histoires à se raconter à elle-même. Et cela ne veut pas dire qu'elle radote! Il lui faut, au contraire, faire preuve d'une extrême lucidité

pour vivre intensément, et dans sa seule imagination, ces histoires dont elle est toujours l'une des héroïnes... Mais elle a la sagesse, ou la pudeur, de ne pas s'y réserver obligatoirement le rôle principal, sachant que son âge et son physique lui interdisent parfois de paraître au premier plan.

Elle se contente alors d'un rôle tout à fait secondaire, et même épisodique. Un bon rôle ne se mesure pas à sa longueur mais à la façon dont il est amené en situation. C'est là faire preuve d'une réelle modestie parce que, enfin, étant à la fois la constructrice et l'auteur de ces récits dus à sa fertilité inventive, ma nouvelle amie a toutes les possibilités de s'attribuer la meilleure part du gâteau de ses rêves...

Ces histoires, assez fantastiques, elle en puise le thème initial non pas tellement dans son univers – celui-ci se limitant à son deux-pièces ensoleillé, au parcours en métro qui relie sa thébaïde au triste lieu de son travail, et à ce bureau lui-même –, mais dans l'admirable fatras des «Petites Annonces», dont elle raffole et qui constituent la drogue exquise offrant jour après jour une pâture nouvelle à son insatiable imagination. Quand l'existence se montre assez sotte pour ne pas donner à un être humain la possibilité pratique, ou financière, de vivre de merveilleuses aventures, il faut avoir le courage et la force d'inventer soi-même ces aventures... Sinon la solitude devient par trop grise et, de la grisaille au désespoir, il n'y a qu'un pas vite franchi.

Ma stupéfiante amie qui, comme beaucoup de demoiselles, s'est toujours passionnée pour le «Courrier du Cœur» – quel que soit le journal qui le publie –, n'a pas été longue à découvrir que la source la plus riche d'aventures, qu'elles soient sentimentales ou héroïques, se trouve dans le texte de ces petites annonces. Rédigées le plus souvent en style télégraphique par souci d'économie, celles-ci se succèdent, admirablement anonymes et follement mystérieuses, tout au long de colonnes imprimées dont trop de lecteurs ont pris la déplorable habitude de négliger la lecture.

Dès que «ma» rêveuse a déniché une annonce prometteuse, elle la coche au crayon rouge, puis elle la découpe avec ses charmants ciseaux à coudre avant de l'enfermer dans une vieille boîte à cigares, car elle ne déteste pas fumer de temps en temps le cigare, dont l'arôme et les volutes de fumée bleutée imprègnent agréablement l'intimité de son home. Cette boîte à cigares est devenue pour elle le coffre-fort secret où s'entasse le capital de ses rêves futurs...

Et, les soirs où elle n'a aucune envie d'écouter les informations radiophoniques ou de savourer les délices discutables d'un feuilleton télévisé, elle ouvre la boîte magique pour en extraire, au hasard, l'une des petites annonces... C'est le point de départ qui lui permet de bâtir et de vivre ensuite, pendant de longues minutes d'extase silencieuse, une nouvelle et prodigieuse aventure... Sachant qu'en agissant ainsi,

elle ne porte de tort à personne et se fait beaucoup de bien à elle-même, elle oublie complètement quelle est condamnée à vivre dans une médiocrité courante.

Ce dut être l'un de ces soirs d'évasion voulue et dirigée qu'elle relut l'une de ces annonces, découverte quelques semaines plus tôt dans un journal à tirage très limité – se nommant *Le Bulletin Généalogique*... Annonce ainsi libellée : *Dernier héritier Grand Nom de France recherche de toute urgence caveau de famille abandonné lui permettant d'assurer un lieu de sépulture convenable à quelques-uns de ses ancêtres. Pas sérieux s'abstenir.* Ce texte court, mais clair, était accompagné du numéro de référence indispensable qu'il suffisait d'indiquer dans toute réponse adressée au journal.

Ne possédant pas elle-même de caveau parce qu'elle n'a plus aucune famille à l'exception d'un lointain cousin se nommant Octave Banicou – qu'elle a d'ailleurs le plus grand tort de ne pas fréquenter puisqu'il est, lui aussi, un rêveur impénitent –, mon excellente amie s'est bien gardée de répondre à la petite annonce. Mais ce silence discret ne lui a pas interdit d'imaginer dans le secret de son cœur une histoire s'inspirant de la demande, pour le moins curieuse, insérée dans le journal. Et, dans son histoire, elle s'est réservé un tout petit rôle charmant : celui de la fiancée du gentilhomme en quête d'un caveau... Fiancée à laquelle elle n'a pas hésité à donner son propre prénom, mais pas son nom : cela parce qu'un homme d'une telle qualité ne peut trouver une fiancée à sa hauteur que dans un monde à particule.

Mais je m'aperçois, avec stupeur, que j'ai complètement omis de révéler les prénom et nom de mon amie : Dorothée Gindt... Dorothée, c'est un prénom assez rare, surtout chez les Latins... Gindt, ce n'est pas non plus courant : c'est à la fois très court et très international. Les origines d'un tel nom doivent pouvoir être retrouvées quelque part dans le Nord, peut-être même en pays flamand, mais certainement pas dans la botte italienne et encore moins chez Toutankhamon!

Pour les impérieuses nécessités de la nouvelle histoire qu'elle voulait se raconter à elle-même, Dorothée a dû chercher pendant quelques secondes — pas beaucoup plus puisque son imagination verbale est aussi riche que son imagination visuelle – quel nom prestigieux elle pourrait bien s'attribuer. Dorothée de... quoi? *Dorothée de Bourbon*, par exemple? C'est là un nom trop connu et déjà très utilisé... *Dorothée d'Andorre*? Ça sonne bien mais ça fait très Principauté... Il ne pouvait être question, non plus, de songer à *Dorothée de Monaco* : ça risquerait d'amener des complications diplomatiques... *Dorothée de Schleswig-Holstein*? Ce n'est pas mal, mais ça rétablit un trait d'union entre deux pays qui ne tiennent plus du tout à s'unir... *Dorothée de Gray*? Ça évoque un peu trop une marque

d'institut, de beauté... *Dorothée de Saint-Ouen*? Ça fait marché aux puces... *Dorothée d'Orly*? Ça fait hôtesse de l'air... *Dorothée de La Garenne*? Ça sent la myxomatose... *Dorothée de Balmoral y tra los Montes*, ça ne fait pas du tout sérieux... Et brusquement le nom tant cherché surgit, lumineux dans sa simplicité et évocateur dans sa féminité : *Dorothée de Fumelle*, la très digne fiancée du héros de l'histoire pour laquelle elle n'a eu aucun mal à trouver un titre : *le Gentilhomme et ses squelettes*...

LE GENTILHOMME ET SES SQUELETTES

Le train de Paris entra à 6 h 45 précises en gare d'Évreux. Les voyageurs qui en descendirent à cette heure matinale étaient peu nombreux. Leur maigre cohorte se composait principalement d'indigènes aux faces rubicondes, mal réveillées et mal rasées, qui revenaient de la capitale après une nuit qu'ils avaient voulue blanche. Parmi eux cependant, un personnage attirait l'attention en cette matinée d'automne où la température savait se montrer clémente pour prouver une fois de plus que la douceur d'un printemps de la Saint-Martin peut rivaliser avec celle d'un printemps véritable. Mais ce voyageur insolite, qui paraissait se soucier assez peu de la poésie de l'automne, se dirigea, vers la sortie de la gare, d'un pas lent et solennel rappelant assez celui que l'on emploie, pour les règles de la bienséance, que dans les cérémonies funèbres. Tout dans ce Monsieur à la démarche raide et compassée évoquait la maison Henri de Borniol.

Et pourtant, le vicomte Adhémar de Trounières n'appartenait pas au corps constitué de cette étonnante institution bien qu'il fût habillé et ganté de noir, cravaté de blanc, et qu'il portât sur son chef un haut-de-forme dont les huit reflets s'estompaient sous un large bandeau de lainage noir indiquant le grand deuil. Incontestablement, l'allure sévère et la physionomie grave de ce gentilhomme, ayant dépassé la soixante-quinzième année, portaient les marques d'une profonde affliction.

Il était attendu, dans la cour de la gare, par l'un de ces fidèles serviteurs que l'on ne trouve plus aujourd'hui que dans les contes de fées ou dans la mémoire attendrie de quelques-unes de nos grand-mères. Urbain – c'était le prénom du serviteur, également tout de noir vêtu – avait toujours rempli, au château de Trounières, la double fonction de valet de chambre et de cocher. Ce matin, c'était sous la livrée de cocher qu'il se présentait devant le vicomte en retirant son haut-de-forme, orné d'une cocarde en crêpe noir, et en demandant d'une voix châtrée par l'émotion :

— Monsieur le vicomte a-t-il fait bon voyage?

— Il m'était difficile d'effectuer un trajet agréable en d'aussi pénibles circonstances, mon bon Urbain... Vous avez le char à bancs?

— Monsieur le vicomte l'a devant lui...

Ce dernier jeta d'abord un regard distrait vers l'antique véhicule hippomobile, attelé de deux percherons à la robe pie – la teinte du demi-deuil – et dont la carrosserie assez rudimentaire évoquait la voiture de déménagement plutôt que la calèche digne d'un gentilhomme de semblable naissance. Mais, très vite, le regard du vicomte s'anima et lança même des feux dès qu'il eut ajusté son monocle dans l'orbite de son arcade sourcilière gauche. Une inspection détaillée de l'attelage commença, faite par un authentique homme de cheval qui put constater que la voiture avait été astiquée par Urbain avec une conscience digne de tous les éloges... La main droite, et gantée de daim, du vicomte errait maintenant sur la croupe de l'un des percherons. N'ayant pu relever la moindre trace de poussière sur le poil lisse, Adhémar de Trounières finit par dire, satisfait :

— Ça peut aller...

Puis il ajouta en désignant le véhicule :

— Je pense qu'il y aura assez de place pour les charger tous... Occupez-vous des formalités. Voici le bulletin de bagages...

Celui-ci, présenté par Urbain au préposé de la consigne, amena automatiquement sur les lèvres du brave cheminot cette réflexion plutôt déplacée :

— Ah! C'est pour vous?... «Ils» sont là... Je me demandais pour qui pouvait bien être un tel arrivage.

Mais un regard glacial et monoclé du vicomte fit stopper net la verve oratoire de l'employé qui jugea plus prudent d'aider en silence Urbain à charger «l'arrivage» sur le char à bancs dont les banquettes avaient été relevées au préalable. Et, après avoir glissé, d'un geste naturel fleurant bon le grand seigneur, un démocratique billet de banque dans la main de l'employé, le vicomte Adhémar de Trounières monta alertement sur le siège avant où il prit place à côté d'Urbain qui, lui, avait saisi les rênes. Le véhicule s'ébranla en faisant grincer ses essieux sur le macadam de la cour de la gare et sous les yeux, pétrifiés de saisissement, du personnel de la S. N. C. F.

Il est certain que la seule apparition de cet équipage – avec ces deux personnages en noir et en haut-de-forme dominant la situation de leur perchoir ambulant, et traversant au petit trot la ville qui se réveillait – apportait, sous le ciel ébroïcien, une note parfaitement insolite. De temps en temps, le vicomte se retournait pour surveiller «les» bagages : ceux-ci se résumaient à douze cercueils...

Les tristes boîtes en chêne étaient vides.

Le vicomte Adhémar les avait commandées à Paris chez un fabricant spécialisé : l'ensemble était uniforme, simple, classique et sans ces ornements de mauvais goût, telles que couvercles sculptés ou poignées en or massif, destinées à prouver à la postérité

que les éventuels occupants de ces boîtes, ou ceux qui les avaient fait inhumer, possédaient quelques moyens.

Nanti de ses emplettes, le vicomte avait donné des instructions très précises pour que celles-ci fussent transportées de Paris, par le train qu'il prendrait, à destination du chef-lieu de l'Eure. Une heure après l'arrivée – Trounières n'était qu'à six kilomètres d'Évreux –, les douze «colis» seraient descendus du char à bancs et portés par Urbain, aidé d'un sacristain, dans la petite église de Trounières où devait avoir lieu la cérémonie.

... Curieuse cérémonie en vérité, puisqu'il s'agirait d'exhumer du caveau de la famille Trounières, situé sous l'église et exclusivement réservé à ses défunts, douze membres de cette illustre lignée, pour les placer chacun dans l'un des cercueils vides. Ensuite, une messe serait dite, suivie d'une absoute, pour le repos éternel de ces âmes qui avaient abandonné depuis longtemps la terre ancestrale. En effet, le plus récent parmi ces morts datant du 18 juin 1857, il paraissait assez probable que les corps fussent réduits à l'état le plus squelettique.

Les Trounières qui avaient disparu depuis cette date lointaine – ils étaient nombreux puisque Adhémar était le dernier tenant du nom et du titre – avaient tous été enterrés au cimetière de Passy, où la famille possédait également un caveau. Et, le vicomte ayant calculé qu'il restait encore treize places disponibles dans cette villégiature parisienne, tout s'arrangerait à merveille : les douze «Anciens» – parmi lesquels se trouvaient quelques membres des branches collatérales des Trounières-Toutenville et des Trounières-Toutenchamps – rejoindraient l'après-midi même, dans les cercueils apportés de Paris et par le train quittant la gare d'Évreux à 17 heures, le «gros» de la famille installé à Paris. La treizième place disponible était celle qu'Adhémar se réservait pour lui-même.

Sa décision de transférer ainsi ses ancêtres campagnards dans une résidence parisienne n'avait été prise qu'après mûre réflexion par le gentilhomme qui savait très bien que sa propre disparition marquerait la désertion définitive du monde des vivants par les Trounières. Car il ne s'était pas marié, estimant qu'aucune femme n'était digne de partager sa couche et le nom illustre. Pourtant, à l'approche de son soixante-quinzième anniversaire, il avait commencé à éprouver quelques regrets de sa décision et ceux-ci s'étaient transformés en véritables remords le jour où il avait appris la fin subite de son unique neveu, Gontran-Sigismond de Trounières, tué malencontreusement au cours d'une chasse où son voisin de battue avait cru reconnaître en lui un sanglier.

Le vicomte Adhémar avait été contraint de se mettre en chasse à son tour pour trouver femme et pour tenter le suprême effort qui prolongerait la noble lignée sur le point de s'éteindre. Après mille et

une hésitations bien compréhensibles, il avait fini par fixer son choix sur une jeune fille d'excellente naissance, Dorothée de Fumelle, dont les vingt printemps s'étaient montrés disposés à s'accommoder du soixante-quinzième hiver du vicomte.

L'annonce de ces fiançailles tardives avait soulevé une certaine émotion dans le monde très fermé du Jockey-Club où les membres les plus hostiles à une semblable union avaient fini par se faire une raison à la pensée consolante que la solide constitution de cette jeune fille en fleur, myope et sans le sou, pourrait heureusement contrebalancer les déficiences possibles de ce cher Adhémar dans l'exercice du devoir conjugal, prélude indispensable à l'élaboration d'une descendance.

Malheureusement, la veille du mariage, une discussion des plus orageuses avait éclaté entre le vicomte et celui qui allait devenir le lendemain son beau-père.

— Jamais, s'était écrié le vigoureux baron de Fumelle au moment psychologique de la signature du contrat, je ne pourrai m'habituer à l'idée d'avoir un gendre qui compte vingt-cinq années de plus que moi!

Le vicomte Adhémar avait très mal pris cette exclamation de l'avant-dernière heure et avait répondu sur-le-champ :

— Mon cher ami, j'estime faire beaucoup d'honneur à votre famille en prenant femme chez elle!

— Dites plutôt que ma fille vous gâte en acceptant d'aliéner les plus belles années de sa jeunesse auprès d'un vieillard!

— Elle pourrait l'utiliser beaucoup plus mal, sa jeunesse! Qui vous dit que la vicomtesse ne sera pas satisfaite, et même ravie, de mes bons et loyaux offices? Le certificat prénuptial, que je déposerai demain dans la corbeille, prouve, mieux que n'importe quelles paroles, que je suis parfaitement constitué! D'ailleurs, le fait de ce mariage n'a rien de nouveau dans ma famille... Si vous avez l'honneur de pouvoir presque me considérer déjà comme votre gendre, c'est uniquement parce que mon bisaïeul paternel, le vicomte Palamède – qui avait connu le malheur d'être trois fois veuf sans avoir fait souche – sut prendre la courageuse initiative de convoler une quatrième fois, dans sa soixante-dix septième année, avec une jeune fille de dix-huit ans. Deux enfants, qui furent respectivement mon grand-père et ma grand-tante, naquirent de cette union heureuse qui dura tout de même seize années! Si le vicomte Palamède n'avait pas fait preuve alors de tout ce dévouement, votre fille Dorothée n'aurait peut-être jamais trouvé d'époux!

— De nos jours, ni la myopie ni l'absence de dot n'empêchent une jeune fille de se marier! Beaucoup d'hommes jeunes et courageux estiment même que ce sont là de sérieux avantages... Quant à votre arrière-grand-père, ce Palamède, je trouve qu'il s'est montré aussi

dégoûtant que les vieux prophètes! Et son épouse, vous croyez qu'elle ne s'est pas dévouée, elle aussi?

Le notaire des familles intervint heureusement à temps pour qu'une phrase irréparable ne fût pas prononcée par l'un des deux gentilshommes surexcités et la conversation aigre-douce tourna court. Ce n'était, hélas, que reculer pour mieux sauter! L'irréparable se produisit le lendemain à la mairie.

Au moment où le secrétaire de mairie lisait l'acte dans lequel étaient déclinés l'identité et l'âge des futurs conjoints, un regrettable incident se produisit. En prononçant d'une voix trop intelligible la date de naissance du vicomte, l'employé municipal prouva que ce dernier comptait soixante-seize années derrière lui.

La douce Dorothée – qui était restée, jusqu'à cette minute émouvante, les yeux pudiquement baissés vers le plancher poussiéreux de la salle de mariage — releva la tête en s'écriant :

— C'est faux! Adhémar, mon amour, on veut vous vieillir! Vous n'avez que soixante-quinze ans : c'est vous-même qui me l'avez affirmé.

Les registres de l'état civil ont le plus grand tort d'être assez précis. Rouge de confusion, le vicomte dut avouer qu'il avait cru bon de se rajeunir d'une année aux yeux de sa fiancée, alors qu'il venait d'entrer effectivement dans sa soixante-seizième année. Ce n'était, après tout, qu'un péché véniel.

— C'en est trop! déclara Dorothée en se levant. J'étais prête à supporter beaucoup de choses, mais pas d'être trompée aussi honteusement... Même les plus grands sacrifices ont leur limite! Voici votre bague de fiançailles et adieu, Adhémar!

Elle s'enfuit, suivie de tous les Fumelle, à la plus grande consternation des membres du clan opposé et de tous les témoins de ce drame pré-conjugal. Le maire essaya bien de consoler Adhémar en lui murmurant à l'oreille :

— Sachez rester digne... Ce sont de ces choses qui arrivent!

Le vicomte répondit, superbe :

— Je suis toujours digne, monsieur le maire, mais ce sont de «ces choses» qui n'arrivent jamais dans «nos» familles.

Ce fut la raison pour laquelle Adhémar resta voué au célibat. Devant le scandale soulevé par la rupture publique, il préféra s'abstenir de toute nouvelle tentative matrimoniale. Ce qui ne diminua en rien le culte qu'il vouait à son nom et à ceux qui l'avaient porté avant lui. Il s'apprêtait à le prouver une fois de plus par son voyage inconfortable sur le siège du char à bancs, à la droite d'Urbain.

Car un malheur n'arrive jeûnais seul. Les imprécations de Dorothée de Fumelle – qui n'eut même pas la pudeur d'attendre six mois avant d'épouser, pour le meilleur et pour le pire, un maître nageur – avaient

jeté un mauvais sort sur la vie de son ex-fiancé qui fut contraint, à la suite de cuisants et brusques revers de fortune, de modifier très sensiblement un train de vie qu'il avait mené jusqu'alors à grandes guides.

Après avoir supprimé sa chasse, après avoir réduit sa domesticité à l'extrême puisqu'elle n'était plus représentée que par le couple d'Urbain et de son épouse Clémentine, dont le vicomte savourait l'excellente cuisine, après avoir comprimé son budget à l'extrême, Adhémar s'était trouvé dans la pénible obligation d'hypothéquer sa terre de Trounières et finalement de la vendre à un prix dérisoire pour dédommager ses créanciers. Ceux-ci étaient de sinistres marchands de biens, rapidement enrichis sur les dépouilles des autres, qui décidèrent – comme beaucoup de gens «arrivés» ces dernières années – de s'installer au château de Trounières pour y mener, à leur tour, une vie de grands seigneurs.

Mais, comme il leur manquait ce vernis indispensable qui permet de tenir convenablement une noble demeure, ils offrirent à Urbain et à Clémentine un pont d'or s'ils consentaient à rester à leur service. Avant de se laisser tenter par une pareille offre, les fidèles serviteurs avaient pris conseil de leur vieux maître qui n'avait pu que les encourager à entrer au service de ces nouveaux seigneurs du jour. Lui-même n'avait plus les moyens, ni la place suffisante dans son modeste rez-de-chaussée de la rue de Bourgogne, de payer et de loger des mercenaires. A l'avenir, il se contenterait, imitant en cela un nombre respectable de personnes très distinguées, des offices douteux d'une désagréable femme de ménage. Pendant ce temps, Urbain et Clémentine continueraient à assurer à Trounières la tradition domestique établie depuis des siècles. Les nouveaux riches en tireraient peut-être quelques profits et apprendraient, au contact de ces serviteurs zélés et stylés, les rudiments indispensables de la civilité puérile et honnête.

Toutefois, il ne pouvait être question, pour le vicomte, d'abandonner douze de ses ancêtres dans le caveau de famille situé à proximité de la terre profanée par de nouveaux propriétaires dénués de toute préoccupation héraldique. Puisqu'il était condamné à résider désormais à Paris, il en serait de même pour ses ancêtres qu'il ramènerait, avec une piété filiale, au cimetière de Passy.

La petite église normande de Trounières – dont les pierres, patinées par des siècles de pluie, disparaissaient sous une mousse tendre – était presque vide quand commença la cérémonie. L'assistance se réduisait au vicomte Adhémar, à Urbain et à Clémentine : ces derniers avaient voulu montrer une dernière fois leur profond attachement à celui qui avait été leur maître pendant

cinquante et une années. La population faisait preuve d'une complète ingratitude : malgré la vieille cloche qui tintait pour sonner le glas, elle se souciait assez peu de manifester sa sympathie émue au dernier descendant d'une famille en voie de disparition et n'ayant plus de racines dans le pays. Les indigènes préféraient sacrifier aux dieux du jour et réserver leurs rudes politesses ou leurs saluts hésitants pour les nouveaux châtelains que l'on disait assez disposés à «faire bien les choses» dans le but de se concilier rapidement les bonnes grâces de tout le monde. Pour ces paysans normands, finauds et intéressés, le vicomte ruiné appartenait déjà à l'histoire ancienne.

Le vieux curé de Trounières, secondé par deux enfants de chœur recrutés à grand-peine, officiait ; l'harmonium asthmatique, dans lequel le *ré* ne voulait plus rien savoir, était tenu par la sœur de M. le curé qui accomplissait des prodiges pour accompagner le chant du sacristain, le père Gauthier, qui ânonnait les strophes du *De Profundis* ; un catafalque se dressait dans l'allée centrale pour symboliser la présence des morts. Avant l'absoute, le curé descendit en procession, escorté des petits enfants de chœur portant des torchères, dans la crypte où se trouvait le caveau. Il était suivi du vicomte, d'Urbain et de Clémentine.

Le fossoyeur, qui remplissait également les fonctions de garde champêtre, avait descellé les plaques en marbre noir sur lesquelles s'étaient, en lettres d'or gravées, les noms, les innombrables prénoms, mérites et décorations des Trounières tout court, des Trounières-Toutenville et des Trounières-Toutenchamps parmi lesquels on relevait deux pairs de France, trois chevaliers de Malte et un commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand... Les corps, ou ce qu'il en restait, furent exhumés et alignés sur les dalles du caveau glacial en face des douze cercueils arrivés de Paris. Mais quel ne fut pas l'étonnement des vivants de constater que, dans trois des douze niches contenant les Trounières, se trouvaient deux squelettes au lieu d'un!

A qui pouvaient bien appartenir ces ossements et ces crânes imprévus, dont les dalles gravées ne faisaient pas mention? Étaient-ce même les restes d'authentiques Trounières ou simplement ceux de vulgaires intrus qui avaient préféré l'abri particulier d'une antique famille à la terre quelconque d'un cimetière où ils auraient voisiné pour l'éternité avec une foule anonyme et prolétarienne?

M. le curé était consterné, le fossoyeur-garde champêtre se montrait perplexe et les petits enfants de chœur écarquillaient leurs grands yeux étonnés. Seul le vicomte paraissait conserver un calme relatif.

— Quelle est cette plaisanterie? demanda-t-il, de très haut, au fossoyeur qui bégaya quelques mots inintelligibles pour toute réponse.

Mais M. le curé vint au secours de ce subalterne :

— Je vous assure, monsieur le vicomte, que je n'ai jamais entendu parler de ces trois présences insolites dans le caveau de votre famille, et cela depuis quarante-huit années que je suis curé de Trounières. Ce mystère tient du prodige ou du miracle...

— Ne parlons pas de miracle dans la maison du bon Dieu! répondit aigrement le vicomte.

Pris d'une sainte inspiration, le vieux prêtre émit alors une idée qui calma l'esprit surexcité du gentilhomme :

— Rien ne prouve que ces trois squelettes supplémentaires n'appartiennent pas à des membres de votre famille, morts ou guillotins pendant la grande Révolution, auxquels de pieuses mains ont voulu assurer une sépulture digne? A cette époque troublée, il devait être impossible de faire graver les noms en lettres d'or sur les dalles funéraires... C'était même très dangereux pour la tranquillité des défunts : ne déterreraient-ils pas les cadavres pour semer à tous vents les cendres aristocratiques? Réfléchissez enfin, monsieur le vicomte, qu'il n'y avait que douze niches dans cette crypte et qu'elles sont toutes occupées depuis 1857... Ces trois inconnus sont peut-être décédés pendant la période qui s'est étendue entre le moment où ce caveau refusa du monde et celui où vos grands-parents firent l'acquisition d'une concession dans un cimetière parisien? A quand remonte la première inhumation de l'un de vos ancêtres à Passy?

— A 1862, répondit aussitôt le vicomte qui connaissait par cœur toutes les dates des naissances, des mariages et des décès de chaque Trounières.

— Cela nous donne un intervalle de cinq ans, reprit triomphalement le curé. En cinq années, il se passe beaucoup de choses! Les guerres elles-mêmes ont le temps de naître et de mourir...

Le vicomte Adhémar réfléchissait. Son regard anxieux allait alternativement des quinze squelettes aux douze cercueils... Quinze et douze, douze et quinze... De cette méditation allait rapidement jaillir la lumière.

Il parla enfin, après avoir ajusté son monocle dans l'orbite de son arcade sourcilière droite : côté qu'il ne réservait qu'aux moments solennels.

— Vous devez avoir raison, monsieur le curé... De toute façon, ces ossements profitent, dans mon esprit, du bénéfice du doute... S'ils appartiennent à un Trounières, je dois leur réserver une place dans «notre résidence» du cimetière de Passy. Si, au contraire, ce ne sont que les restes d'obscurs personnages, je ne puis tout de même pas les laisser sans sépulture : la charité chrétienne, et même la charité tout court, me l'interdisent... Enfin, depuis le temps qu'ils se trouvent enfermés dans ces niches, ces squelettes n'ont pu que s'ennoblir au

contact de ceux de mes ancêtres... Je vais donc les ramener à Paris. Seulement, il me faut trois cercueils supplémentaires, car je ne saurais admettre, depuis que nous avons découvert ce secret, de faire voyager ces défunts à raison de deux par boîte... Trouvez-moi immédiatement trois cercueils.

— Ce sera impossible! répondit, en larmoyant, le fossoyeur-garde champêtre. On meurt peu à Trounières : le climat y est salubre et les gens y vivent très vieux. Aussi le menuisier ne prépare-t-il jamais de cercueils à l'avance : c'est un ouvrier qualifié qui ne travaille que sur mesure...

— Dans ce cas, Urbain, nous allons repartir immédiatement avec le char à bancs pour Évreux où je trouverai ce qui nous manque... Je vous demande donc, monsieur le curé, de bien vouloir suspendre la cérémonie et, pour ne pas perdre de temps – car nous devons repartir, tous mes ancêtres et moi, par le train de 17 h 20 – d'avoir l'obligeance de surveiller la mise en bière des douze titulaires. Les trois autres pourront attendre.

— Mais, quels sont «les titulaires», monsieur le vicomte?

— Si je le savais, nous ne connaîtrions pas toutes ces difficultés. Je me fie à votre instinct, mon cher curé...

Adhémar avait toujours été l'homme des décisions rapides : cinq minutes plus tard, l'antique véhicule roulait, au trot de ses percherons pie, sur la route ensoleillée d'Évreux.

La cérémonie ne put reprendre que trois heures plus tard. M. le curé donna l'absoute, dans la crypte, aux douze cercueils et à trois valises... En effet, les recherches du vicomte avaient été vaines : si incroyable que cela pût paraître, aucun menuisier d'Évreux ne possédait de cercueil disponible et il aurait fallu attendre jusqu'au lendemain pour en faire expédier de Paris. Adhémar avait jugé plus expéditif d'acheter de vastes valises, mais, en remontant sur le siège du char à bancs pour retourner à Trounières, il avait confié à Urbain :

— Quel étrange pays! Ce serait à croire que l'on n'y meurt plus.

Un troisième voyage de l'attelage ramena le vicomte et «sa» famille à la gare. Les douze cercueils furent enregistrés comme «bagages accompagnés», mais le vicomte préféra conserver auprès de lui les valises – dont les fermetures étaient incertaines – et qui furent hissées, avec de respectueuses précautions, par Urbain dans le filet à bagages du compartiment de 1^{re} classe où le vicomte avait pris place.

Au moment où le train allait partir, Urbain dit au revoir à son ancien maître en des termes qui étonnèrent quelque peu les autres occupants du compartiment :

— Même si le compartiment avait été vide, monsieur le vicomte n'aurait pas été seul!

La première demi-heure de voyage se passa sans incident. Les voyageurs observaient, avec une curiosité mêlée de déférence, ce vieux monsieur en grand deuil qui ne se préoccupait guère de la présence de ses voisins et qui paraissait perdu dans de tristes réflexions. Sans doute songeait-il à ces trois squelettes comprimés dans des valises se trouvant au-dessus de sa tête... Ne seraient-ce pas des restes de bâtards ou de belles amies non déclarées de feu trois Trounières qu'elles auraient rejoints dans la tombe? Le cerveau d'Adhémar était en ébullition... Dès qu'il aurait réintégré son domicile de la rue de Bourgogne, il consulterait attentivement son arbre généalogique, qu'il avait pourtant cru connaître par cœur jusqu'à ce jour, pour voir si quelques membres de branches collatérales assez obscures n'y étaient pas suspendus. Au moment même où il se demandait s'il n'avait pas, dans les filets, des Trounières-Lapanquille ou des Trounières-Malassis, un brusque coup de frein donné par le mécanicien de la locomotive fit tomber l'une des valises qui s'ouvrit dans sa chute sur les genoux d'une dame respectable. Après avoir poussé un cri aigu, celle-ci s'évanouit à la vue du contenu.

Le vicomte s'était précipité, mais pas assez vite cependant pour que le squelette n'ait eu le temps de montrer le bout de son crâne aux voyageurs. Quand le premier moment de stupeur fut passé, l'angoisse commença à se lire sur tous les visages. Adhémar, qui avait replacé la valise dans le filet après l'avoir refermée, avait beau dire :

— Croyez bien, chère madame, que je suis profondément désolé de cet incident... Mais il est sans importance aucune : le contenu de cette valise doit être l'un de mes arrière-grands-pères...

Les voyageurs n'étaient qu'à moitié rassurés. Quelques semaines plus tôt, ils avaient tous lu dans les journaux la tragique histoire de «la femme coupée en morceaux», découverte dans une malle oubliée à la gare de Lyon. La dame, qui avait reçu la valise macabre sur les genoux, fut longue avant de reprendre ses esprits et, quand ce fut enfin fait, elle préféra changer de compartiment. Les autres voyageurs restèrent courageusement à leur place, mais en échangeant des regards où la consternation alternait avec l'inquiétude : ce personnage grand-guignolesque n'était-il pas un nouveau Landru, un émule du D^r Petiot, ou même une réincarnation de Barbe-Bleue?

Alors que le train sortait de la gare de Mantes-la-Jolie, une courbe, prise un peu rapidement, eut de sinistres conséquences : les deux autres valises, qui étaient restées tranquilles jusqu'à cet instant, glissèrent à leur tour et deux autres squelettes se répandirent sur le tapis du compartiment dans un léger cliquetis de castagnettes. L'apparition de ces deux nouveaux Trounières acheva de jeter la panique.

— Assez de carnage! s'écria un gros monsieur. Que personne ne

bouge!

Le vicomte, qui rentrait consciencieusement les squelettes dans leur sarcophage en simili-cuir, eut à peine le temps d'expliquer :

— C'est très simple : je pense que ce sont deux de mes arrière-grand-mères...

Le gros monsieur s'était déjà pendu à la sonnette d'alarme. Et le train s'immobilisa dans la plus grande confusion de tout le monde. Seul, le vicomte resta impassible dans son coin de compartiment et — contrairement à ce que l'on aurait pu attendre d'un criminel d'une telle envergure — il ne manifesta aucune velléité de fuite. Mais, même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu bouger : le gros monsieur obstruait courageusement, de toute sa corpulence, la porte donnant sur le couloir.

Un contrôleur galonné arriva enfin. Sachant depuis longtemps qu'il n'est pas question de pouvoir s'expliquer, en France, avec un contrôleur de chemin de fer, Adhémar préféra s'enfermer dans un mutisme prudent jusqu'à l'arrivée à Paris où il quitta le compartiment, encadré par deux gardes mobiles du service en gare et sous les regards nettement hostiles de la population.

Les explications ne purent commencer que dans le bureau du commissaire spécial de la gare Saint-Lazare, qui ouvrit une bouche démesurée quand le vicomte lui déclara :

— Voici mon bulletin de bagages : j'ai douze autres parents qui m'attendent maintenant à la consigne dans des cercueils...

L'apparition opportune d'un représentant des Pompes funèbres générales rétablit heureusement une situation qui s'annonçait de plus en plus critique. Quand l'officier de police fut définitivement rassuré, le maître patenté des cérémonies funèbres dit avec toute l'onction désirable au gentilhomme :

— Monsieur le vicomte, les douze fourgons mortuaires sont dans la cour de Rome... Que devons-nous faire des valises?

— Je les prends avec moi dans un taxi et je vous rejoindrai au cimetière de Passy.

Les valises, qui avaient été ouvertes — en qualité de pièces à conviction — en présence du commissaire, furent refermées pendant que ce dernier se confondait en condoléances. Mais, au moment où Adhémar de Trounières franchissait le portillon de sortie, une valise à la main — les deux autres étaient portées respectueusement par le représentant des Pompes funèbres —, le commissaire rattrapa le gentilhomme après lequel il avait couru tout au long du quai, en criant :

— Monsieur le vicomte... Monsieur le vicomte, vous avez oublié un tibia!

C'était la vérité : cette partie essentielle de l'un des squelettes avait

dû glisser sur le plancher du commissariat pendant l'examen des valises.

Il n'était pas question d'ouvrir une fois encore les trois valises en pleine gare Saint-Lazare pour savoir à quel squelette appartenait le tibia et s'il faisait partie d'un Trounières-Toutenville ou d'un Trounières-Toutenchamps. Le vicomte prit avec délicatesse l'os blanchâtre qu'il enfouit dans sa redingote en disant simplement :

— Merci, monsieur le commissaire. Vous êtes vraiment trop aimable.

Et Adhémar monta dans un taxi avec un tibia qui dépassait de sa poche...

Dorothée Gindt s'endormit ce soir-là avec la certitude de s'être raconté une histoire qui ne ressemblait à aucune autre. Le lendemain matin, elle retrouva courageusement son travail à la Sécurité sociale, mais, n'ayant vu pendant cette nouvelle journée de labeur que des êtres médiocres qui ne cherchaient qu'à se faire rembourser le plus d'argent possible, elle revint chez elle écœurée. Se pouvait-il qu'il existât tant de gens ne pensant qu'à leurs frais médicaux ou pharmaceutiques? Tant de gens dont le besoin d'évasion se limitait à quelques semaines de congés payés? Alors qu'il était tellement facile, et économique, pour tous, de trouver l'évasion en eux comme elle le faisait périodiquement en elle-même...

Si Dorothée ne s'était réservé, dans la vie d'Adhémar de Trounières, que le rôle d'une fiancée très épisodique, ce n'était que pour incarner dans la prochaine histoire quelle inventerait un rôle beaucoup plus important. Après avoir été la pâle Dorothée de Fumelle, pourquoi ne deviendrait-elle pas une jeune fille romanesque, éprise d'aventures lointaines et vivant dans un monde très éloigné de celui de l'aristocratie? Pourquoi ne serait-elle pas l'une de ces héroïnes, chères à Rudyard Kipling ou à Somerset Maugham, qui rêvent sous d'autres climats?... Ces climats des terres ou des îles lointaines où tout peut arriver : le meilleur et le pire?

Il suffisait pour cela de rouvrir la boîte à cigares et d'en extraire une nouvelle petite annonce qui porterait, dans son laconisme, tous les germes de l'évasion... Après ce point indispensable, l'imagination ferait le reste et Dorothée passerait une nouvelle bonne soirée qui lui permettrait d'oublier les visages renfrognés des quémandeurs ou des inquiets qui avaient défilé pendant toute la journée devant son bureau de *Renseignements*.

Malheureusement, ce soir, Dorothée avait beau fouiller dans la boîte merveilleuse, elle ne trouvait aucune annonce révélatrice ou

prometteuse de rêves lointains... Il y en avait bien une cependant qui pouvait constituer le déclic d'une histoire dont l'action se serait déroulée très loin de la France, au delà de ces mers qui font naître la poésie de l'exil... Mais le texte de l'annonce était tellement banal et tellement prosaïque qu'il excluait toute vision d'aventure exotique! Dorothée, qui se souvenait très bien d'avoir découpé cette annonce quelques mois plus tôt dans le fatras de celles qui remplissent des colonnes entières du *Chasseur Français*, la relut sans enthousiasme et sans se sentir empoignée par le grand souffle imaginatif, qui, chaque soir, parvenait à transformer complètement son existence de solitaire. Les termes en étaient : *Brigadier gendarmerie, appelé à un brillant avenir et actuellement en poste à Saint-Pierre-et-Miquelon, désire correspondre avec femme libre sous tous les rapports en vue d'un mariage éventuel. Joindre photographies à première lettre. Toute personne n'envoyant pas de quitter la Métropole s'abstenir.*

Evidemment, un brigadier de gendarmerie offre souvent l'avantage d'être un homme qui a de bons principes. Mais les gendarmes sont parfois des farceurs... Quant au brillant avenir! Comme celui de Dorothée, il ne débouchait que sur la retraite... Et Saint-Pierre-et-Miquelon...

Mais, toujours consciencieuse, Dorothée empoigna le Larousse pour repérer où se trouvait exactement cette île. Comme tous les Français, elle n'était guère experte en géographie. Et elle découvrit que ce modeste archipel, portant un nom à traits d'union, se trouvait au sud de Terre-Neuve et comptait 243 km² sur lesquels se mouvaient, comme ils le pouvaient, quelque 7000 habitants et que la grande industrie locale était la pêche à la morue... La morue? Dorothée avait toujours eu horreur de la morue et ce n'étaient pas les sardines ornant les manches de la vareuse d'un brigadier de gendarmerie qui pourraient lui faire oublier une telle aversion... Elle ne se voyait pas du tout lancée dans une aventure aussi salée. Enfin, il ne devait pas faire très chaud là-haut? Dorothée, qui en avait accumulé de folles réserves dans son cœur, ne pouvait pas se passer de chaleur... La petite annonce du *Chasseur Français* n'avait qu'à retourner dans la boîte à cigares.

Mais alors? Heureusement, ma charmante amie est une maîtresse femme sachant prévoir : dans la fameuse boîte, il n'y a pas que des petites annonces... Dorothée y a également enfoui des faits divers cueillis par sa curiosité au hasard des journaux : faits divers résumant en quelques lignes un événement survenu parfois dans un lieu perdu... Fébrilement, elle commença à chercher parmi ces coupures le départ de l'aventure lointaine qu'elle voulait vivre absolument... Et, assez vite, son regard s'immobilisa sur une information, très courte, qu'elle avait découpée dans un mensuel à tirage aussi limité que celui du

Bulletin Généalogique, et dont le titre, à lui seul, constituait tout un programme : *Le Petit Explorateur*.

Plusieurs fois déjà il était arrivé à Dorothée de dénicher de curieuses sources d'inspiration dans ce *Petit Explorateur*... Celle qui la fascinait ce soir était à la fois banale et passionnante : selon une dépêche de l'agence Reuter, on aurait découvert dans une île de l'archipel des Fidji une peuplade qui se livrerait encore à des sacrifices humains, spécialement sur des adolescents.

Pour Dorothée, c'était là un départ d'histoire très suffisant. C'était même exactement ce quelle recherchait... Elle se précipita à nouveau sur le dictionnaire : l'archipel des Fidji lui convenait beaucoup mieux que celui de Saint-Pierre-et-Miquelon... D'abord il offrait l'incalculable avantage de se trouver dans le Pacifique sud : tout est permis aux conteurs et aux imaginatifs quand le récit se passe dans l'hémisphère Sud et dans le Pacifique! Dorothée savait que les Fidji faisaient partie du Commonwealth britannique, mais le dictionnaire lui précisa que cet état de fait existait depuis 1874 : ce qui l'enchantait, car elle ne serait pas contrainte à trop limiter son histoire dans le temps, qui, avec ses dates précises, retire toute poésie à un récit. Elle apprit également que cet archipel comptait 250 îles! Ce qui était véritablement fabuleux et lui laissait l'embarras du choix pour localiser l'action. La superficie totale, 18350 km², et la population, 350000 habitants, permettaient de faire remuer les personnages dans de vastes espaces imprégnés d'autant plus de mystère qu'ils étaient peu habités.

Sans perdre une seconde, Dorothée décida qu'elle serait l'héroïne principale de sa nouvelle histoire et non plus une comparse : non seulement elle y serait jeune, mais elle y apparaîtrait également belle. Bien entendu cette héroïne se prénommerait, comme elle, Dorothée, mais – puisque le drapeau de l'Union Jack flottait sur cet archipel – elle porterait son prénom en anglais : Dorothea... Il s'agissait, dans le fait divers, de sacrifices humains pratiqués sur des adolescents? Il y aurait donc aussi dans son histoire un jeune homme qui se prénommerait... Ah! Diable! Comment peut bien se prénommer un adolescent aux Fidji? *Sabu*? Ça rappelait trop le *Livre de la Jungle* et ça faisait hindou... *Sido*? Ça ne faisait pas du tout adolescent et plutôt hétéaire... *Saïd*? Ça rappelait trop le Moyen-Orient... *Siko*? Ce n'était pas mal du tout, *Siko*... Ça pouvait faire «fidjien» et ça s'harmonisait bien avec le nom de la capitale de l'archipel *Suva*... Un *Siko* pouvait très bien vivre à Suva.

Il y avait aussi dans cette histoire prête à jaillir de l'imagination de Dorothée... Mais pourquoi dévoiler tous les noms des personnages avant que l'histoire n'ait commencé? Ils apparaîtraient tous le plus naturellement du monde, selon les nécessités du récit, quand l'action

l'exigerait... Il ne restait plus qu'un détail avant de laisser le cerveau créateur se mettre en mouvement, mais il était d'importance : il fallait trouver le titre! Une fois de plus, Dorothée s'abandonna à son invention fulgurante et le titre éclata, très simple mais résumant le sentiment essentiel qui dominerait tout le récit : l'amour de *miss Dorothea* pour le jeune adolescent fidjien. Car, dans ces régions de rêve, il ne pouvait se passer qu'une très belle histoire d'amour... Et le titre ne quitta plus le cerveau enfiévré de Dorothée : elle n'en chercha d'ailleurs pas d'autre, tellement il lui plaisait... L'histoire fabuleuse qu'elle allait se raconter cette nuit, pour oublier la banalité de la Sécurité sociale, serait celle du *Boy*...

LE BOY

Dorothea étouffait dans sa chambre aux parois de bambou. C'était l'heure où Suva ne respirait qu'avec peine : heure qui se prolongeait, interminable et pesante. Le soleil écrasait les hommes qui somnolaient dans leurs hamacs, les zébus qui restaient vautrés sur le sol, les plantations d'ignames qui semblaient se dessécher chaque jour un peu plus, et même les eaux tièdes du Pacifique.

Suva, la capitale de Viti Levu – la plus grande des îles Fidji – ressemblait plus à une grosse bourgade qu'à une ville : elle était faite d'un étrange agglomérat de huttes pointues et de bungalows plus spacieux. Dans les huttes habitaient les indigènes. Les bungalows avaient été construits par les Blancs qui ne pouvaient se passer d'un confort auquel ils avaient été habitués dans la vieille Angleterre.

Toutes les villes de Viti Levu succombaient sous la chaleur moite. Toute l'île semblait prête à s'engloutir dans l'océan pour y trouver une fraîcheur que lui refusait la surface de la terre. Et chaque île de l'archipel subissait le même sort, s'étalant, paresseuse et assommée de fatigue, entre le lever et le coucher du soleil. On ne commençait à y revivre que vers 19 heures. Alors, les rues et les ruelles reprenaient leur animation : les petits zébus, râblés et placides, recommençaient à circuler en tirant de lourds chariots sur lesquels étaient allongés des hommes aux faces aplaties et aux bouches édentées. Ceux qui ne possédaient pas d'attelage regardaient passer les véhicules en s'accroupissant, les jambes croisées, devant l'échelle de bois qui permettait d'accéder à l'unique pièce de leur maison sur pilotis et à même la terre ridée de sécheresse... Cette même terre dont les crevasses disparaîtraient, quand la saison des pluies reviendrait, pour se transformer en une boue gluante et rouge.

Dorothea connaissait ce climat de l'île où elle avait assisté, impuissante et résignée, aux assauts successifs de la chaleur, de la mousson, des cyclones et des typhons qui se déchaînaient en quelques heures. Et cette existence durait déjà depuis dix années pour Dorothea qui ne pouvait plus la supporter. Elle voulait connaître sa majorité sous des ciels plus cléments, plus en harmonie surtout avec la pâleur de son visage. La jeune fille rêvait d'horizons tempérés où les bois alternaient avec des prairies très vertes, parsemées elles-mêmes de lacs aux eaux endormies, comme elle en avait connu en Écosse pendant

son enfance. N'en pouvant plus de cet exil, Dorothea était arrivée à oublier ce qu'elle avait cru être le plus beau jour de son existence, celui où sa mère lui avait confié entre un sourire et une larme :

— Dorothea chérie, nous allons quitter l'Écosse pour un autre pays. Après un long voyage, nous débarquerons dans une île qui a un nom assez étrange, Viti Levu, et où nous vivrons désormais. Votre père est nommé médecin-chef de l'hôpital de Suva, la capitale de cette île.

La petite Dorothea avait battu des mains : l'idée de faire le grand voyage l'enchantait. Sa mère, au contraire, avait éprouvé un malaise indéfinissable au moment où elle abandonnait la terre riante de ses pères et ses coutumes ancestrales. Mrs Mac Fawr avait le pressentiment qu'elle ne reviendrait jamais en Écosse pour assister à l'une des fêtes de son clan.

Six mois après son arrivée à Suva, elle avait été emportée en trois jours par l'épidémie de typhus qui avait balayé un bon quart des habitants de la ville. Et le Dr Mac Fawr était resté seul avec sa fille, la petite Dorothea, dont le chagrin avait été immense.

Pour la consoler un peu et surtout pour lui assurer une compagnie, son père – très absorbé par la direction de l'hôpital anglais où la civilisation essayait de se pencher sur mille maux inconnus en Europe – lui avait trouvé un compagnon : Siko... Ce jeune Fidjien, de deux ans le cadet de Dorothea, avait été attaché au service de la petite Écossaise dont il était devenu très vite le boy fidèle et obéissant. Et les années avaient passé... Dorothea avait maintenant dix-neuf ans et Siko dix-sept.

Après avoir été le compagnon de jeux, Siko était devenu un véritable garde du corps de Dorothea. Il avait pour celle-ci une admiration aveugle, doublée d'un sentiment beaucoup plus secret qu'il n'aurait jamais osé avouer à la fille d'un docteur blanc... Il y avait beaucoup d'amour dans les grands yeux bruns de Siko lorsqu'ils regardaient ceux de Dorothea... Pour Siko, le boy, la jeune fille incarnait à la fois la plus gentille des maîtresses, toute sa famille et même tout son univers : rien ne l'intéressait en dehors du service de Dorothea.

Siko n'avait jamais connu ses parents : le Dr Mac Fawr l'avait trouvé, un matin, accroupi sur le sol, devant l'entrée de l'hôpital, l'observant silencieusement de ses grands yeux où la tristesse se mêlait à l'inquiétude. Ce regard avait tellement frappé le médecin qu'il avait pris la brusque décision de ramener le boy chez lui. Et, dès l'instant où Siko avait vu la jolie Dorothea, son regard s'était rempli de lumière.

Dorothea avait pris l'habitude de dire ses moindres secrets à Siko qui était devenu le confident muet de sa détresse de jeune fille. Il était le seul à savoir qu'elle n'en pouvait plus de vivre à Suva et que, depuis

des années, elle ne formulait qu'un souhait, retourner en Écosse. Siko ne demandait qu'à voir ce désir exaucé puisque Dorothea lui avait promis de l'emmener avec elle en Europe et de le garder toujours comme boy.

— Miss Dorothea, demanda doucement le boy en pénétrant dans la chambre de la jeune fille, ne veut-elle pas prendre une tasse de *kawa*?

— Non, Siko. Je ne veux rien, mais reste auprès de moi...

Le boy, qui aimait entendre ces derniers mots, s'accroupit aussitôt sur la natte grège à côté du hamac dans lequel rêvait sa maîtresse, puis il attendit, silencieux. Il arrivait souvent que Dorothea parlât à mi-voix sans attacher la moindre importance à la présence du jeune garçon : elle exprimait alors ses peines, quelquefois ses rêves, mais surtout l'ennui désespéré qui pesait sur sa jeunesse. Et Siko l'écoutait avec une avidité curieuse, comme s'il ne voulait pas perdre une seule de ses paroles. A ces moments-là, le boy n'avait plus ni personnalité ni âme : c'était comme s'il s'intégrait au mobilier familial du bungalow et comme s'il n'avait pas plus de vie que le lit fait de sangles, les fauteuils en rotin ou les stores en paille de riz, qui n'étaient relevés – pour laisser pénétrer la fraîcheur apaisante de la nuit – que lorsque la croix du Sud commençait à briller dans le firmament le plus étoilé que pouvait contempler la terre.

Mais, en cette fin d'après-midi, Dorothea n'avait aucune envie de parler, ni même le courage de suivre ses rêves... Pour une fois elle préférait écouter la voix de Siko qui lui raconterait les nouvelles étranges que les boys colportaient de porte en porte dans le quartier résidentiel des Européens.

— Qu'as-tu appris d'intéressant aujourd'hui?

Siko ne répondit pas. Quand il se taisait ainsi, c'était qu'il venait de surprendre un lourd secret et qu'il hésitait à le confier à sa maîtresse. Comme la grande majorité des indigènes de l'archipel, Siko était un adorateur du diable *Ramanaké* qu'il craignait : les sorciers n'affirmaient-ils pas que la vengeance du mauvais génie pouvait être terrible lorsqu'on cessait de vivre dans sa crainte? Et les sorciers ne pouvaient se tromper puisque *Atoua* les avait rendus infailibles.

Pour Siko et ses coreligionnaires, *Atoua* représentait une autre divinité supérieure, assez mal définie, mais compatissante aux humains et au-dessous de laquelle se rangeaient, dans une hiérarchie compliquée, les dieux secondaires et les innombrables esprits. Seul *Atoua* pouvait contrebalancer le pouvoir destructeur de *Ramanaké*, mais, pour lutter avec efficacité contre le dieu du Mal, *Atoua* se camouflait sous toutes les formes vivantes et principalement sous celle du lézard. Ainsi métamorphosé, il signalait sa présence bénéfique par un sifflement très léger qui n'était perceptible que du sorcier ou grand *Tahounga*.

C'était le grand *Tahounga* qui avait enseigné à Siko et aux indigènes de Viti Levu qu'ils possédaient une âme bien distincte du corps, *Waidoua*, qui rejoindrait, le jour de la mort, les demeures célestes où les esprits passent leur temps en combats et en festins. Siko se faisait d'ailleurs une idée assez singulière de la création du monde : selon l'une des légendes que lui avait racontée le grand *Tahounga*, le ciel et la terre avaient été longtemps unis dans un embrasement qui ne permettait pas à la lumière de se faire place et d'éclairer le monde, plongé dans les ténèbres les plus épaisses. Ce fut le père des forêts, *Tahé-Mahuta*, fils aîné de cette union du ciel et de la terre, qui, dans un irrésistible effort, sépara ses parents en pressant l'un de ses pieds et l'autre de sa tête. Ainsi naquirent les arbres dont les racines rejoignirent l'empire des morts et dont les cimes atteignirent le bleu du firmament. Le ciel et la terre gémirent sous l'effet de cette séparation brutale et depuis, en témoignage de leurs regrets éternels, la terre continue à exhaler vers le ciel sa tristesse sous forme de brouillards et le ciel répand le matin sur son épouse les pleurs de sa rosée...

En restant silencieux, Siko devait songer à ces secrets fabuleux que sa religion lui interdisait de révéler à Dorothea.

— Tu me fais beaucoup de peine en ne me racontant rien, lui dit la jeune fille. Je te croyais mon ami : tu ne l'es plus! Va-t'en!

Le boy partit à regret, mais s'il avait raconté à la jeune fille du Dr Mac Fawr ce qu'il venait d'apprendre le matin même, le terrible *Ramanaké* l'aurait immédiatement pris dans ses griffes mortelles avant même qu'*Atoua* ait eu le temps d'intervenir.

Ces silences obstinés de Siko, qui se refusait à lui livrer le secret des pratiques superstitieuses de l'archipel, exaspéraient Dorothea. Elle savait qu'à chaque fois que son boy s'était tu, une cérémonie monstrueuse, avec des sacrifices humains, s'était déroulée quelques heures plus tard. Ni le dévouement de son père ni la charité des missionnaires wesleyens ne parviendraient jamais à débarrasser complètement les Fidji de ce réseau diabolique, seulement connu par les indigènes initiés. Et Dorothea en arrivait à se demander pourquoi les Blancs continuaient à s'entêter à vouloir améliorer le sort de ces peuplades qui ne désiraient que rester enfermées dans leur ignorance et qui se refusaient à leur témoigner la moindre confiance. Siko pouvait bien aller rejoindre ses sorciers et tous les boys emprisonnés dans leurs stupides croyances! Cela ne l'empêcherait pas – elle, Dorothea – de continuer à rêver au jour merveilleux où elle monterait dans un avion ou sur un bateau qui la ramènerait pour toujours en Écosse... Car elle avait eu tout le loisir de découvrir la physionomie physique et morale de l'île. Périodiquement s'y étaient déroulées, malgré les répressions impitoyables du gouverneur de l'archipel,

d'horribles cérémonies inspirées par la crainte de *Ramanaké* : les indigènes ne changeraient pas tant que les sorciers continueraient à exercer leur pouvoir.

Pendant ces dix dernières années, Dorothea s'était vraiment sentie la prisonnière de Viti Levu, mais elle avait toujours hésité à repartir pour ne pas faire de peine à son père qui ne pouvait pas le comprendre. Le Dr Mac Fawr était un authentique apôtre de la science animé par le profond désir de consacrer sa vie aux indigènes déshérités qui lui en étaient rarement reconnaissants! Et le directeur de l'hôpital de Suva ne formulait qu'un souhait : celui que Dorothea épousât son premier assistant, le Dr Dunfee, arrivé récemment d'Angleterre. Malheureusement, Dorothea ne semblait prêter aucune attention au jeune médecin et préférait continuer à imaginer le visage de l'homme qui débarquerait un jour pour lui faire abandonner cette île vouée au culte du diable.

Elle fut arrachée à sa torpeur désespérée par la brusque entrée de son père qui lui demanda, sans même prendre le temps de l'embrasser sur le front comme il le faisait chaque fois qu'il revenait de l'hôpital, en fin de journée :

— Où est Siko?

— Je l'ai chassé tout à l'heure parce qu'il ne voulait pas me raconter ses secrets, répondit avec franchise Dorothea. Mais il ne doit pas être bien loin! Chaque fois que je le renvoie ainsi, il s'allonge sous la véranda pour pouvoir revenir dès que je le rappelle.

— Siko n'est pas sous la véranda, déclara le docteur, et cela m'inquiète...

— Pourquoi, père? Peut-être a-t-il été en ville et s'est-il attardé en la compagnie d'autres boys?

— Fasse le ciel qu'il ne l'ait pas fait! dit le docteur.

Dorothea se redressa dans son hamac :

— Père, votre ton est étrange... Vous m'inquiétez à mon tour... Que s'est-il passé?

— Rien encore, mon enfant, mais un événement grave se prépare... Il y a longtemps que les indigènes sont tranquilles : ça ne pouvait plus durer... Je ne les connais que trop! Ils doivent sûrement préparer en secret un *Kayo-Laci*...

— Qu'est-ce que c'est, père?

— Une cérémonie épouvantable où l'on célèbre la pose des pilotis d'un nouveau temple dédié à *Ramanaké*. Cela parce que l'un des sorciers qui avait prédit, il y a dix ans, l'épidémie de typhus dans laquelle votre mère a été emportée et qui jouissait, à la suite de cette prophétie, de l'admiration et de la vénération de tous les indigènes, vient de mourir subitement. Les autres sorciers, et parmi eux le grand

Tahounga, affirment que c'est *Ramanaké* qui a fait mourir leur confrère et qu'ils seront tous frappés, à tour de rôle, si l'on n'édifie pas un nouveau temple, bâti sur douze pilotis, où seront déposés nuit et jour les présents et les mets dont *Ramanaké* a besoin pour se rassasier... Ils ont dû tous implorer *Atoua*, le dieu du Bien, qui leur a indiqué l'emplacement secret où devait être édifié ce temple dont les Blancs ne doivent même pas connaître le chemin.

— Il n'y a qu'à les laisser construire leur temple, père! Qu'importe si Viti Levu en compte un de plus!

— Vous ignorez, Dorothea, que chacun des douze pilotis d'un temple sacré est maintenu droit en terre par deux jeunes hommes qui sont enterrés vivants au fur et à mesure que la terre comble le trou où le gros pieux est planté. C'est ainsi que dans chaque *Kayo-Laci*, on enterre vivants vingt-quatre jeunes garçons n'ayant pas encore atteint leur vingtième année : deux par pilotis... Depuis plus d'une heure déjà, une quinzaine de boys, qui étaient au service des Blancs, ont disparu de notre quartier européen. La police les recherche sans trouver la moindre trace. Les indigènes se refusent à parler : le grand *Tahounga* leur a enseigné que tous ceux qui feraient une quelconque révélation sur le lieu et sur l'heure de la cérémonie mourraient dans la nuit... Il faut retrouver à tout prix Siko! Il n'a pas vingt ans!

La jeune fille sauta de son hamac et courut, telle une folle, en appelant son boy. Celui-ci resta introuvable.

Quelques minutes plus tard, le chef de la police, le major Benjafield, arriva en jeep pour demander si Siko était dans l'habitation. Devant la réponse négative de Mac Fawr et le visage bouleversé de Dorothea, le major déclara :

— Le compte y est... Ce ne sont pas quinze, mais vingt-trois boys du quartier européen qui ont déjà disparu! Siko est sûrement le vingt-quatrième... Le nombre nécessaire pour le *Kayo-Laci* est atteint: nous n'avons plus un instant à perdre si nous voulons retrouver ces jeunes gens vivants! D'après mes renseignements, la cérémonie devrait commencer à l'apparition du premier quartier de lune.

— Je vous en supplie, major Benjafield, mettez tout en œuvre pour retrouver, mon petit Siko! supplia Dorothea.

L'officier ne répondit pas et remonta dans sa voiture qui démarra aussitôt.

— Vous pouvez avoir confiance en Benjafield, dit le docteur à sa fille. Des ordres très précis ont déjà été donnés : plusieurs voitures sont parties avec des forces de police pour effectuer des patrouilles et battre la forêt. L'emplacement prévu pour l'édification du temple sera certainement trouvé et une souricière sera tendue pour prendre tous ces forcenés avant que l'affreuse cérémonie ne commence.

Dorothea ne répondit pas directement à son père. Elle pleurait en

se répétant à elle-même, à haute voix :

— C'est de ma faute! Jamais je n'aurais dû dire tout à l'heure à Siko : «Va-t'en!» Ce *Kayo-Laci*, dont il avait dû entendre parler ce matin, était le secret qu'il ne voulait pas me révéler. Pauvre Siko! Il n'a pas voulu m'effrayer... Mais je suis sûre qu'*Atoua* le protégera : un dieu ne peut abandonner l'un de ses fidèles sujets qui a une telle foi en lui!

Dorothea, qui ne croyait pas plus au pouvoir bienfaisant du dieu-lézard qu'aux mauvais sortilèges de *Ramanaké*, avait besoin de se raccrocher à un espoir, si frêle fût-il, pour ne pas imaginer la cérémonie qui devait déjà se préparer...

De longs chapelets d'hommes, de femmes et même d'enfants se dirigeaient, dans le silence le plus complet, vers la clairière où devaient avoir lieu les sacrifices humains interdits par la police des Blancs. Les pistes étroites, serpentant dans un fouillis inextricable de lianes, étaient connues seulement des *Orang-Kayas*, ou guides désignés par le grand *Tahounga*. Celui-ci se tenait au centre de la clairière, perché dans un vieil aloès qui offrait, à chaque demi-mètre de sa hauteur, une entaille profonde pouvant tenir lieu d'escalier. Immobile, le grand *Tahounga* observait la foule silencieuse qui se tenait à une distance respectueuse de l'emplacement où serait édifié le temple dédié à *Ramanaké*.

Les vingt-quatre boys étaient là, assis sur des nattes et complètement nus. La lune n'ayant pas encore fait son apparition, la clairière restait sombre et les visages des jeunes gens, qui allaient être enterrés vivants pour assurer la solidité du temple du diable, étaient à peine visibles. Siko attendait dans le lot, résigné et fataliste. Sa religion ne lui avait-elle pas appris, depuis sa toute petite enfance, que le plus grand bonheur pour un Fidjien était de s'engloutir sous la terre sacrée supportant un temple? Pour lui, ce ne serait pas la mort, mais le commencement de la vraie vie : Siko savait que bientôt son âme serait accueillie dans le temple par *Ramanaké* lui-même avec lequel il pourrait festoyer et combattre sans être vulnérable aux coups de ses ennemis.

Le boy pensait aussi à miss Dorothea, qu'il ne reverrait plus à moins qu'elle ne décidât de se jeter dans le Pacifique du haut du rocher de *Batang*. Si miss Dorothea accomplissait ce geste, *Ramanaké* la recueillerait dans les flots et l'emporterait à l'intérieur du temple pour festoyer avec son fidèle Siko... Ceux qui abandonnaient la terre de Viti Levu sur le rocher de *Batang* ne se suicidaient pas : ce n'était pas chez eux un geste de désespoir, mais l'affirmation de leur croyance dans le pouvoir du mauvais génie. Par cet acte d'obéissance, ils se conciliaient pour toujours les sympathies de *Ramanaké*. Le comble du

bonheur n'est-il pas de devenir le serviteur dévoué d'un ennemi plus puissant que soi?

Et Siko implorait *Atoua* pour qu'il inspirât à la fille blonde du Dr Mac Fawr les pensées salutaires, seules capables de la conduire au rocher de *Batang*... Malheureusement, il était inquiet, ayant appris à connaître depuis longtemps le scepticisme dont la jeune Écossaise faisait preuve à l'égard de ses croyances. Mais peut-être qu'*Atoua*, le dieu du Bien, ne lui refuserait pas le bonheur complet en un pareil jour de fête? Ce bonheur serait pour Siko de retrouver miss Dorothea dans le palais de *Ramanaké* et de ne plus jamais la quitter.

Siko songeait également à la brièveté de sa destinée pendant qu'une vieille femme lui lavait les pieds avec une friction capable d'arracher la peau la plus endurcie. Il en était ainsi pour chacun des boys destinés au sacrifice. Et l'eau ayant servi à cette ablution forcée était recueillie ensuite dans de grands vases pour être utilisée comme le plus énergique des engrais.

La foule entourait chacun des boys à qui elle présentait pêle-mêle une multitude de requêtes comme si elle s'adressait à des divinités favorables. Ces suppliques seraient transmises par les boys à *Ramanaké* : tous ceux qui les formulaient répandaient en même temps du riz sur le sol ou versaient de l'eau sur la tête de tout petits enfants.

Quand le défilé de quémandeurs fut terminé, Siko et ses camarades eurent droit au «repas d'adieux» : le dernier qu'ils absorberaient dans le monde des vivants avant de rejoindre les lieux enchantés. Le grand *Tahounga* lui-même avait présidé à l'ordonnance du menu : les jeunes gens devaient prendre des forces avant d'entreprendre le voyage rapide, mais très rude, qui conduirait leurs âmes au festin d'accueil que leur offrirait *Ramanaké*.

Le menu de ce repas de funérailles était étrange et composé, en majeure partie, de conserves de poissons. Les tranches de requin constituaient le mets d'entrée ; la volaille venait ensuite, cuite avec ses plumes. Les boys la déchirèrent, membre à membre, en mordant de toute la force de leurs dents blanches dans chaque poulet. Le tout était arrosé d'une boisson ressemblant à du lait caillé et dont le goût approchait celui de la bière que l'on fait avec la sapinette du Canada. Siko préféra verser du poivre dans le breuvage qu'il avala d'un trait par devoir.

Le repas achevé, les vieilles femmes – ou prêtresses du *Kayo-Laci* – revinrent officier en attachant autour des poignets et des chevilles des boys des cordons surchargés de grelots. Puis elles apportèrent des poignées de riz en suppliant les jeunes gens, à titre de faveur suprême, de cracher sur ce riz pour lui communiquer les vertus viriles d'une salive juvénile. Quand les boulettes de riz furent ainsi assaisonnées, les mégères les avalèrent avec une inexprimable satisfaction. L'une

d'elles, la plus vieille, revint même six fois de suite récolter sur son riz la salive des boys : en agissant ainsi, elle avait la certitude de s'imprégner d'une jouvence éternelle.

Le grand *Tahounga* venait de jeter, du haut de son perchoir, quelques grains de riz sur la foule en récitant d'une voix lente et monotone des poésies traditionnelles, qu'il connaissait par cœur et auxquelles il ne comprenait absolument rien. Mais cela n'avait aucune importance puisqu'elles lui avaient été apprises par son prédécesseur. Les sorciers de l'île se transmettaient ainsi, de génération en génération, depuis des siècles, ce poème d'origine indienne.

Après avoir accompli ce premier rite sacré, le grand *Tahounga* descendit enfin de son arbre pour exécuter une pyrrhique avec tous les anciens de la tribu pendant que le chœur de vieilles prêtresses s'approchait à nouveau des boys, totalement passifs. Après s'être avancées en rang et en cadence, les vieilles passèrent, l'une après l'autre, leurs mains sur les bras nus des jeunes gens comme si elles voulaient les caresser, et elles se retirèrent vite en poussant des cris de chouette. Ces passes magnétiques avaient pour but d'extraire des boys quelque subtile parcelle de leur «vertu intacte». C'était pourquoi aucune jeune femme n'avait le droit d'exécuter la danse sacrée.

Assourdis par le tumulte grandissant, éblouis par le fourmillement perpétuel de la foule qui tourbillonnait autour d'eux, Siko et ses compagnons finirent par fermer les yeux. A ce moment, le premier quartier de lune apparut à travers les branches des palmiers, indiquant que l'instant crucial du *Kayo-Laci* était arrivé...

Le grand *Tahounga* s'avança alors vers les douze fosses qui avaient été creusées au centre de la clairière en deux rangées parallèles de six, à égale distance les unes des autres. Le sorcier tenait à la main un poulet qu'il venait d'égorger et qu'il leva au-dessus de chaque fosse en l'agitant pour que quelques gouttes de sang frais pussent tomber dans les trous béants et les féconder. Ainsi les pilotis seraient plantés dans une terre riche.

Sans que la moindre contrainte corporelle leur eût été imposée, les boys – qui connaissaient depuis leur enfance les différentes phases de la cérémonie — s'avancèrent, deux par deux, au bord de chaque fosse : tels des automates, ils avaient marché sans rouvrir les yeux. Pendant ce temps, des équipes d'anciens avaient apporté les énormes pilotis, qui serviraient de fondation au temple, et les avaient fait glisser chacun dans l'une des fosses en les mettant debout. Aussitôt, les boys rouvrirent les yeux et sautèrent, deux par deux, dans les douze fosses plus profondes que la hauteur d'un homme normal : ils empoignèrent les pilotis, en se faisant vis-à-vis, pour bien les maintenir droits pendant tout le temps que durerait l'ensevelissement.

La voix plaintive du grand *Tahounga* monta alors, dans le silence

revenu, pour répéter sans cesse les mêmes paroles sur un motif musical de deux notes pendant que les anciens commençaient à jeter la terre dans les fosses au moyen d'énormes pelles en bois rudimentaires.

— *Kayo-Laci... Kayo... Laci!* se lamentait le sorcier.

Bientôt la terre rouge combla complètement les fosses. Aucun cri n'était monté : Siko et ses vingt-trois camarades étaient morts asphyxiés sans exhaler la moindre plainte. Grâce à eux, les douze pilotis du temple dépassaient du sol, hérissés verticalement vers le ciel constellé de sa poussière d'étoiles. Quand il y eut assez de terre accumulée sur les fosses, les prêtresses commencèrent à la piétiner en tournant en cadence autour de chaque pilotis et en poussant à nouveau des hululements d'oiseaux de nuit.

La foule se retira rapidement, en silence. Seule resta dans la clairière, avec le grand *Tahounga* qui était remonté sur son perchoir, l'équipe désignée de charpentiers et de menuisiers qui construirait sur les douze pilotis le temple aux parois de bambou : l'édifice devait être achevé avant le lever du soleil, sinon *Ramanaké* n'y viendrait jamais.

Les prêtresses s'étaient retirées, elles aussi, après avoir déposé, devant l'aloès du grand *Tahounga*, les mets qui serviraient au premier festin que *Ramanaké* dégusterait dans sa nouvelle demeure. Si le mauvais génie était satisfait, il le dirait à *Atoua*, le dieu du Bien, qui se montrerait, au milieu du jour suivant, sous sa forme préférée – celle du lézard – au grand *Tahounga*. Alors seulement Viti Levu pourrait respirer pendant quelque temps et les sorciers n'y mourraient plus...

Les différentes expéditions organisées par le major Benjafield n'avaient donné aucun résultat : l'emplacement du nouveau temple était resté introuvable. La clairière maudite du *Kayo-Laci* conservait son secret enfoui sous la forêt tropicale.

Dorothea, qui n'avait pas quitté la terrasse de son bungalow pendant toute la nuit, vit revenir au petit jour, les unes après les autres, les différentes voitures de police. Elle avait vu passer aussi, telles des ombres maléfiques, les silhouettes de quelques indigènes qui revenaient sans doute de l'horrible cérémonie, mais qui préféreraient se faire tuer plutôt que de révéler où celle-ci avait eu lieu. Tous craignaient la vengeance immédiate de *Ramanaké* et on sentait que ces indigènes n'avaient qu'une hâte : rejoindre au plus vite leurs huttes pour éviter toute conversation avec les Blancs. Les seuls qui ne reviendraient pas du *Kayo-Laci* seraient les vingt-quatre boys.

— Père, s'écria la jeune fille dès que la lune commença à pâlir, il faut absolument faire parler ces sauvages!

— Pas un ne nous répondra, Dorothea.

— Même si on les torturait?

— Mais nous n'avons pas le droit d'employer de pareils procédés.

Nous ne sommes ici que pour éduquer ou soigner ces malheureux et pour les amener, progressivement, par l'exemple de la douceur et de la charité, à abandonner leurs monstrueuses pratiques. Si nous utilisions la force, ce serait le moyen le plus sûr de mettre tout l'Archipel à feu et à sang.

— Pourtant, père, il faut une justice! Ils viennent tous d'assister à l'agonie de Siko! La police doit agir, sinon le respect des lois imposées par notre civilisation n'est plus possible.

— Le seul véritable coupable est le sorcier, ce grand *Tahounga* qui pousse ces masses ignorantes et superstitieuses à faire des *Kayo-Laci* uniquement pour conserver sur elles un semblant de puissance, car il sait très bien que le pouvoir des sorciers diminue de jour en jour au fur et à mesure que la civilisation progresse.

Dorothea ne répondit pas et quitta rapidement la maison. Elle courut jusqu'au bungalow du Dr Dunfee, le jeune assistant récemment arrivé d'Angleterre et que le Dr Mac Fawr aurait aimé avoir pour gendre. Quand Dorothea arriva, essoufflée, chez lui, Dunfee venait de rentrer, harassé, après avoir pris part à l'une des expéditions de police.

— Jack, lui dit simplement la jeune fille, m'aimez-vous toujours?

— Vous le savez bien, Dorothea.

— Alors faites ce que je vous demande.

Malgré la fatigue de la nuit, le visage du jeune médecin prit une expression radieuse :

— J'accepte d'avance.

— Partons immédiatement, vous et moi, à cheval vers la forêt. Je suis certaine que ce temple maudit ne peut être loin : des indigènes, qui ont assisté au *Kayo-Laci*, en reviennent déjà par des chemins connus d'eux seuls. Les autos de police ne peuvent emprunter que les grandes pistes et on les entend arriver de loin. Ce ne sera pas pareil pour nous : nous bénéficierons de l'effet de surprise. Venez, Jack...

Le soleil brûlait à nouveau quand ils décidèrent de mettre pied à terre pour faire reposer leurs montures. Pendant des heures ils avaient chevauché dans les moindres sentiers que les indigènes pouvaient avoir utilisés pour se rendre à la clairière maudite. Mais la terre, crevassée et desséchée, n'avait conservé aucune trace de pas humains dans sa poussière rouge sans cesse balayée par le vent tiède.

Désespérés, Dorothea et Jack s'étaient assis au bord d'un ruisseau aux eaux croupissantes. Les jeunes gens n'avaient même plus la force d'échanger une parole : pendant leur longue randonnée, ils n'avaient rencontré personne. Comme si l'île avait été brusquement désertée par tous ses habitants. Autour d'eux, les encerclant, les écrasant même de tout son poids, la forêt d'aloès était silencieuse. Alors que Dorothea pensait que le mieux pour eux serait de retourner vers Suva, Jack la saisit par le bras en lui faisant signe d'écouter... Une plainte à peine

perceptible parvenait jusqu'à eux : ce pouvait être à la fois très loin ou très près. Mais aucun doute n'était possible : ce long cri douloureux, se répétant à intervalles réguliers, ne pouvait provenir que d'une voix humaine...

— On dirait une prière ou une plainte, dit à voix basse le médecin.

Après une assez longue interruption, la plainte s'exhala à nouveau.

— C'est exactement derrière nous, de l'autre côté de ce massif de lianes, constata la jeune fille.

Ils laissèrent les chevaux et avancèrent très doucement en écartant les lianes avec d'infinies précautions pour ne pas attirer l'attention. Leur marche ne fut pas longue : bientôt ils dominèrent une clairière au centre de laquelle se dressait une longue hutte rectangulaire reposant sur douze pilotis.

— Le nouveau temple! murmura Dorothea saisie d'horreur.

A quelques mètres devant eux, un indigène se tenait prostré devant une grosse pierre. C'était lui qui, de temps en temps, poussait un cri guttural, toujours le même :

— *Atoua liwai!... Atoua liwai!*

— C'est le grand *Tahounga*, affirma Jack. Il est en adoration devant le dieu du Bien, *Atoua*, que vous voyez se faufilant au soleil sous la forme du lézard... Du moment qu'*Atoua* a fait son apparition, c'est que *Ramanaké* est satisfait.

Dorothea ne répondit pas et saisit la carabine qu'elle emportait toujours quand elle s'aventurait dans la forêt, puis elle épaula avec le plus grand calme dans la direction du sorcier agenouillé.

— Dorothea! Qu'allez-vous faire? lui cria Jack en essayant de faire dévier le coup.

Mais c'était trop tard. La fille du Dr Mac Fawr avait tiré : le grand *Tahounga* roula dans la poussière pendant que le dieu-lézard se réfugiait à une vitesse déconcertante sous des fougères.

Les jeunes gens bondirent dans la clairière. Arrivés devant le corps du sorcier, ils constatèrent que la balle avait traversé le cœur. Dès son plus jeune âge, Dorothea avait eu un excellent professeur de tir en la personne du major Benjafield.

— Ce que vous venez de faire est grave, Dorothea! Si jamais les indigènes apprennent, que leur grand *Tahounga* a été tué par une main blanche, ce sera la révolte, l'incendie du quartier européen et notre massacre à tous.

— Je ne crois pas, répondit la jeune fille. Il était nécessaire d'abattre cet homme qui a sur la conscience l'enterrement de vingt-quatre adolescents vivants. Il n'est pas mal non plus que les indigènes sachent une fois pour toutes que le fait d'élever un temple dans des conditions aussi atroces n'empêche pas les grands *Tahounga* de subir la

justice des Blancs quand ils le méritent. *Ramanaké* est peut-être satisfait de son temple, mais le corps de son prêtre maudit pourrira dans la clairière. Le successeur du grand *Tahounga* hésitera peut-être avant de présider un nouveau *Kayo-Laci*.

Ils s'approchèrent du temple, dont ils firent prudemment le tour. Les pilotis étaient bien enfoncés et la terre qui les entourait était déjà desséchée et solidifiée par les rayons brûlants du dieu-soleil. Il n'y avait plus rien à tenter : les boys resteraient éternellement debout dans leurs tombes.

— Mon petit boy! murmura la jeune fille pendant qu'elle gravissait, en compagnie de Jack, les marches du temple.

Le plancher de l'unique pièce était recouvert d'une patte sur laquelle étaient déposés les mets destinés au festin de *Ramanaké*. Ces aliments auxquels *Ramanaké* ne toucherait jamais pourriraient vite comme le corps du grand *Tahounga*.

— Il faudrait mettre immédiatement le feu à cette demeure diabolique! dit Dorothea.

Mais une autre pensée, affreuse celle-là, lui traversa l'esprit et elle entraîna vite son compagnon hors du temple en lui criant :

— Quelle horreur, Jack! Nous aussi nous devenons des monstres : ne sommes-nous pas en train de marcher sur un plancher supporté par vingt-quatre morts?

Quand ils furent à nouveau en selle, elle confia au médecin sans le regarder :

— Jack, je vous autorise à demander, dès notre retour à Suva, ma main à mon père. Promettez-moi en échange que vous me ramènerez en Écosse pour notre voyage de noces et que nous ne reviendrons jamais à Viti Levu.

— Plus jamais, Dorothea, je vous le promets! répondit le médecin sans la moindre hésitation.

Les chevaux avançaient d'un pas régulier sur la piste étroite. Les larges feuilles de palmiers nains caressaient les visages des jeunes gens au passage. L'île était redevenue silencieuse. Une fois de plus, le soleil écrasait tout. De temps en temps, le dieu *Atoua* faisait une rapide apparition sur le chemin sous la forme d'un gros lézard vert qui s'enfuyait à l'approche des Blancs...

Ce soir-là, Dorothée Gindt s'endormit, épuisée par la chaude aventure qu'elle venait de vivre, mais assez satisfaite d'elle-même : elle trouvait qu'elle avait su se montrer très courageuse dans son récit et prendre surtout la décision qui s'imposait pour faire régner ce qu'elle croyait être la vraie justice. Dorothée ne regrettait pas non plus

de s'être rajeunie pour les nécessités de son récit : après tout, quand elle était à l'orée de sa vingtième année, elle n'avait pas été laide et tout aussi charmante que la fille de l'imaginaire Dr Mac Fawr! Cette aventure lui avait permis de combler trois lacunes de sa propre existence. D'abord, elle avait toujours regretté de ne pas être fille de médecin... Son père, qu'elle n'avait que peu connu, était un obscur employé des P. T. T. Ensuite, elle n'était jamais montée à cheval et n'avait même pas osé manier une carabine dans un tir forain... Grâce à l'histoire de son petit boy, elle était parvenue, en une seule histoire, à se débarrasser de ces trois complexes d'infériorité. Pour peu qu'elle continuât à se parer d'autres qualités dans les prochaines aventures où elle se répandrait avec générosité, elle finirait par devenir la femme complète, c'est-à-dire idéale.

Quelques jours passèrent sans qu'elle éprouvât le besoin de se raconter une histoire : sa fringale imaginative avait été rassasiée par l'aventure des Fidji. Mais, un soir où elle était revenue de la Sécurité sociale, harassée par les demandes de renseignements les plus insipides qu'elle eût jamais entendues, elle ressentit brusquement l'impérieuse nécessité de créer un nouveau récit, mais pas un récit dramatique... Plutôt un récit burlesque la rapprochant des petits calculs intéressés des bourgeois et des bourgeoises qu'elle voyait défiler quotidiennement devant son bureau.

Le thème initial de cette aventure, elle le trouverait plus sûrement parmi les petites annonces que dans les informations d'un journal. Il n'y avait qu'à rouvrir la boîte à cigares...

Les recherches ne furent pas longues : après avoir rejeté deux petites annonces n'offrant pas grand intérêt, elle tomba en extase devant une troisième, extraite d'un journal financier assez douteux, qui était ainsi libellée :

Capitaliste offrirait forte récompense, immédiate à toute personne susceptible de lui apporter renseignements précis sur un emplacement où aurait été enterré un trésor de famille.

La décision de Dorothée fut vite prise : dans la nouvelle aventure qu'elle allait vivre, elle redeviendrait la Dorothée qu'elle était réellement dans la vie : une Dorothée entre deux âges, se rapprochant plus du second que du premier... Une Dorothée nature qui serait « bien de chez nous » et nullement anglicisée... Une Dorothée affublée aussi d'une famille pour tuer le complexe de la solitude : une Dorothée qui aurait une sœur, et, ce qui est pire, un beau-frère qu'elle détesterait comme se doit de le faire une belle-sœur restée demoiselle. Son beau-frère se prénommerait Cyprien – un prénom que Dorothée exérait. Sa sœur, Amélie, serait insignifiante comme beaucoup d'Amélie.

L'histoire se bâtissait vite : ce serait celle de «petits» bourgeois enrichis dans le «petit» commerce et ne pensant qu'aux «petits» calculs qui permettent d'accéder à la grosse fortune. Et tout cela, par la faute d'une «petite» annonce exceptionnelle : Dorothée avait déjà sa «petite» idée sur l'emplacement rêvé où pouvait être enterré un trésor de famille. Il n'y avait plus qu'à laisser vagabonder l'imagination pour vivre la surprenante aventure de *l'Homme aux lingots d'or...*

L'HOMME AUX LINGOTS D'OR

Cyprien Bouladou était nerveux. Son épouse, la douce Amélie, ne l'était pas moins. Sa belle-sœur enfin, la pétulante Dorothée, trépignait sur la banquette arrière de la traction avant banale et familiale. La voiture était chargée : les ressorts s'affaissaient sous le poids déjà respectable des trois occupants ajouté à celui de ces innombrables valises et petits colis de la «dernière heure», dont la majorité des femmes ne peut se passer au cours d'un déplacement. Il est vrai également que la chatte de gouttière recueillie par Dorothée, les aboiements du fox-terrier de Cyprien et la cage où se blottissaient, l'une contre l'autre, les perruches apeurées d'Amélie augmentaient la confusion extrême d'un pareil déménagement.

C'était un étrange voyage qu'avait entrepris le trio : une sorte de repli stratégique vers le sud de la France... Comme le faisaient des centaines de milliers de gens – tous ceux qui n'avaient qu'une confiance modérée dans le savoir-vivre des hordes teutoniques envahissant le territoire –, Cyprien, Amélie et Dorothée avaient quitté précipitamment Paris. Ces événements mémorables se situaient aux alentours du 20 juin 1940 – pourquoi préciser la date? Le trajet des portes de Paris aux rives de la Gironde n'avait été qu'une succession d'embouteillages. La confusion la plus extrême régnait sur les voies publiques et dans les esprits : comment le trio Bouladou aurait-il pu s'arracher au souffle dévastateur du vent de panique qui paraissait vouloir balayer la France avec une orientation nettement nord-est sud-ouest?

La Citroën des Bouladou était engagée depuis deux heures sur le grand pont de Bordeaux où les véhicules les plus hétéroclites progressaient en rangées de quatre et par petits bonds de trois mètres toutes les quinze minutes. Il y avait de quoi être plus qu'exaspéré! Certains automobilistes, tel Cyprien, étaient au bord de la crise de nerfs :

— Si cela continue, répétait-il d'une voix desséchée par l'angoisse, «ils» – «ils» c'étaient les Allemands – seront sur la promenade des Quinconces avant nous!

— Jamais nous n'aurions dû nous lancer dans une telle équipée! se lamentait doucement son épouse. Nous aurions beaucoup mieux fait de «les» attendre à Paris, sagement cachés derrière nos volets. Après

tout, nous ne sommes pas des combattants! Qu'est-ce qu'ils auraient pu nous faire?

— Tout! affirma Dorothée dont la seule véritable hantise était de voir terni son honneur de jeune fille prolongée.

Puis, estimant en avoir assez dit, elle se replongea — le lorgnon planté rageusement sur le nez — dans la lecture instructive du guide Michelin... Précaution sage entre toutes puisque c'était bien la première fois que son beau-frère, trop absorbé par la direction générale du raid, avait condescendu à lui confier les délicates fonctions «d'orienteur». Grâce à Dorothée, la 128 RL 4 parviendrait peut-être à rallier, en utilisant de savants itinéraires détournés, le but final de l'expédition : Saint-Jean-de-Luz.

La perle de la côte Basque apparaîtrait alors, depuis cinq jours que le trio était sur la route, comme l'un de ces mirages ou de ces havres de paix auxquels un homme en détresse a le droit de rêver, mais qu'il n'atteint que bien rarement!

Quelques mois plus tôt, Cyprien Bouladou, dont le nom était avantageusement connu de toute une respectable clientèle de la plaine Monceau — ne possédait-il pas l'un des magasins de bonneterie et passementerie en tout genre le mieux approvisionné du XVII^e arrondissement? — avait pris la sage précaution de louer une villa pour la saison d'été à Saint-Jean-de-Luz : ce n'était pas parce que la France était à nouveau en guerre contre l'Allemagne qu'il ne prendrait pas ses vacances annuelles... Celles-ci commençaient simplement un peu plus tôt que les Bouladou, et d'innombrables autres vacanciers comme eux, ne l'auraient souhaité, par un exode mouvementé.

Dans l'esprit ordonné, bourgeois et prévoyant du sage Cyprien, Saint-Jean-de-Luz offrait le réel avantage de ne se trouver qu'à quelques kilomètres de la frontière française qui était la plus éloignée des bords du Rhin... Il fallait reconnaître que le cours des événements, depuis le 10 mai, s'était chargé de justifier amplement les craintes de cet excellent Français moyen type.

La villa de Saint-Jean-de-Luz, louée par l'intermédiaire d'une agence parisienne, se dénommait *Tirrita* : ce qui, dans la langue mystérieuse et colorée du pays des fandangos, veut dire «grillon». Quand donc les Bouladou pourraient-ils enfin se réchauffer au foyer de ce grillon?

Cette dernière question risquait d'ailleurs de paraître purement métaphorique puisque la chaleur sur le pont bordelais était accablante. La 128 RL 4 restait toujours immobile... Cyprien aurait volontiers donné la plus belle douzaine de chemises en popeline de son fonds parisien pour que la voiture possédât des ailes : de toutes petites ailes pliantes lui permettant, à chaque embouteillage, de

s'envoler et de passer triomphalement au-dessus de l'interminable file de véhicules. Car le chemisier était assez perplexe à la pensée qu'il pourrait être mis dans l'obligation d'un instant à l'autre d'abandonner sa voiture sur le pont avec tout ce qu'elle contenait : valises, petits colis, gros paquets, le chat de Dorothée, les perruches d'Amélie et même : Arthur le fox à poil semi-dur... S'il prenait à l'ennemi héréditaire la fâcheuse idée de faire bombarder par ses avions le pont surchargé, Cyprien n'hésiterait pas une seconde : il quitterait tout, Amélie et Dorothée comprises... En cas de coup dur, les femmes sont tellement plus débrouillardes que les hommes! Cyprien n'emporterait qu'une chose, mais de poids : son bien le plus précieux, qu'il avait enfoui dans un sac de toile, lui-même caché au fond d'une valise sur laquelle le fox Arthur-montait une garde hargneuse.

... Ce sac anodin de toile bise, rappelant ceux où les navigateurs enfouissaient leur pacotille, contenait le résultat matériel de longues années de travail passées dans le calicot. Il représentait aussi une prodigieuse alternance de petits bénéfices et de savantes économies, étayée par mille et un renoncements à mille et une joies de la vie courante. Le mystérieux contenu de ce sac était aussi la concrétisation du rêve fou de millions d'épargnants, le moyen le plus sûr de ne pas mourir de faim dans n'importe quel pays au monde à condition qu'il y eût dans ce pays une nourriture quelconque à acheter, l'appât capable d'encourager les plus grandes découvertes ou de pousser au crime, le moyen et le but, l'aboutissement de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des actions humaines... En un mot : l'or.

Du bel or en lingots rutilants, vingt exactement, constituant la part la plus claire et la plus solide du douillet capital que les Bouladou avaient mis trente années à se constituer pour leurs vieux jours dont ils se rapprochaient à grands pas.

Naturellement, comme tout le monde, les Bouladou possédaient quelques titres de bonne rente française – ne doit-on pas, quel que soit le gouvernement, faire œuvre de civisme? – un paquet beaucoup plus important de valeurs étrangères et toutes les liasses de billets – parmi lesquels se trouvaient heureusement quelques dollars – qu'ils avaient pu ficeler après avoir précipitamment récupéré «le liquide» qu'ils avaient en compte courant à la banque. Mais tout cet avoir ne risquait-il pas de se volatiliser en poussière au moindre bombardement? Tandis que les quelques bijoux d'Amélie – Dorothée ne possédait qu'un médaillon en simili – et les beaux lingots d'or sauraient résister victorieusement aux vicissitudes des combats et aux perturbations atmosphériques.

Nanti de ce trésor inestimable, Bouladou pouvait «voir venir» les événements et «tenir». Commercialement, il n'avait pas omis de baisser le rideau de fer de son magasin après avoir mis sous clef la

précieuse bonneterie et après avoir placardé sur le rideau une affichette rédigée à la main par Dorothée qui connaissait toute la beauté de l'écriture de ronde : *Fermeture provisoire*. Et comme chacun sait qu'en France seul le provisoire dure, le texte était honnête.

Tout ce qui s'était passé pendant ces derniers jours cauchemardesques venait de défiler à nouveau, tel un film de sombres actualités, dans le cerveau enfiévré de Cyprien, pendant qu'il continuait à piétiner dans sa voiture immobilisée sur le grand pont de Bordeaux. Mais il était cependant une pensée qui dominait chez lui toutes les autres et qui revenait tous les quarts d'heure depuis le départ de Paris : sauver les lingots d'or! Cyprien préférait mourir stoïquement au volant de sa voiture plutôt que de les abandonner.

Une deuxième solution s'offrait pourtant à lui : les emporter sur son dos, dans le sac de toile bise. Seulement ce serait épuisant. Cyprien savait qu'il tomberait sur le chemin, écrasé sous le poids de sa fortune.

Ils devaient d'ailleurs être innombrables sur les routes de France, les conducteurs bloqués à ce même instant dans leurs conduites intérieures, qui étaient torturés par le même dilemme... Combien de lingots d'or se sont ainsi promenés, pendant ces tristes journées, en direction de la frontière espagnole? Si nos routes pouvaient parler, elles en diraient de curieuses choses!

Depuis que le ruban de voitures s'était allongé ainsi, cahin-caha, d'étape en étape, vers le sud, la garde des lingots n'avait jamais cessé d'être discrète et vigilante dans la Citroën des Bouladou. Du trio, c'était peut-être Dorothée qui s'était montrée la plus assidue. Ce qui était assez normal puisque, depuis trente-trois années déjà, la vieille fille avait pris la double habitude de se chamailler avec son beau-frère pour la moindre futilité, mais de s'entendre à merveille avec lui lorsqu'il s'agissait d'économiser ou de thésauriser. Aussi l'harmonie était-elle totale dès qu'il s'agissait des lingots d'or.

— Si nous devons abandonner la voiture, déclara Dorothée en s'arrachant enfin au guide Michelin, nous pourrions très bien enterrer les lingots dans un bois.

— Un bois à Bordeaux?

— Et pourquoi pas? Il y a bien les arbres des Quinconces... Nous reviendrions chercher «nos» lingots plus tard, la tourmente passée. Il suffirait de repérer l'endroit exact où nous les aurions enfouis.

Ses chers lingots enterrés sous les Quinconces! pensa Cyprien. Décidément, Dorothée était encore plus déséquilibrée qu'il ne l'avait cru... Mais plus la durée de l'attente sur le pont se prolongeait et plus la solution «in extremis» proposée par cette folle de Dorothée commençait à sourire à son beau-frère et il aurait peut-être fini par la

mettre en application si le miracle tant espéré ne s'était enfin produit : l'embouteillage se dégagea et les voitures purent enfin franchir le pont fatidique.

Il ne fut plus question ensuite pour les Bouladou de cacher leur trésor, même dans les Landes, mais de rallier au plus vite l'élégante villa *Tirrita*, deux cents kilomètres plus au sud.

La villa n'était pas immense, mais elle offrait l'inestimable avantage de posséder un jardin que Cyprien, aidé de «ses» femmes, décida d'utiliser sans perdre une seconde. Aussi ne fut-ce pas avec l'intention de semer des radis roses ou d'arroser quelques plants de salade au clair de lune que le trio s'agenouilla, vers minuit, le soir même de l'arrivée à Saint-Jean-de-Luz, sur l'herbe de l'une des pelouses.

Cyprien fut vite en sueur et en bras de chemise malgré la fraîcheur proverbiale des nuits basquaises. Il creusait... Il creusait avec une conscience oubliée depuis longtemps par les professionnels du terrassement. De temps en temps, son épouse lui épongeait le front pour adoucir sa peine. Dorothée, elle, restait dans la contemplation béate du précieux sac de toile qu'elle n'avait pas le droit de quitter des yeux. Le fox Arthur, enfin, se tenait dans la position du chien d'arrêt, tout prêt à hurler à la lune si quelque indiscret osait s'intéresser à la délicate opération.

Depuis la seconde où Dorothée avait lancé, sur le pont obstrué par les voitures, l'idée du trésor enterré, celle-ci avait fait des progrès considérables dans l'esprit tourmenté de Cyprien. Dès que la voiture atteignit Bayonne, il fut décidé à la majorité absolue que l'on cacherait, la nuit même de l'arrivée à la villa, les lingots dans la bonne terre basque de *Tirrita*. Car il n'aurait su être question de les déposer dans le coffre d'une banque – où ils auraient pu attirer l'attention – ni même au fond d'un obscur tiroir de commode sous les soutiens-gorge de Dorothée. «L'enterrement», ce vieux procédé classique, était infiniment plus sûr.

Il s'effectua avec d'infinies précautions. Et, quand il fut terminé, les mottes de gazon, soigneusement remises en place par Dorothée, redonnèrent à la pelouse verdoyante son aspect uniforme, paisible et anodin. Qui aurait pu soupçonner le lendemain matin que cette herbe, bien grasse et imprégnée de rosée, cachait un fabuleux trésor des temps modernes? Le trésor de la dynastie Bouladou?

Il n'y avait plus qu'à attendre la fin des hostilités sanctionnée par un armistice qui ne pouvait plus tarder. A Saint-Jean-de-Luz, on serait bien tranquille... Les Allemands n'atteindraient jamais la Bidassoa... Et, pour la première fois depuis une semaine, Cyprien, Amélie et Dorothée s'endormirent avec la certitude d'avoir mis-à l'abri la part la plus substantielle de leur patrimoine.

Leur réveil fut épouvantable.

Cyprien qui avait pris la détestable habitude, depuis le début de l'exode, de se précipiter dans la Citroën pour écouter les nouvelles matinales à son poste de radio, revint, les yeux exorbités, vers son épouse et Dorothée qui préparaient tranquillement le petit déjeuner :

— Vite! on déjeunera plus tard! Il faut repartir! Nous n'avons pas un instant à perdre... Les Allemands seront à Saint-Jean-de-Luz cet après-midi! Dans les conventions d'armistice, la zone dite «libre» ne commence pratiquement que quelques kilomètres avant Pau.

— Pau est triste! soupira Amélie.

— J'aurais tant voulu rester au bord de la mer! soupira Dorothée.

— Il n'y a qu'une solution, trancha Cyprien. Toujours d'après la convention d'armistice, les Italiens n'occupent que Menton sur la Côte d'Azur. Pourquoi ne pas aller à Cannes retrouver le soleil?

Cette proposition fut favorablement accueillie par «les» femmes et les préparatifs du nouveau départ furent hâtivement menés. Un point cependant tourmentait Cyprien :

— Qu'allons-nous faire des lingots? Est-ce indiqué de les emporter dans l'hôtel de Cannes où nous devrons séjourner? Nous n'avons pas pu retenir de villa et, devant les exigences de l'actualité, tout ce qui reste de Français ayant encore quelques moyens va se ruer sur la Côte d'Azur. Certes, il existe bien quelques plates-bandes de gazon le long de la Croisette et deux ou trois maigres pelouses aux alentours du Casino, mais l'opération d'enfouissement, dans des lieux aussi fréquentés, me paraît des plus risquées!

— Cyprien, dit Amélie qui ne parlait que dans les grandes occasions, il serait aussi imprudent d'abandonner notre trésor dans le jardin de cette villa basque, qui sera certainement occupée par l'envahisseur, que de l'emporter à Cannes... Nous devons donc trouver une solution moyenne qui puisse nous rassurer pleinement.

— Une solution moyenne? s'écria Dorothée qui, depuis quelques instants, semblait ruminer de fortes pensées. Je l'ai trouvée!

Une heure plus tard, la 128 RL 4 repartait avec ses trois passagers, son chargement épique, le chat de Dorothée, les perruches d'Amélie, le fox de Cyprien et les fameux lingots emportés bien malgré eux dans cette nouvelle course au trésor.

L'«idée» de Dorothée se matérialisa par une halte, sur le chemin de Cannes, quarante kilomètres après le départ de Saint-Jean-de-Luz.

—Prenez la première route à droite et ensuite la deuxième à gauche, déclara la vieille demoiselle avec la voix impérative de quelqu'un qui connaît parfaitement son itinéraire.

Cyprien obéit et la voiture se trouva assez rapidement, après avoir

délaissé la route nationale, à l'entrée d'un petit village aux proportions charmantes : Saint-Jean-d'Orthez. Mais le pittoresque des lieux importait peu aux Bouladou qui posèrent en chœur au premier indigène rencontré cette même question :

— Pourriez-vous être assez aimable pour nous indiquer où se trouve le cimetière?

Celui-ci était suffisamment éloigné du bourg pour ôter aux villageois toute envie de s'y rendre, à moins que ce ne fût le jour de la Toussaint ou pour un enterrement. Le cimetière presque oublié de Saint-Jean-d'Orthez appartenait à cette immense majorité de lieux de sépulture que les vivants n'aiment guère fréquenter : ils redoutent d'y rencontrer la tristesse alors que rien n'est plus réconfortant qu'un cimetière pour ceux qui savent voir plus loin que des inscriptions insipides ou des petites croix alignées. A Saint-Jean-d'Orthez, comme presque partout en France, les tombes étaient entourées d'un mur : ce fut précisément cet enclos de pierre qui parut intéresser les Bouladou.

Dès que la 128 RL 4 se fut arrêtée devant la grille d'entrée, Cyprien et son épouse en sortirent vite pour pénétrer avec la même célérité dans le cimetière. Dorothée resta dans la voiture pour faire le guet, selon son habitude, et donner le signal d'alarme convenu – trois petits cris aigus – si quelque importun avait l'idée saugrenue de pénétrer aussi à l'intérieur de l'enceinte réservée, par destination, à ceux qui avaient enfin réussi à trouver le repos éternel.

Le couple Bouladou savait qu'il n'avait pas une seconde à perdre. Monsieur portait un paquet, menu d'apparence mais respectable de poids. Madame traînait une pioche et une pelle-bêche.

Après avoir fait deux fois le tour intérieur complet des lieux en inspectant avec le plus grand soin l'état de conservation du mur, Cyprien s'arrêta, posa son paquet sur le sol et confia à sa compagne :

— Nous l'enterrerons ici, entre ces deux pierres tombales. Et maintenant, au travail!

Trois heures plus tard, Dorothée vit revenir sa sœur et son beau-frère ruisselants, mais rayonnants de cette satisfaction que seuls peuvent ressentir ceux qui ont bien œuvré.

La Citroën fit demi-tour et rejoignit la route nationale sur laquelle elle bondit, cette fois, vers une direction nettement sud-ouest sud-est... Le sac de toile bise ne contenait plus que dix-neuf lingots : le vingtième reposait, solitaire, enfoui dans le mur de pierre du cimetière de Saint-Jean-d'Orthez.

Cyprien, ébloui par l'idée géniale lancée par Dorothée à l'entrée de Bordeaux, avait décidé d'enterrer chacun de ses lingots en un lieu différent et judicieusement choisi sur la longue route de Saint-Jean-de-Luz à Cannes... Il n'était pas question de creuser vingt trous sur les talus bordant la route nationale, mais de choisir un village perdu, sur

la droite ou sur la gauche, à un nombre respectable de kilomètres à l'intérieur des terres. Dorothée, experte en itinéraires, fut chargée de désigner les villages en les choisissant, autant que possible, aussi peu peuplés qu'il était souhaitable. M. Michelin ne peut se douter du service inestimable que son guide rendit à Dorothée pour mener à bien un travail de prospection aussi délicat. La belle-sœur de Cyprien choisit de préférence les noms de villages ou de communes biscornus, ceux dont elle se figurait que nul n'avait entendu parler avant qu'elle ne les découvrit elle-même dans le fameux guide rouge. Toujours logique, Dorothée se souvenait que pour vivre heureux, il faut vivre caché : quand on cache un trésor, ce n'est pas la peine de le crier sur les toits des grandes agglomérations.

Et le voyage, qui aurait pu sembler monotone à tout autre touriste, devint passionnant pour les Bouladou. Tous les quarante kilomètres, la Citroën abandonnait la route nationale pour rejoindre, par les plus humbles voies départementales que Dorothée pouvait dénicher sur une carte, un village à demi oublié et son cimetière qui l'était tout à fait.

L'idée du cimetière était de Cyprien qui estimait, non sans raison que les lieux de sépulture sont rarement changés de place : c'est un tel travail de déménager des tombes ou des monuments funéraires ! Et si les défunts restent éternellement dans la même terre, il y a beaucoup de chances pour que les murs qui les protègent de la profanation publique ne bougent pas, eux non plus. Les murs de cimetières offrent aussi l'avantage d'être généralement bien construits et bien entretenus par les municipalités. Enfin, leurs abords sont peu fréquentés. Ils présentent donc d'inestimables garanties pour cacher un trésor... Et, en vertu des lois de calcul le plus élémentaire, pour cacher les vingt lingots à seule fin de répartir les risques, il suffisait de dénicher vingt cimetières perdus entre le golfe de Gascogne et le golfe du Lion.

Le travail méticuleux de recherche et d'inspection des lieux propices, de défrichage et d'enfouissement du métal précieux, fut exécuté par le trio avec un rare brio. Le seul petit inconvénient fut l'interminable durée d'un tel voyage... Partis de Saint-Jean-de-Luz un mardi matin, au petit jour, les Bouladou n'atteignirent la Croisette que quatorze jours plus tard, au crépuscule. Ils étaient exténués mais rassérénés et ce fut l'esprit tranquille qu'ils purent s'installer à l'hôtel *Gonnet et de la Reine*. Dès lors, ils n'eurent plus qu'à jouer à la belote et à se laisser dorer par le soleil méditerranéen.

Ce bonheur parfait dura trois mois.

Mais un matin, pendant le petit déjeuner – c'était toujours à ce moment-là que le trio faisait le point de la situation –, Cyprien eut l'idée saugrenue de poser une question à sa belle-sœur :

— Pourrais-tu me remettre la feuille de papier sur laquelle tu as

noté les vingt noms des cimetières et le plan des emplacements exacts où nous avons enterré les lingots?

— Volontiers, répondit Dorothée avec une amabilité qui ne lui était pas coutumière. Mais, ce jour-là, elle s'était levée du bon pied.

Elle courut dans sa chambre pour rechercher le précieux document dont on lui avait confié la garde. Les minutes succédèrent aux secondes, puis un quart d'heure au premier : Dorothée ne revenait toujours pas pour achever de boire son café-crème qui, au fur et à mesure que le temps s'allongeait, risquait de se transformer en café glacé. Au bout de la demi-heure, ce fut au tour de Cyprien – bouillant d'inquiétude – de pénétrer dans la chambre de Dorothée. Là, le spectacle qu'il découvrit lui fit dresser ses derniers cheveux sur la tête.

Dorothée était écroulée sur le tapis, effondrée, entourée de toutes ses valises. Le moindre tiroir avait été vidé de son contenu, le linge bleu et rose de Dorothée livrait son intimité sur tous les meubles. Amélie avait retrouvé son visage consterné des jours sombres, Dorothée sanglotait... Cyprien n'eut pas besoin de la moindre explication, ni du plus petit geste pour comprendre le terrible drame : le papier, la fameuse feuille sur laquelle Dorothée avait inscrit les noms de chaque cimetière et dessiné des petits plans indicateurs, avait disparu! Volé peut-être? Perdu presque certainement par la négligence et par le désordre permanent de Dorothée.

Cyprien était blême. Il lui fallut un autre bon quart d'heure pour retrouver son équilibre mental. Et quand il fut définitivement prouvé que Dorothée n'était plus en possession du secret des lingots enfouis, le malheureux Bouladou eut alors cette phrase épique qui était, à elle seule, tout un programme dans son laconisme :

— Repartons immédiatement pour «les» retrouver!

L'entreprise était hasardeuse : même en se penchant pendant tout l'après-midi sur des cartes d'état-major, le trio ne parvint à retrouver que treize des vingt noms de villages perdus. Les noms avaient été choisis intentionnellement si anodins qu'il était malaisé de se les remémorer. Et – comble de la désolation –, Dorothée n'avait pas voulu, par prudence, porter la moindre indication sur ses cartes routières personnelles, ni dans son guide Michelin. A quoi d'ailleurs cela aurait-il servi puisqu'elle avait glissé le précieux papier, plié en menus carrés, dans le boîtier du médaillon qui pendait à son cou? Un médaillon exquis dont l'une des faces représentait l'Amour prenant son vol et l'autre Vénus espérant l'aventure... Le médaillon était toujours là, suspendu au cou décharné de Dorothée, mais son boîtier se révélait désespérément vide. Et pourtant! Dorothée était certaine d'avoir utilisé cette cachette!

— Pourvu que quelqu'un n'ait pas découvert notre secret pendant mon sommeil! sanglotait-elle.

— Un fantôme, peut-être? railla Cyprien.

— ... Ou pendant que je prenais un bain?

— Tu ne prends jamais de bain! précisa Amélie.

— Nous saurons très vite si le papier a été volé ou perdu, dit Cyprien. Je me souviens que le vingtième et dernier lingot a été enterré dans le mur du cimetière de Saint-Tropez. En route pour Saint-Tropez!

— Comment irons-nous à Saint-Tropez, Cyprien? Par suite du rationnement d'essence, nous n'avons plus le droit de circuler en voiture et le train ne passe pas à Saint-Tropez...

— Eh bien, nous ferons comme tout le monde par ces temps difficiles : nous irons à pied... ou à bicyclette! Oui, à bicyclette : voilà une excellente idée... C'est très hygiénique, la bicyclette! Ça fait maigrir, surtout dans les côtes... Je vais acheter dès ce soir trois bicyclettes : c'est un moyen de locomotion lent mais infailible, et silencieux, qui nous permettra d'approcher des cimetières sans trop attirer l'attention. On nous prendra pour de vulgaires touristes et sûrement pas pour des capitalistes! Je fixe le départ à demain 5 heures du matin. On roule mieux quand il fait moins chaud.

— Je ne suis pas montée sur une bicyclette depuis près d'un demi-siècle! gémit Dorothée.

— Ce sera ta punition! Et je te conseille de te montrer à la hauteur, particulièrement dans les côtes! répondit sèchement le beau-frère.

La cause était entendue : il n'y avait plus qu'à s'exécuter...

La chaleur était accablante. Et le vent – ce maudit vent que l'on a toujours contre soi en bicyclette, quelle que soit la direction utilisée – s'obstinait à couper la respiration de Dorothée. La malheureuse était liquéfiée et sentait qu'elle perdait les derniers kilos lui restant. Mais elle poussait cependant sur ses pédales avec une farouche énergie : le résultat pratique se traduisait par une très faible moyenne, horaire, du 8 km/h à condition qu'il y eût quelques descentes! A cette allure-là, il faudrait des semaines et des semaines pour atteindre le vingtième et dernier cimetière dans ce sens, Saint-Jean-d'Orthez, dont chacun se souvenait parfaitement.

D'ailleurs la plupart des cimetières choisis comme lieux de sépulture des lingots portaient des noms de saints : Saint-Tropez, Saint-Servin, Saint-Escartefique, Saint-Rammulphe, Saint-Granier-de-Ploumtrala... L'idée de mettre les lingots sous la protection de tant de sainteté était louable en soi, mais dangereuse aussi : même nantie de la carte, il y avait de quoi s'y perdre au milieu de tous ces saints que Dorothée, au bas de chaque côte sur la route brûlante, était prête à vouer à tous les diables. Aussi fut-ce avec le sentiment d'être en vue d'une Terre promise que le trio aperçut enfin le petit clocher de Saint-

Tropez.

A cette époque, le port charmant n'attirait personne : il était à peu près désert et n'en avait que plus d'attrait. Mais, quand même, pour ne pas susciter les moindres regards indiscrets, le «Conseil des Trois» décida de ne faire la vérification qu'à la nuit. Le travail n'était pas aisé: il fallait retrouver dans le mur du cimetière l'emplacement exact, ouvrir la cachette pour bien s'assurer que le précieux lingot était toujours là, le contempler au clair de lune, le caresser au besoin, le remettre en place, reboucher le trou et effacer toute trace de la présence insolite. Après quoi, on repartirait aussitôt en direction du cimetière suivant situé une quarantaine de kilomètres plus loin. Désormais, les Bouladou & Cie voyageraient de nuit, pour éviter la chaleur. Ils se reposeraient de jour.

Avant de quitter Cannes, Cyprien avait bien songé à reprendre – au fur et à mesure des précieuses retrouvailles – ses lingots avec lui, mais il avait finalement renoncé à cette idée devant les difficultés d'une telle entreprise ; il lui aurait fallu accumuler peu à peu, d'étape en étape, ses tronçons de trésors sur son porte-bagages... Ce qui aurait occasionné pour lui le double désavantage d'augmenter, dans des proportions effrayantes, le poids de la machine – il avait déjà assez de mal à se traîner lui-même – et d'être très risqué : à la moindre chute, les lingots se seraient répandus sur le sol ou sur les pavés d'une ville pour la plus grande joie des passants et pour la confusion de leur propriétaire. Quant à répartir la charge en confiant un tiers des lingots aux porte-bagages respectifs d'Amélie et de Dorothée, il ne pouvait en être question après l'étourderie dont l'une et l'autre des sœurs avaient fait preuve au moment de la perte du «plan directeur». Sans savoir exactement pourquoi, Cyprien en voulait autant à son épouse qu'à sa belle-sœur de ce qui s'était passé et, dans son esprit, il les avait condamnées solidairement. La douce Amélie n'était nullement responsable de la négligence de Dorothée, mais Cyprien appartenait à cette catégorie d'époux qui ont pour principe absolu, quand quelque chose ne va pas autour d'eux, de s'en prendre immédiatement à leur épouse :

— «C'est encore de ta faute.»

Le seul fait de prononcer cette phrase sacramentelle apporte à ces maris-là une très nette impression de soulagement.

L'unique satisfaction ressentie par Cyprien, après «le contrôle» nocturne du cimetière de Saint-Tropez, fut d'acquérir la certitude que le fameux carré, de papier sur lequel se trouvait toute «la clef» de son secret, n'avait pas été volé par un tiers intéressé, mais seulement perdu par cette folle Dorothée. Puisque le lingot était toujours là, dans le cimetière le plus proche de Cannes, il était à peu près certain que les autres lingots, plus éloignés, n'avaient pas bougé non plus. Le

deuxième cimetière, retrouvé trois nuits plus tard, en même temps que le deuxième lingot, apporta une preuve éclatante à ce subtil raisonnement.

Et le voyage épique se poursuivait ainsi pendant d'interminables nuits. Les étapes en étaient joyeuses ou douloureuses : joyeuses quand le mur du cimetière livrait, sans trop de difficulté, son trésor... douloureuses lorsque ce même mur s'obstinait à rester hermétique – sans vouloir livrer son secret – comme seuls savent l'être les murs. Ce qui se produisit quatre fois sur vingt pendant l'épopée. Quand le trio atteignit Saint-Jean-d'Orthez, les emplacements exacts de seize lingots avaient été retrouvés. Mais le plus désespérant était de penser que les quatre manquants à l'appel attendaient, dans leurs murs de cimetières oubliés, que leur légitime propriétaire vînt leur rendre, à eux aussi, une petite visite! Seulement voilà : où étaient ces cimetières?

Cyprien était désespéré, Amélie plutôt effondrée et Dorothée de plus en plus maussade. La vieille demoiselle était également mortifiée car la seule mission qui lui avait été confiée par son beau-frère, pendant toute la durée de l'expédition, avait été de réparer les crevaisons. «D'orienteur» elle avait déchu au rang d'apprenti mécano. La confiance ne régnait plus du tout à son égard : on se méfiait... La meilleure preuve en était que la nouvelle liste de cimetières – sur laquelle s'inscrivaient déjà seize noms nantis de plans dessinés, seize au lieu de vingt! – avait été entièrement rédigée de la main même de Cyprien qui l'avait enfouie ensuite dans son portefeuille. Et Dorothée se doutait que très rapidement cette liste serait enfermée dans une sorte de scapulaire, cousu par Amélie, que Cyprien suspendrait à son propre cou comme elle, Dorothée, portait le médaillon de l'Amour prenant son vol...

Le voyage avait duré trente-sept nuits parce que chacun des quatre cimetières introuvables en avait fait perdre cinq... Vingt nuits passées par le trio à errer, sans succès, le long de tous les murs de cimetières susceptibles de répondre à ce que l'on attendait d'eux... Ce fut véritablement pendant ces heures lourdes et oppressantes que Cyprien put maudire ses congénères : pourquoi diable les hommes faisaient-ils se ressembler à ce point tous les murs de cimetières? Ces murs auraient été aisément reconnaissables s'ils avaient été différents: l'un aurait pu crouler sous le lierre, un autre sous la mousse, un troisième aurait eu l'arête recouverte de tessons de bouteilles, un quatrième se serait affaissé par endroits pour permettre aux défunts de conserver quelques vues sur le monde des vivants... Mais rien de tout cela ne s'était produit pendant les vingt nuits douloureuses : les murs de cimetières avaient succédé à d'autres murs de cimetières identiques, uniformes, en pierre grise, sans la moindre personnalité, désespérément mornes et sans lingots d'or pour quatre d'entre eux.

— Nous repartirons dans trois jours, annonça Cyprien d'une voix solennelle, dès que nous aurons récupéré et trouvé une nourriture plus substantielle que des courgettes farcies à la tomate ou des tomates farcies à la courgette! Mais, cette fois, nous utiliserons le chemin de fer en quatre étapes : chacune d'elles doit nous amener dans les parages de l'un des cimetières perdus. Et je vous garantis que je retrouverai mes quatre chers petits absents, dussé-je faire la navette entre l'Atlantique et la Méditerranée pendant le restant de mon existence!

Trois jours plus tard – Cyprien était un homme de parole –, le trio montait dans le train le plus omnibus qu'il avait pu trouver sur l'indicateur : il le fallait pour que le convoi s'arrêtât dans quatre gares obscures situées dans les parages des quatre cimetières perdus...

Cette fois, les recherches furent menées avec une incroyable minutie. Il arriva même que, certains soirs, on hésitât longuement entre deux murs de cimetières appartenant à des villages voisins. Trois, quatre, cinq fois dans la même nuit, les Bouladou allaient de l'un à l'autre... Mais l'aube commençait à poindre et les étoiles à cligner de l'œil : les quatre cachettes demeuraient introuvables.

La rage au cœur et le désespoir dans l'âme, Cyprien décida, après deux nouveaux mois de recherches vaines, de rentrer à Cannes où il se remettrait tant bien que mal, et plutôt mal que bien, de ses émotions.

Et l'existence du trio, à l'hôtel, devint vite infernale. Cyprien en voulait maintenant à mort à sa belle-sœur qui n'avait plus qu'une attitude à prendre : boudier. Les moments les plus pénibles étaient les repas où personne ne parlait et où l'on mastiquait en silence. L'orage s'accumulait de jour en jour, l'atmosphère devenait de plus en plus lourde de menaces qui éclataient brusquement et qui fondaient sur la tête de la pauvre Dorothée sous la forme d'une phrase cinglante lancée par son beau-frère :

— Et dire que, uniquement par ta faute, je vais être condamné à rentrer à Paris pour me remettre au travail alors que je m'étais bien juré de ne pas revenir dans la capitale tant qu'elle serait occupée par les Allemands! Tout cela parce que «Mademoiselle» a perdu la liste sacrée où se trouvaient mentionnées «nos» cachettes! Il va me falloir peiner comme un débutant, à mon âge, pour rattraper l'équivalent de la valeur de quatre lingots!

— Cyprien, disait doucement Amélie qui essayait de s'interposer entre les antagonistes, ne nous affolons pas... Il nous en reste encore seize...

— Seize! Une paille! Une peccadille! Il m'en faut au moins vingt pour avoir l'esprit tranquille : deux dizaines... Un chiffre rond, une masse bien solide.

Au début, Dorothée avait été assez impressionnée par ce flot de

paroles vindicatives. Mais, avec le temps, les éclats vocaux de son beau-frère finirent par perdre de leur véhémence : ils entraient dans le domaine de l'habitude. Et la vieille fille s'enhardit jusqu'à répondre à l'issue d'un dîner où elle avait réentendu pour la énième fois les litanies de reproches :

— En voilà assez! Cyprien, tu finiras par me faire croire que tu n'es qu'un affreux grippe-sou!

— Grippe-sou, moi? Quand toi et ta sœur vivez de mes largesses depuis des années...

— Pardon, Cyprien, répondit sèchement Dorothée. «Nous» avons vécu de «notre» travail commun dans le magasin.

— Et si nous rentrions à Paris pour le rouvrir au lieu de nous chamailler ici? hasarda Amélie. Seul le travail fera s'évanouir ces idées noires : puisque n'importe quelle marchandise se vend actuellement à un prix exorbitant, pourquoi ne pas essayer de compenser rapidement la perte des lingots?

Cette sage motion fut adoptée et, au moment où les Bouladou montaient dans le train de Paris, Cyprien déclara avec solennité à «ses» femmes :

— Si c'est nécessaire pour retrouver la valeur or de mes quatre lingots, nous nous lancerons dans le marché noir!

Les mois passèrent. Les années se succédèrent : quelques-unes seulement... En ouvrant son journal le 15 octobre 1946, à l'heure du petit déjeuner, Cyprien aperçut en troisième page un entrefilet qui lui fit pousser un véritable rugissement :

— Amélie, Dorothée, lisez!

Il étouffait. Les mots s'étranglaient dans sa gorge et ses joues étaient apoplectiques pendant que «les» femmes lisaient sous ce titre prometteur :

UN TRÉSOR DÉCOUVERT DANS LE MUR D'UN CIMETIÈRE...

M. Fornil, ouvrier maçon, avait été chargé par le Conseil municipal de Saint-Ignace d'Ariège d'effectuer quelques réparations au mur du cimetière de la commune lorsque sa pioche heurta un objet qui rendit un son métallique. C'était un lingot d'or que l'ouvrier remit à la gendarmerie. Le problème est de savoir si, dans un an et un jour, ce lingot deviendra la propriété de celui qui l'a découvert ou celle de la commune de Saint-Ignace puisque le mur du cimetière est édifié sur un terrain communal. Mais il semble bien que ce sera finalement l'Etat qui mettra l'embargo sur ce trésor mystérieux.

Accomplissant un effort surhumain pour tenter de redresser la situation, Cyprien s'était levé, les joues toujours flamboyantes, pour

dire :

— Nous partons immédiatement pour Saint-Ignace d'Ariège où je me ferai restituer mon dû.

— Ne crains-tu pas, demanda son épouse avec sa prudence habituelle, d'avoir quelques ennuis si tu avoues officiellement être le possesseur de cet or? Et comment prouveras-tu que c'est toi qui l'as enfoui dans ce mur de cimetière?

— Vous me servirez toutes deux de témoins.

— Mais, Cyprien, continua Amélie avec cette obstination dont seul l'élément féminin est capable, ce serait une pure folie! On nous demandera comment nous avons eu cet or à une époque où le commerce de ce métal était strictement interdit, quels sont nos titres de propriété et où tu l'as acheté! Et on finira bien par découvrir que ce n'est pas un lingot que tu possédais, mais vingt!

— Peut-être as-tu raison pour une fois, finit par reconnaître le chemisier. Patientons quelques jours...

L'attente ne fut pas longue. Le lendemain, toujours à l'heure fatidique du petit déjeuner, Cyprien manqua s'étouffer à nouveau en buvant son chocolat... Un autre titre, s'étalant cette fois en caractères gras, sur la première page du quotidien, annonçait :

DEUX AUTRES LINGOTS D'OR DÉCOUVERTS DANS DES MURS DE CIMETIÈRES

Les cimetières du Sud-Est vont-ils livrer un fabuleux secret? Après celui de Saint-Ignace d'Ariège, ceux de Saint-Rammulphe et de Sainte-Pélagie contenaient également, enfouis dans leur mur, chacun un lingot d'or sensiblement de même poids et de même dimension que le premier. La police enquête.

— Cette fois, c'en est trop, nous partons! s'écria Cyprien.

Le trajet en chemin de fer fut largement occupé par la lecture des innombrables articles consacrés aux stupéfiantes découvertes. Un quotidien de Toulouse donnait même d'intéressantes précisions :

Les trois cimetières sont situés sur une même ligne est-ouest et à peine distants de 40 kilomètres les uns des autres. Des fouilles vont être entreprises dans les murs de tous les cimetières situés dans un rayon de 200 kilomètres en choisissant Carcassonne pour centre. Des équipes spécialisées, auxquelles s'adjoindront les sourciers les plus réputés, tels que M. l'abbé Raphaël, se mettront incessamment au travail.

Cyprien n'était plus apoplectique, mais blême. Dorothée n'osait

même plus le regarder et Amélie hésitait à lui signaler un autre article, publié par le *Petit Écho du Tarn* qui commençait par cette insidieuse question :

Le mystère des lingots d'or sera-t-il éclairci? Ceux-ci ont-ils été enfouis récemment par un déséquilibré mental dans les murs de cimetières de la région ou cachent-ils un gigantesque secret datant de la guerre des Albigeois?

Le trio avait bien triste allure lorsqu'il débarqua sur le quai de la gare de Carcassonne. Que faire? Où aller? Que dire...? Si le chemisier révélait son secret, il deviendrait immédiatement la risée de toute la France. Sa photographie serait dans tous les journaux et il ne pourrait plus se déplacer sans qu'on le désignât du doigt :

— Regardez-le! C'est l'homme aux lingots d'or... Celui qui les enfouissait dans les murs de cimetières! Contemplez ce vieil avare sacrilège qui n'a pas craint de troubler le repos des défunts pour cacher ses trésors!

Le pauvre Cyprien avait la tête en feu et ses tempes battaient très vite... Il manqua défaillir quand le directeur de *l'Hôtel de la Cité* dit, en accueillant le trio :

— Ces Dames et Monsieur désirent sans doute une chambre, et même deux? Malheureusement, nous sommes au grand complet depuis qu'a éclaté la fameuse histoire des lingots! On vient à Carcassonne d'un peu toute la France... Les gens s'installent ici et partent chaque matin aux environs à la recherche de trésors hypothétiques... Carcassonne, qui était déjà célèbre pour ses fortifications, est devenue brusquement un vaste centre de prospection aurifère. Pourvu que les nouveaux prospecteurs n'aient pas l'idée saugrenue de s'attaquer à nos murs célèbres reconstruits par Viollet-le-Duc dans l'espoir d'y trouver aussi de l'or!... Voyez ce couple harassé qui rentre dans mon hôtel... Vous pourriez les prendre aisément pour de courageux alpinistes se lançant à l'assaut de nos rochers des Corbières avec leurs pics, leurs pioches et leurs pelles-bêches! Eh bien, vous seriez dans l'erreur... Ce ne sont, eux aussi, que des prospecteurs! Ils partent chaque matin à l'aube, en emportant un casse-croûte que nous leur préparons, et ils ne reviennent qu'au crépuscule, fourbus et les vêtements couverts de gravats. Ils «font» au moins deux cimetières par jour... Et ils sont des milliers dans le même cas! Ils ont la foi! Pour peu que cette fièvre de l'or s'amplifie, la population de notre paisible cité décuplera! Tenez... Je viens de recevoir une centaine de télégrammes de l'étranger, notamment d'Afrique du Sud, et de l'Alaska – terres par excellence des mines d'or – dans lesquels d'autres pionniers me demandent de leur réserver des chambres... C'est enfin

la prospérité qui revient après des années de disette de l'Occupation! Et nous la devons peut-être à quelque gros bourgeois enrichi par le marché noir qui a cru avoir découvert des cachettes idéales dans les murs de cimetières pour y enfouir sa fortune! Celui-là doit faire une drôle de tête en ce moment!

Cyprien préféra ne pas écouter plus longtemps de tels propos et repartit en entraînant avec lui ses femmes.

La cité de Carcassonne offrait une animation extraordinaire... A chaque coin de rue on pouvait lire sur des panneaux ce genre d'indications fraîchement peintes : *Cimetière de Carigol, prendre la quatrième rue à gauche et continuer tout droit, en sortant de la cité, pendant 5 kilomètres.* Ou bien : *Cimetière de Saint-Saturnin, suivre les flèches rouges.* La municipalité, bienveillante et accueillante, avait tout prévu pour faciliter la tâche de ces touristes inespérés qui, à défaut de poussière d'or, faisaient pleuvoir une manne nouvelle sur la cité. Les hordes de prospecteurs improvisés suivaient aveuglément les indications mentionnées sur les panneaux et les Bouladou, subjugués, se laissèrent entraîner par le flot humain qui les déversa à l'entrée du cimetière de Carigol.

Là, ils eurent une vision inoubliable... Des centaines de prospecteurs étaient au coude à coude, de chaque côté du mur du cimetière, la pioche en main, creusant, fouillant, surveillant jalousement leur bout de mur. Ce travail de fourmis ou de termites se passait, pour le respect du lieu, dans un silence absolu – troublé seulement par le choc des pioches – sous l'œil bonasse de la gendarmerie qui n'était là que pour éviter les bagarres.

Fut-ce par la force de l'habitude ou en vertu de la contagion de l'exemple? Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que les Bouladou creusaient à leur tour, sur un bout de mur resté libre, avec des outils qu'ils avaient achetés à un habile commerçant qui avait ouvert boutique de pelles et de pioches face à l'entrée du cimetière. Ils savaient cependant très bien, les Bouladou, qu'ils n'avaient jamais rien enfoui dans ce cimetière de Carigol où ils n'avaient jamais pénétré pendant leurs fantastiques randonnées nocturnes. Mais cela importait peu : Dorothee creusait quand même avec rage. Au bout d'une demi-heure, Cyprien, en sueur, confia à son épouse :

— On ne sait jamais! Nous ne sommes peut-être pas les seuls, au moment de l'exode, à avoir eu l'idée du cimetière. Si nous pouvions avoir la chance de trouver des lingots enfouis par d'autres, cela compenserait nos pertes...

Hélas! Leurs fouilles, comme celles de tous leurs «voisins de cimetière» restèrent sans résultat. Le soir, ils revinrent écoeürés et fourbus dans un hôtel de catégorie douteuse où les attendait le coup de massue final. Le *Petit Écho du Tarn* étalait sur quatre colonnes ce

nouveau titre ahurissant :

**GRÂCE À LA BAGUETTE DE L'ÉMINENT SOURCIER,
M. L'ABBÉ RAPHAËL, TROIS NOUVEAUX LINGOTS D'OR
VIENNENT D'ÊTRE DÉCOUVERTS DANS TROIS AUTRES
CIMETIÈRES SITUÉS PLUS AU SUD.**

Cette fois, c'était l'authentique catastrophe. Non seulement, le quatrième lingot perdu dans l'un des cimetières avait été retrouvé, mais deux autres, enfouis dans des murs situés chacun à quarante kilomètres plus à l'est et à l'ouest s'étaient livrés aux hordes assoiffées d'or. Cyprien consulta précipitamment sa liste et y retrouva avec douleur les noms des deux autres cimetières mentionnés par le journal. La catastrophe se transformait en désastre, le désastre en cataclysme.

L'auteur de l'article terminait ainsi :

Il est maintenant à peu près certain que la ligne aurifère suit une direction est-ouest et s'étend dans un rayon beaucoup plus vaste qu'on ne l'avait cru au début de ces sensationnelles découvertes. De nouvelles fouilles méthodiques, dirigées par des experts désignés par le ministère des Finances, vont donc être entreprises en partant de la côte de l'Atlantique, aux environs de Bayonne, jusqu'à la Méditerranée dans les parages du Cap-Ferrat.

— Ils les trouveront tous! gémit Cyprien qui n'eut même pas la force de dîner et dut s'aliter sans tarder.

Pendant toute la nuit, Amélie et Dorothée se relayèrent à son chevet : il délirait et répétait sans cesse dans sa fièvre :

— Dépouillé! Je suis dépouillé! Il n'y a plus de justice! Il n'y a plus de bon Dieu pour les honnêtes gens! On me vole légalement et c'est annoncé à son de trompes par les journaux! Je suis ruiné... Mes beaux, mes doux, mes chauds lingots, je ne les reverrai plus...

Des cataractes de sanglots ponctuaient ce désespoir. Cyprien, le plus illustre chemisier de la plaine Monceau, était devenu une loque humaine. Sa nuit fut atroce.

Au petit jour, les prospecteurs matinaux furent quelque peu surpris de voir l'ambulance municipale de Carcassonne s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Deux solides gaillards, vêtus de blouses blanches, en descendirent. Quelques minutes s'écoulèrent au bout desquelles les curieux virent les deux géants ressortir de l'hôtel en «encadrant» affectueusement un petit homme chauve et replet qui gesticulait et qui

articulait des onomatopées incompréhensibles. Et la portière du triste véhicule se referma en laissant deux femmes éplorées sur le trottoir.

Quelle conclusion trouver pour une aussi navrante histoire? Aucune, si ce n'est raconter, avec le plus grand souci d'objectivité, ce qu'en sont devenus les principaux héros...

Actuellement, Cyprien est toujours enfermé dans l'asile d'aliénés de Carcassonne : on pense même qu'il y restera encore un certain temps... Oh! Sa folie est douce... Il ne fait de mal à personne. Cependant les gardiens de l'établissement recommandent aux visiteurs, qui pourraient le croiser dans le parc, d'éviter de prononcer devant lui ce simple petit mot d'une syllabe : OR... Quand il l'entend, l'ex-chemisier entre en transe et on est contraint de lui passer d'urgence la camisole de force.

Amélie, son épouse, a silencieusement réintégré son magasin parisien où elle ne se défend pas trop mal en ces temps où la boutique est reine... Quant à Dorothée, elle a complètement disparu de la circulation ; on chuchote même, dans le quartier, qu'enfin débarrassée de la tutelle tyrannique de son beau-frère, elle filerait le parfait amour avec un très gentil «minet» de trente ans son cadet... Mais ce sont là ragots de concierge.

Il faut bien donner aussi quelques nouvelles des lingots d'or... Après six mois de patientes recherches, quatorze ont été retrouvés : ils iront grossir l'encaisse de la Banque de France et contribueront à amortir l'éternelle dette publique. Les six autres continuent à jouer à cache-cache dans leurs murs respectifs, avec les prospecteurs... Ceux-ci d'ailleurs affluent toujours : ce qui n'est pas pour mécontenter les hôteliers du Sud-Ouest. Périodiquement les journaux, en mal de copie, ramènent dans leurs colonnes *Le Mystère des lingots* qui est tout aussi captivant que celui du *Monstre de Loch Ness*...

Dorothée Gindt aurait été navrée d'être accablée d'un beau-frère ressemblant à cet homme aux lingots d'or qu'elle venait d'inventer et de châtier pour son avarice. Voilà pourquoi elle n'avait pas hésité, dans son histoire, à laisser celle qui portait son prénom s'enfuir avec un jeune soupirant vers des lieux idylliques. Car Dorothée – que nous commençons peut-être à mieux découvrir grâce à sa miraculeuse imagination – est généreuse en tout. Ayant la générosité du cœur et de l'esprit, détestant ce qui est mesquin et sordide, elle a toujours rêvé, malgré sa solitude et peut-être même à cause d'elle, de devenir la plus éblouissante des amoureuses. Si elle en avait eu les moyens, elle ne se serait entourée que de gens très malheureux auxquels elle aurait fait

tellement de bien qu'ils auraient fini par croire à leur chance et même au bonheur.

Seule la stupidité du destin avait voulu que ses modestes appointements, octroyés parcimonieusement par la Sécurité sociale, ne lui permettent pas de jouer les mécènes dans la réalité de la vie. Elle ne pouvait les interpréter qu'au cours de ses rêves éveillés et elle ne s'en privait pas! Fut-ce cet impérieux besoin de donner et de rendre service à autrui qui l'amena, quelques nuits plus tard, à inventer une nouvelle histoire surprenante?

Comme toujours, elle en avait trouvé le point de départ dans une petite annonce extraite de la boîte à cigares et découpée, cette fois, dans une revue périodique qui ne traitait que de questions immobilières... Revue qui, à l'inverse du *Bulletin Généalogique* ou du *Petit Explorateur*, avait très rapidement atteint une large audience à une époque où l'on bâtit partout et dans n'importe quelles conditions pour permettre à la race des promoteurs-constructeurs, qui a proliféré depuis ces dernières années, de vivre agréablement, même si les habitants des immeubles construits à la diable ne trouvent dans ces casernes bétonnées qu'un confort approximatif.

Parmi certaines choses de la vie que Dorothée déteste se trouvent ces grands ensembles de style H. L. M. ou H. B. M. qui lui semblent constituer un défi permanent à l'esthétique. Ce deuxième sentiment vint sans doute s'ajouter à la découverte de la petite annonce, publiée par la revue immobilière, pour consolider dans le cerveau créateur de «notre» demoiselle la trame du nouveau récit...

L'annonce, d'apparence assez anodine, se présentait ainsi :

Société de construction achète à très bon prix tous terrains ou propriétés dans environs immédiats de ville importante en vue édification grands ensembles.

La sécheresse d'un tel texte aurait paru, à une imagination moyenne, constituer plutôt un handicap pour l'élaboration d'une aventure offrant quelque attrait, mais, heureusement, la fécondité de Dorothée parvenait à s'accommoder de tout, même d'un sujet qui semblait ne pas en être un.

Elle commença par s'attribuer son rôle dans l'aventure : pas un rôle de tout premier plan comme ceux de la miss Dorothea des îles Fidji ou de la Dorothée du trio Bouladou, mais quand même un rôle important... Celui d'une secrétaire, entre deux âges comme elle, qui partirait en guerre, seule, contre une armée de spéculateurs et de profiteurs. Leur victime serait un honnête homme désireux de conserver son indépendance dans sa vieille demeure ancestrale et refusant énergiquement de vendre celle-ci, même pour un très bon

prix, à des gens dont la seule idée était de la démolir pour la remplacer par un building moderne.

Cette lutte, Dorothée l'imaginative se sentait apte à la mener dans n'importe quel pays. Evidemment, ce serait sans doute plus facile de situer l'action dans la banlieue d'une grande ville française ou européenne, mais – la difficulté ne faisant jamais peur aux audacieux de l'esprit – ne serait-il pas plus pittoresque de transplanter l'histoire sous des cieux beaucoup plus lointains? Et pourquoi ne pas retourner en imagination dans cet hémisphère Sud qui donne à un récit une couleur et un exotisme que l'on ne trouve plus guère dans les régions trop civilisées?

Dorothée se précipita sur le vieil atlas qu'elle avait toujours conservé depuis l'époque où on lui apprenait à l'école que, pour distinguer sur une carte géographique les cinq continents, il suffisait de les colorer de teintes différentes. Et son regard s'immobilisa sur les contours de la Nouvelle-Zélande!... Ce devait être un pays merveilleux, la Nouvelle-Zélande! Et il offrait l'avantage d'être très loin du deux-pièces de Vincennes où allait naître l'histoire. L'éloignement ne facilite-t-il pas les plus grands rêves?

Dorothée découvrit à cette minute que l'une des plus grandes villes indiquées sur la carte se nommait Auckland... Il n'y avait ensuite qu'à jeter un autre coup d'œil sur l'inépuisable Larousse pour avoir une vague idée de la Nouvelle-Zélande, de sa superficie, de son climat, de ses ressources et de la densité de la population d'Auckland. Un joli nom : Auckland... Doux et mystérieux... Le héros de l'histoire, l'honnête homme qui voulait défendre son bien à tout prix, habiterait donc à Auckland. Et le titre de l'aventure surgit le plus naturellement du monde : *le Solitaire d'Auckland...*

LE SOLITAIRE D'AUCKLAND

Une promenade circulaire dans la banlieue d'Auckland paraît indispensable si l'on veut avoir une première vue d'ensemble sur ce port étrange où les voiliers long-courriers faisaient jadis escale et d'où sont partis tant de convois militaires pendant la dernière guerre mondiale.

Promenade que l'on ne peut oublier car l'attention se trouve presque immédiatement attirée, sur la route de Thames, par la vue d'une vieille maison coloniale en ruine. Et l'on se demande pourquoi on n'abat pas ces ruines offrant un contraste saisissant avec les immeubles ultramodernes qui les encerclent, à distance respectueuse cependant, comme si le progrès et le modernisme hésitaient à se rapprocher davantage de l'un des derniers vestiges d'une époque révolue. La vieille maison paraît se tenir volontairement à l'écart de la civilisation : elle se dresse au centre d'un marais dont les odeurs, aux périodes de grandes chaleurs, sont pestilentielles. Elle est bâtie sur des piliers de cyprès massifs, et sa construction, très solide, semble vouloir rappeler un temps plus ancien où chaque colon devait veiller sur sa propre sécurité, par crainte d'une insurrection toujours possible des Maoris. L'aspect général de la bâtisse est triste et rébarbatif. Le toit et les murs noircis, battus par les intempéries, s'élèvent au-dessus du marais à la façon d'un wagon de munitions gigantesque abandonné dans la boue par quelque armée en déroute.

Tout autour, croît une végétation épaisse et touffue, faite de saules de petite taille entremêlés à des buissons épineux et fétides qui n'ont certainement jamais parlé le langage des fleurs et que nul botaniste ne saurait nommer. D'innombrables lanières de smilax s'y suspendent pour retomber dans la fange d'une boue infranchissable. Deux grands arbres isolés, des cyprès morts, marquent sans doute ce qui avait dû être autrefois le centre du marais et servent de perchoir à des vautours. Des filets d'eau enfin s'éparpillent sous un tapis de plantes aquatiques cachant assez de reptiles pour donner le frisson à celui qui les découvre.

Telles se présentent encore aujourd'hui, à quelques kilomètres du centre d'Auckland, les ruines de ce qui fut la demeure d'un Français, Jacques Ternier, décédé depuis plus d'un demi-siècle.

Ce Jacques Ternier avait eu un demi-frère, Georges, sur lequel

planait un mystère. Personne ne savait, à Auckland, ce qu'était devenu le fils d'un second lit que leur père avait laissé, en mourant, à la garde de Jacques, aîné de trente ans. Georges avait brusquement disparu et, cependant, les deux frères semblaient s'aimer tendrement : ni père, ni mère, ni femmes, ni parents à aucun degré ne pouvaient troubler leur intimité. Jacques et Georges étaient restés seuls au monde et assez unis pour n'en point souffrir.

L'un et l'autre offraient d'ailleurs un contraste évident : l'aîné était bel homme, hardi, franc et aventureux, alors que le cadet paraissait chétif, doux comme une fille et sans cesse plongé dans ses livres.

Ils vivaient, sur leur plantation héréditaire, un peu comme un couple d'oiseaux : l'un toujours dans le nid, l'autre s'offrant volontiers au vent. Le trait le plus sympathique du caractère de Jacques était l'adoration qu'il professait pour son « petit frère » :

— Georges a dit ceci, Georges a pensé cela, Georges en décidera... Georges est bon autant qu'il est savant : il est la sagesse même et le jugement.

Georges ne sortait jamais de la propriété. Sa passion pour les livres et les habitudes, aussi vagabondes que dissipatrices, de son frère, firent qu'assez vite la très belle plantation laissée par leur père périclita. Jacques, grand seigneur mais imprudent, perdit au jeu la fortune nécessaire à l'entretien des nombreux ouvriers indigènes qu'exigeait un tel domaine. Il fut contraint de vendre la plus grande partie des terres et ne conserva que le jardin entourant la maison. Toute la domesticité fut réduite à un vieux nègre muet qu'il avait ramené d'Afrique.

Les champs d'indigotiers de la Nouvelle-Zélande avaient généralement été abandonnés comme peu rémunérateurs. Certains colons, plus entreprenants, leur avaient substitué la culture intensive du maïs, mais, tandis que Georges était trop apathique pour se donner tant de peine, Jacques avait trouvé un meilleur profit dans la contrebande d'abord, puis dans la traite des Maoris qui étaient embarqués sur des navires négriers à destination de La Nouvelle-Orléans. A cette époque, ce genre de commerce n'avait rien de répréhensible : c'était au contraire, affirmaient certains esprits éclairés, une nécessité publique. Et l'argent considérable que l'on y gagnait n'avait rien de déshonorant.

Un jour, Jacques partit pour un voyage plus long, beaucoup plus long que ceux qu'il avait déjà faits. Son jeune frère, craignant de ne jamais le revoir, avait insisté pour qu'il y renonçât, mais l'aîné n'avait fait que rire de ses pressentiments.

— En ce cas, dit Georges, j'irai avec toi!

Ils laissèrent la vieille maison aux soins du muet d'Afrique et gagnèrent ensemble la côte de Guinée. Deux années plus tard, Jacques

l'aîné, revenait sans son navire. Il était probablement rentré chez lui la nuit puisque personne ne le vit arriver. Personne non plus ne vit son cadet. On chuchotait pourtant que celui-ci était revenu, mais on ne le rencontra plus jamais...

Certains soupçons commencèrent à planer sur le marchand d'esclaves. Quelques personnes, mieux intentionnées, rappelaient pourtant la tendresse constante dont il avait toujours fait preuve à l'égard de son frère avant sa disparition. La majorité des habitants d'Auckland restait sceptique. Tout le monde savait que Jacques était violent et d'humeur irascible... Pourquoi faisait-il mystère de la disparition de son frère? Un tel silence pouvait même faire croire qu'il l'avait tué dans une crise de colère.

— Regardez-le, reprenaient les âmes charitables, a-t-il l'air d'un monstre?

On le regardait en effet d'un air qui semblait dire :

«Qu'as-tu fait de ton frère? Où est ton frère Abel?»

Et peu à peu ses meilleurs défenseurs se découragèrent. Les plus anciens amis qu'il comptait en Nouvelle-Zélande étaient morts. A tort ou à raison, le nom de Jacques Ternier devint, avec le temps, synonyme de crime, de sorcellerie et de légendes sanguinaires.

On se détournait de l'homme et de sa maison. Les chasseurs de reptiles abandonnèrent le marécage qui l'entourait et les bûcherons n'osèrent plus aller travailler dans les parages du canal de dérivation qui côtoyait ce qui restait de la propriété. Il arrivait que des gamins, plus hardis que les hommes et qui s'aventuraient dans le marécage pour y rechercher des grenouilles, entendissent un bruit lent de rames. Ils s'entre-regardaient alors à demi effrayés et à demi moqueurs, puis renonçaient à leur pêche pour assaillir de huées le vieillard inoffensif qui, sous ses habits délabrés, passait, assis à l'arrière d'une barque que dirigeait le nègre muet dont la laine était devenue toute blanche.

— Ohé! Jacques Ternier!

Les voix étaient insolentes et gouailleuses. Tandis que les petits drôles se bousculaient pour fuir, Ternier se dressait debout dans la barque, et – pendant que le vieux muet continuait à ramer tête basse – tendait son poing vers ses insulteurs en vomissant un tel flot d'imprécations et d'invectives en français que la joie des enfants devenait du délire.

Pour la colonie européenne, pour les indigènes maoris, la maison donnait lieu à mille superstitions... Chaque soir vers minuit, assurait-on, un feu follet, sorti du marécage, entraînait dans la vieille baraque, courait de chambre en chambre, et se montrait de fenêtre en fenêtre. Quelques imaginatifs furent même écoutés sans discussion quand ils racontèrent qu'une nuit, ayant campé dans les bois plutôt que de

passer à cette heure tardive «devant la maison du sorcier», ils avaient vu, vers l'aube, toutes les vitres se teinter d'une couleur de sang et, sur chacune des quatre cheminées, un hibou tourner trois fois la tête avec des gémissements et des ricanements humains. Il y avait aussi – tout le monde prétendait le savoir, mais personne ne l'avait vu – un puits sans fond, près de la grande porte qui ouvrait sous la véranda vermoulue : quiconque voulait franchir ce seuil disparaissait aussitôt dans l'abîme.

Comment s'étonner dès lors que le marais fût devenu désert?

Cependant les Anglo-saxons, qui envahissaient de plus en plus la Nouvelle-Zélande, s'avisèrent de trouver les rues d'Auckland trop étroites pour eux. La roue de la fortune, qui commençait à tourner en faveur de ces aventuriers sans grand scrupule, les incitait à s'installer au delà des anciennes lignes de défense et à y semer ce qu'ils appelaient «la civilisation». Les champs se transformaient en routes, les routes devenaient des avenues. Un peu partout, les niveleurs et les arpenteurs se frayaient un chemin à travers les saussaies et les haies de bambou. Des Irlandais, le front en sueur, retournaient l'argile avec leurs pelles à long manche.

— C'est parfait, disaient les indigènes, irrités qu'on ne leur demandât ni leur avis ni leur aide. Mais nous les attendons au marais de Jacques Ternier... Là-bas, ils auront du fil à retordre!

Et ils riaient déjà, impatients de voir ce qui arriverait : soit que les perceurs de nouvelles rues dussent être engloutis dans le marais, soit qu'ils réussissent à passer dans la propriété du sorcier. L'un ou l'autre événement serait drôle.

Une ligne de baguettes, coiffées d'un papillon de papier bleu, s'enfonçait toute droite, traversant en entier le terrain entourant la maison.

— Nous comblerons ce marais maudit, proclamaient les hommes bottés de caoutchouc lorsqu'ils passaient devant la porte perpétuellement verrouillée de la demeure.

Jacques Ternier comprit alors qu'il n'avait plus affaire à des garnements qu'une simple volée de jurons mettait en fuite, et il prit la décision de se rendre directement chez le gouverneur.

Ce personnage très officiel accueillit avec curiosité celui qui s'était fait annoncer : c'était la première fois qu'il voyait l'ancien marchand d'esclaves. Et il put constater que, bien qu'étant déjà très voûté par l'âge, le vieux Jacques Ternier était encore d'une carrure imposante. Son masque léonin était complètement bronzé, avec des rides profondes sillonnant un large front. Ses yeux noirs, surmontés de sourcils très épais, s'ouvraient comme ceux d'un cheval de guerre et ses mâchoires se fermaient comme si elles étaient mues par un ressort d'acier. Vêtu de cotonnade, il laissait sa chemise ouverte : ce qui

permettait de découvrir une poitrine herculéenne aux poils grisonnants. Il n'y avait cependant rien de dur, ni d'agressif dans la physionomie... Rien qui révélât une vie aventureuse ou l'amour passionné du jeu, mais plutôt la passivité d'un brave et, jeté sur tout le visage comme un voile presque imperceptible, le sceau d'une grande douleur cachée. On pouvait ne pas le remarquer au premier abord, mais, dès qu'on l'avait deviné, on se demandait avec anxiété quelle pathétique histoire pouvait se cacher derrière ce masque.

— Parlez-vous anglais? lui demanda avec affabilité le gouverneur.

— Je ne m'exprime que dans ma langue natale, le français, monsieur le gouverneur. Mon nom est Jacques Ternier.

— Je le sais! Que désirez-vous?

— Ma maison est au centre du marais : un marais qui m'appartient et dont je suis l'unique propriétaire.

— Eh bien?

— Donc il n'est pas à vous. Je le tiens de mon père qui était français comme moi et qui me l'a légué. Malgré cela, vous voulez y faire passer une rue.

— Je ne sais pas trop, monsieur Ternier, répondit aimablement le gouverneur anglais. C'est possible, après tout... C'est même probable, mais vous pouvez être certain que la ville vous versera l'indemnité d'usage. Vous serez très bien payé.

— Je ne veux pas être payé parce que la rue ne peut pas passer chez moi!

— Dans ce cas, je crois qu'il est préférable que vous exposiez les raisons de votre refus à l'administrateur municipal.

Un sourire amer effleura les lèvres du vieillard qui demanda d'une voix très douce :

— Pardon, monsieur, mais n'êtes-vous pas «le» gouverneur?

— Si fait...

— Très bien. C'est donc à vous seul que je veux avoir affaire et à qui je viens dire que cette rue ne se fera pas, ne se fera jamais! Je n'entends pas grand-chose aux nouvelles lois anglaises : je suis citoyen français. Mais, quand quelque chose ne va pas, un colon français s'adresse au gouverneur ou au résident général. Autrefois, les rois de France apprenaient aux gouverneurs, qu'ils désignaient, comment on partage équitablement les champs et comment on perce les rues au bon endroit. Mais, aujourd'hui, je sais... Nous devons avoir recours à M. le président de la République... Aussi suis-je uniquement là pour vous prier de me rendre un service...

— Lequel? demanda le gouverneur continuant à faire preuve d'une extrême patience.

— Je viens vous demander de dire à M. le président de mon gouvernement, pour qu'il le transmette à Sa Majesté la reine Victoria,

votre souveraine, que cette rue ne peut passer auprès de ma maison...

Cela avait été dit, toujours sur un ton très doux, mais avec une telle autorité que le gouverneur, subjugué ne put que répondre :

— Je vous en prie, monsieur Ternier, asseyez-vous...

Mais le vieillard resta debout immobile, le fixant droit dans les yeux. Le gouverneur griffonna alors quelques mots sur un message adressé à l'administrateur municipal pour lui recommander son curieux visiteur en le priant d'avoir pour lui tous les égards possibles. Puis il tendit le pli à Jacques Ternier en demandant dans un sourire bienveillant :

— Monsieur Ternier, est-ce sur vous et sur votre maison que nos concitoyens indigènes racontent d'aussi singulières histoires?

— Vous trouvez, monsieur le gouverneur, que j'ai la tête d'un homme qui a fait autrefois la traite des Maoris?

— Assurément non.

— Et de la contrebande?

— Personne ne peut vous en accuser...

— Je suis enchanté de l'entendre de votre propre bouche. Eh bien, sachez une fois pour toutes que mes affaires ne regardent que moi! N'est-ce pas votre avis? J'ai l'honneur de vous saluer.

Il avait remis son large chapeau de paille avant de se retirer lentement.

Une heure plus tard, sa lettre à la main, il se trouvait en présence du haut fonctionnaire auquel on l'avait envoyé. Mais celui-ci, qui ne parlait pas français, dut avoir recours à un interprète.

— Il dit, expliqua ce dernier, qu'il vient vous avertir de ne pas faire passer la rue devant sa maison.

L'administrateur municipal répondit qu'une pareille impudence était plutôt drôle. Mais l'interprète, adroit, traduisit cette réflexion assez librement :

— Il demande, monsieur Ternier, pourquoi vous ne voulez pas.

La raison exprimée par le vieillard fut à nouveau transmise :

— Il prétend que le marais est trop malsain pour qu'on puisse y vivre.

— Mais il y vit bien, lui! Et, à ce que je vois, il n'a pas l'air de se porter si mal, depuis le temps qu'il habite là! Et puis nous l'assécherons son marais! Nous le transformerons en belles pelouses de gazon.

— Il dit que le canal, qui le traverse, est sa propriété.

— Son vieux fossé? Nous le comblerons! Qu'il soit rassuré : il sera très bien indemnisé.

Quand la traduction fut faite, l'homme du pouvoir s'amusa de l'orage intérieur que reflétait le visage du vieux colon.

— Et expliquez-lui bien, reprit-il, qu'avant que nous ayons fini, il

ne restera plus un être vivant dans sa baraque...

L'interprète cherchait une phrase pour atténuer à nouveau cette affirmation, mais, sans attendre, Ternier s'écria :

— J'ai très bien compris!

Puis sa colère éclata : ses malédictions commencèrent à pleuvoir sur le gouvernement de la Nouvelle-Zélande et sur tous ses subordonnés. Lorsqu'il partit, l'administrateur dit à l'interprète :

— Ce bonhomme est complètement fou! Sa propriété va décupler de valeur! A croire que ce vieux colosse préférerait vivre dans un trou de crabe plutôt que d'accepter la présence d'un seul voisin!

— Il a ses raisons pour éviter les voisins, répondit tranquillement l'interprète avant d'ajouter : «C'est un sorcier...»

— Alors, vous aussi, vous le croyez?

— Je le crois parce que c'est vrai.

— Vous feriez mieux, mon ami, de ne pas répéter des on-dit ridicules.

— Des on-dit? Je parle très sérieusement... Apprenez qu'un soir où j'avais été chasser le gros bouc, je rentrais chez moi, quand la nuit était déjà tombée, en rapportant mon gibier. Pour cela il me fallait passer devant la maison de Jacques Ternier, ce qui ne m'enthousiasmait guère. J'avais très doucement sans faire de bruit...

— Mourant de peur?

— J'avoue qu'après avoir dépassé la maison, je respirais mieux... Mais tout à coup, je vis devant moi deux choses... Vous croyez que ce n'était rien? Je vous affirme avoir vu aussi clairement que je vous vois, et malgré le crépuscule, Jacques Ternier qui se promenait et, près de lui, je ne sais pas quoi qui ressemblait vaguement à un homme, mais ce n'était pas un homme, plutôt une forme toute blanche... Horrifié, je me laissai tomber sur l'herbe et la vision disparut. Mais, aussi vrai que j'existe, c'était bien le spectre de Georges Ternier, le frère de Jacques...

— Vous avez des visions, mon ami. Savez-vous que ça se soigne?

— Je n'ai pas eu de vision, monsieur l'administrateur!

— L'idée ne vous est pas venue que ce pouvait très bien être ce Georges Ternier, comme vous l'appellez, bien vivant, mais, pour quelque raison, caché à tous les yeux et même séquestré par son frère?

— Cette raison, je ne la vois pas, répliqua l'interprète.

Quelques mois passèrent et la construction de la rue prévue commença. Un canal fut d'abord creusé à travers le marais : «le petit fossé», comme l'officier municipal avait nommé avec dédain celui qui bordait la maison de Jacques Ternier, fut comblé. L'affreux marécage fut enfin asséché et ses dangereux reptiles s'enfuirent à travers les

joncs. Dès le printemps suivant, le bétail errait sur sa croûte verdie et les grenouilles ne coassèrent plus que du côté de l'ouest. Très vite aussi, le maïs remplaça les plantes vénéneuses naguère entremêlées aux roseaux : des lianes fleuries commencèrent à courir un peu partout, chargeant l'un des cyprès morts d'un flot de feuillage pourpre, et les oiseaux voltigèrent de buisson en buisson. Un parfum de salubrité passa sur l'ancien lieu maudit mais le propriétaire, opiniâtre, continua à ne pas vouloir bâtir.

Le long de la rue et sur l'ancien emplacement des Saussaies commencèrent à s'élever, de plus en plus nombreuses, des maisons neuves. Alignées les unes à côté des autres, toutes plongeaient sur la vieille demeure de Jacques Ternier. Même sur le versant sud ce fut l'invasion : il y eut d'abord des huttes de Maoris, puis le jardin d'un maraîcher, puis un cottage. Et, beaucoup plus vite qu'on aurait pu le croire au début des travaux, tout un nouveau faubourg d'Auckland se forma, encerclant complètement la maison. Jacques Ternier était cerné par le progrès.

C'étaient surtout les gens du petit peuple qui ne pouvaient le souffrir :

— Ce vieux tyran! Ce vieux pirate! Pourquoi ne construit-il pas quand le bien public l'exige? Pourquoi se montre-t-il aussi mauvais voisin?

Même les indigènes les plus paisibles finissaient par se complaire dans les accusations hypocrites de la pudibonderie anglo-saxonne lorsqu'il s'agissait de protester contre Jacques Ternier, et le vieillard était poursuivi de plus en plus par les gamins les rares fois où il sortait de sa maison :

— Ohé! Jacques Ternier! Eh! Jacques! Le vieux monstre!

Les Européens, qui fourmillaient maintenant, se joignaient de bon cœur à la meute déchaînée :

— Ce vieux coquin qui prétend vivre dans une maison hantée! Nous le goudronnerons vif, nous le plumerons et nous l'empaillerons un jour!

Ne pouvant plus se promener en bateau sur son canal, Jacques Ternier marchait, cassé en deux, le regard absent, avec les polissons des rues à ses trousses. De temps à autre, il se retournait pour les maudire faiblement.

Aussi bien pour les Maoris que pour les nouveaux venus de basse classe, Allemands superstitieux, Italiens fanfarons et autres ignorants, le vieil homme était devenu la personnification de la mauvaise fortune privée ou publique. Si un incendie se déclarait, c'était à la suite de ses menaces ; si une femme était prise d'attaque de nerfs, il l'avait ensorcelée ; si un enfant s'égarait, sa mère craignait que Jacques Ternier ne l'eût offert à ses dieux secrets et infernaux.

«Tant que cette maison restera debout, disait-on, la mauvaise chance poursuivra la ville d'Auckland... Ne voyez-vous pas que notre récolte meurt de sécheresse et que nos jardins ne sont que poussière alors que, tous les jours, il pleut dans la forêt? La pluie ne passera jamais la maison de Jacques Ternier qui possède un fétiche et qui a jeté un sort sur tout le faubourg! Et tout cela parce qu'il veut se venger des gamins qui, en jouant, crient innocemment après lui!»

Une compagnie de construction anglaise, qui venait d'être constituée avec d'importants capitaux, se joignit à cette guerre contre l'homme seul : quel merveilleux emplacement pour un marché couvert serait celui de cette maison à revenants!

Une première délégation, envoyée pour parlementer avec le propriétaire afin de le décider à vendre, n'avait pu pénétrer au delà des chaînes de sa porte, ni entrer en pourparlers avec personne, sauf avec le nègre muet. Après cet échec, on donna pleins pouvoirs au président du conseil d'administration qui, ayant naguère étudié le français à Oxford, paraissait plus capable qu'aucun autre de mener à bien cette délicate affaire. Il fut chargé de voir Jacques Ternier et de lui offrir un gros paquet d'actions de la compagnie en échange de sa maison.

— Messieurs, dit-il à la séance suivante, il me faudrait des mois pour faire comprendre nos projets à M. Ternier et, même si j'y réussissais, il n'y souscrirait pas davantage. Le meilleur et unique moyen d'entrer en relation avec lui, pour lui parler, est de l'arrêter dans la rue la prochaine fois où il sortira de son repaire.

Le conseil en entier éclata de rire :

— Autant aborder, cher président, un ours auquel on aurait volé ses petits!

— Vous vous trompez, messieurs, répliqua le président. J'ai rencontré hier M. Ternier. Je l'ai arrêté et je l'ai trouvé très poli, mais il m'a été impossible d'engager une conversation suivie avec lui. Cet original n'a pas voulu parler français avec moi et, quand je lui parlais anglais, il haussait les épaules en me faisant cette unique réponse en français : «Cela n'en vaut pas la peine.»

Un des membres du conseil, se levant, déclara :

— Monsieur le président, le projet qui nous réunit n'a rien d'égoïste puisque c'est la société tout entière qui pourra en profiter. Ma conviction sincère est que nous aurons le sentiment d'avoir travaillé au mieux de l'intérêt public si nous réussissons à débarrasser Auckland de cette peste! Vous vous souvenez sans doute qu'à l'époque du percement de la rue, le vieux Ternier fit déjà tout ce qu'il put pour l'empêcher. Je fus quelque peu mêlé à cette histoire qui n'offre plus pour nous actuellement qu'un intérêt anecdotique, mais j'ai cependant la certitude que ce vieux mécréant tient son frère cadet enfermé. Ne

croyez-vous pas que nous pourrions tirer un excellent parti de cette découverte en la livrant à l'opinion publique? Je vous propose donc, messieurs, que nous procédions à une enquête dont les résultats seraient éminemment utiles à la société!

— De quelle façon mènerez-vous cette enquête? demanda le président.

— Oh! Prudemment, très prudemment! reprit l'orateur. En tant que conseil d'administration, nous ne voulons rien autoriser qui ressemble à une violation de la propriété... Nous sommes également tous trop honorablement connus dans la ville pour que l'un de nous se charge d'un tel travail... Il faudrait trouver quelqu'un d'anodin, qui nous soit très dévoué et dont la discrétion serait absolue... Je ne vois qu'une personne travaillant avec nous depuis longtemps et en qui nous pouvons avoir une entière confiance : votre dévouée secrétaire, monsieur le président.

— Dorothée? Mais vous êtes fou! D'abord elle est française comme ce Jacques Ternier. Elle risque de devenir très vite son alliée.

— Je ne le pense pas. Sa vie, monsieur le président, est d'être à la disposition de notre société. Nous pouvons tous reconnaître que la modestie même des appointements dont elle se contente prouve quelle nous est très attachée et que nous pouvons lui confier des missions particulièrement délicates comme celle à laquelle nous songeons.

— Vous avez peut-être raison après tout, finit par reconnaître le président.

— Mais, bien entendu, ce service ne vous serait rendu qu'à titre purement personnel et non pas au nom de votre société... Pour ne pas perdre de temps, nous pourrions peut-être, puisqu'elle travaille actuellement dans le bureau voisin, la prier de venir?

Dès qu'on lui eut expliqué ce qu'on attendait d'elle, «M^{lle} Dorothée» – qui mettait son point d'honneur à se faire appeler ainsi à «la française» et non «à l'anglaise» parce que sa grand-mère était née en Auvergne – eut un petit sourire complice qui voulait dire que, tout en n'admettant pas qu'un tel service relevât le moins du monde de ses attributions, elle le rendrait volontiers au président... La vieille demoiselle entre deux âges avait toujours eu un faible pour les présidents, surtout s'ils avaient des yeux bleus s'harmonisant avec une blondeur nordique, rehaussée elle-même par la peau rose et couperosée de la vieille Angleterre.

La séance fut levée.

M^{lle} Dorothée était une femme douce et singulièrement sensible : comme beaucoup de demoiselles solitaires, elle ne craignait rien au monde, sauf de faire de la peine à autrui.

— Je vous l'avoue franchement, confia-t-elle le lendemain matin à l'oreille de son cher président, je ne me charge de cette enquête que pour des raisons personnelles...

Le soir même dès la nuit tombée, on aurait pu la voir – mais personne n'était là pour l'épier et elle le savait – se glisser le long de la clôture basse qui défendait, par-dérrière, la propriété de Jacques Ternier, puis s'appuyer de ses deux mains de sportive sur cette barrière et s'élancer par-dessus pour retomber, d'un coup, sur l'herbe de la cour. C'était assurément l'attitude d'un vulgaire voleur de poulets plutôt que celle de la très digne et très respectable secrétaire du président d'une compagnie de construction du Royaume-Uni. Mais qui veut la fin emploie les moyens!

Le tableau qui s'offrit à ses yeux, de l'autre côté de la barrière, n'était pas de nature à lui calmer l'esprit. La vieille maison se détachait, noire et silencieuse, sur un ciel d'ardoise que trouait, comme un dernier adieu du jour expirant, un reflet du soleil couchant.

Aucun signe de vie, aucune lumière aux fenêtres, pas de chien dans la cour : uniquement le silence, mais un silence angoissant... M^{lle} Dorothée s'avança jusqu'à une petite case, construite en bambou, située à une certaine distance de la maison. A travers les fentes nombreuses, le muet d'Afrique lui apparut, pelotonné devant la flamme vacillante d'une souche de pin, profondément endormi. Sa décision d'entrer dans la maison fut assez vite prise, mais elle s'arrêta longuement pour l'examiner de loin, avec soin : si elle abordait la véranda par les larges marches de derrière, elle risquait de rencontrer quelqu'un à mi-chemin. Alors qu'elle mesurait des yeux l'un des piliers qui la soutenaient en se demandant s'il ne serait pas possible d'y grimper, un pas retentit... Quelqu'un tira une chaise près de la balustrade, puis parut changer d'avis et se mit à errer de long en large sur la véranda ; chacun de ses pas résonnait sur le plancher. M^{lle} Dorothée recula : entre elle et le ciel passait la silhouette voûtée de Jacques Ternier.

Dorothée s'assit sur une balle de bois, et, pour échapper aux piqures d'une nuée de moustiques, voila de son mouchoir son cou et son visage, ne laissant découverts que ses yeux. A peine s'était-elle installée qu'elle sentit une étrange odeur, faible comme si elle venait de très loin, mais quand même présente, horrible, insupportable. D'où partait-elle? Ce n'était pas de la petite case où dormait le nègre, ni du marais car il était sec comme poudre. L'affreuse odeur ne flottait pas non plus dans l'air : elle semblait s'exhaler de la terre.

Se levant, elle remarqua, pour la première fois, devant elle, un étroit sentier conduisant à la maison. Une forme approchait sur ce sentier. Une forme blanche comme un spectre... Avec rapidité, la toujours digne M^{lle} Dorothée s'étendit à plat ventre derrière la cabane.

La stratégie était téméraire, mais c'était la seule possible... Et, pour la première fois de sa vie peut-être, la secrétaire avait peur : «Ce n'est pas un spectre, se répétait-elle. Je sais que ce ne peut être un spectre, il n'y a pas de spectre!» Néanmoins, elle se sentait couverte de sueur et l'air était devenu étouffant autour d'elle.

«C'est bien un vivant, continuait-elle à se dire. J'entends son pas qui est différent de celui de Jacques Ternier sur la véranda. Je respire un peu mieux ; on ne m'a pas vue...»

L'étrange apparition avait passé, mais l'odeur cadavérique persistait... Reviendrait-elle? La voilà qui s'arrêtait à la porte de la cabane pour regarder, sans doute, le nègre endormi. Puis elle s'en éloigna et, revenant dans le sentier, se dirigea vers la maison. M^{lle} Dorothée, qui ne la voyait plus, frissonna à nouveau. Maintenant il fallait oser...

Avec une extrême prudence, elle commença à se hasarder dans le sentier sur les pas de l'apparition. Un homme, ou l'apparence immatérielle d'un homme enveloppé de quelque étoffe blanche ou même un homme nu – l'obscurité ne permettait pas de s'en assurer – s'éloignait lentement devant elle, comme s'il ne pouvait se traîner qu'avec peine. Se peut-il que les morts marchent ainsi? L'ombre passa entre deux piliers et disparut. La secrétaire tendit l'oreille : dans la maison, des pas très faibles semblaient gravir un escalier, puis ce fut à nouveau le silence, troublé de temps à autre par le bruit d'un autre pas, lourd celui-là, sur la véranda.

M^{lle} Dorothée s'apprêtait à battre en retraite, mais, tandis qu'elle regardait une fois de plus du côté de la maison hantée, un mince filet de lumière passa par les lattes du volet d'une fenêtre close. Jacques Ternier, toujours sur la véranda, s'en approcha, traînant sa chaise derrière lui, et s'assit tout près de la fente brillante. Puis il parla... Il parlait d'une voix basse et tendre, en français, posant apparemment quelques questions. Les réponses venaient de l'intérieur de la maison. Mais étaient-elles même prononcées par une voix humaine, tellement celle-ci paraissait creuse, discordante, si peu de ce monde? L'indiscrète observatrice était trop éloignée pour saisir le sens du dialogue hallucinant. Elle frissonna à nouveau, et, quand quelque chose remua dans un buisson voisin avant de passer en courant dans l'herbe, «Mademoiselle» prit la fuite.

Une fois sortie du lugubre enclos, elle se calma un peu, se répétant à haute voix :

— Oui, je vois... Je comprends maintenant!

Et elle cacha ses yeux entre ses mains pour écarter une vision d'horreur, comme si elle était devenue folle...

Chose étrange, dès le lendemain, la secrétaire de «M. le président»

se révéla le plus farouche défenseur de Jacques Ternier. Toutes les fois qu'un mot était prononcé contre le vieillard, elle demandait avec une énergie sereine, qui déroutait même les plus mal intentionnés, de quel droit on se permettait de faire de telles conjectures. Et comme nul ne parvenait à s'expliquer sa nouvelle attitude, l'aversion qui s'attachait à Jacques Ternier finit par l'atteindre elle-même.

Quelques jours après son aventure nocturne, elle appréhenda une dizaine de gamins effrontés en leur demandant de cesser leurs attaques contre le vieil homme à un moment où ce dernier passait devant elle dans la rue. Jacques Ternier, qui venait de s'arrêter en levant sa canne, la regarda avec stupéfaction, puis il la salua avant de reprendre son chemin. Et peu à peu, à force d'entendre M^{lle} Dorothée les blâmer, presque tous les gamins, par pur étonnement, cessèrent de lui donner la chasse. Mais un matin, un petit Irlandais, plus fort et plus méchant, lança de loin et par-derrière une grosse pierre qui atteignit le vieillard entre les deux épaules. Jacques Ternier, furieux, s'était retourné, la canne levée, pour répondre à ses agresseurs, mais il fit un faux pas et tomba au même moment de tout son long sur la chaussée. Dorothée, qui s'était précipitée pour l'aider à se relever, vit le vieillard la repousser durement et reprendre sa marche vers sa demeure avec des lèvres rougies de sang.

C'était le jour du conseil d'administration de la société. La secrétaire eût volontiers abandonné tout le peu d'argent dont elle pouvait disposer, pour éviter d'y assister. Se sentant hors d'état de supporter certains reproches qui allaient certainement lui être adressés, elle préféra attaquer la première :

— Je ne vous aiderai jamais, messieurs, à porter une accusation contre ce vieillard!

— Nous ne nous attendions pas à une pareille attitude, mademoiselle! répondit sévèrement le président.

— Croyez-moi, monsieur le président, vous feriez mieux, ainsi que tous ces messieurs, de ne pas donner suite à vos investigations. Il ne peut en résulter que des malheurs... Quelqu'un et peut-être même toute la ville s'en repentira! Ce n'est pas là une menace, mais simplement un conseil. Je suis persuadée que quiconque se chargera de cette besogne le regrettera jusqu'à son dernier jour, qui se trouvera peut-être précipité.

L'un des membres du conseil fit alors observer que la secrétaire avait l'air de s'éveiller d'un cauchemar.

— Eh bien, messieurs, puisque vous voulez tout savoir, c'est ce qui m'arrive, en effet. Vous pourrez connaître le même cauchemar pour peu que vous vous rendiez chez le vieux Ternier.

— Mademoiselle Dorothée, auriez-vous vu par hasard le revenant?

— Oui, monsieur le président, je l'ai vu...

Le soir même, le bruit se répandait dans la ville que quelqu'un avait réussi à pénétrer, la nuit, chez Jacques Ternier et y avait découvert quelque chose d'épouvantable... Rumeur qui n'était que l'ombre de la vérité contournée, défigurée, amplifiée par l'imagination populaire. Le visiteur nocturne avait vu se promener des squelettes et n'avait échappé aux griffes de l'un d'eux qu'en faisant le signe de la croix.

Aussitôt, quelques écervelés, qui avaient le goût de l'horreur, rassemblant tout leur courage, s'aventurèrent à leur tour vers le marais desséché et arrivèrent à proximité de la maison à l'heure où le ciel se remplissait de chauves-souris géantes et où la nuit était propice à l'apparition des spectres. Et, brusquement, quelque chose d'assez vague, qu'ils entrevirent, les renvoya de-ci de-là, fuyant à toutes jambes, à travers les saules et les bambous. Arrivés chez eux, hors d'haleine, ils fournirent les renseignements les plus contradictoires :

— Etait-il blanc?

— Oui... Non... presque.

Mais personne ne pouvait douter, devant leur figure blême, qu'ils avaient vu, en effet, quelque chose.

— Si cette vieille canaille habitait le pays d'où nous venons, dit un Écossais, on lui ferait la vie tellement dure qu'il serait bien obligé de déguerpir pour toujours!

— J'ai une idée! s'écria un autre en s'adressant à un groupe de Maoris qui les écoutait. Comment appelez-vous ce tintamarre en musique qui est à la mode ici quand un vieillard épouse une fille très jeune?

— Un charivari! répondirent les indigènes.

— C'est cela. Pourquoi ne lui donneriez-vous pas un charivari monstre?

Cette proposition fut accueillie avec un enthousiasme qui tint du délire.

Comme chaque soir, M^{lle} Dorothée était assise dans un fauteuil en osier, devant la maison où elle avait loué deux pièces. Elle devisait avec une autre employée de la société de construction, Mrs Redgrave, qui habitait, elle aussi, dans la même demeure. Mrs Redgrave était veuve : une veuve et une vieille demoiselle parviennent à très bien s'entendre. La première ne cesse de raconter à la seconde ce qu'a été sa vie conjugale et la seconde compatit tout en se félicitant intérieurement de n'avoir pas convolé.

Mrs Redgrave offrait l'avantage d'être une personne qui n'était pas dénuée d'un certain bon sens allié au flegme britannique. Elle aussi trônait dans un fauteuil en osier, regardant tout ce qui passait devant elle. Le décor, qui s'offrait ainsi à la curiosité quotidienne des deux

femmes, n'avait pourtant rien de très agréable dans la rue neuve qu'elles habitaient. Les maisons s'éparpillaient, un peu au hasard, à travers des terrains vagues extrêmement plats. Et l'œil rencontrait toujours, émergeant du fouillis des hautes herbes et des buissons, la silhouette lugubre d'une bâtisse en bois qui voilait la face du soleil couchant : c'était la maison de Jacques Ternier. Chaque fois qu'il apparaissait, le croissant de lune suspendait l'extrémité de sa corne inférieure au-dessus de l'une des cheminées.

— Ainsi, dit M^{lle} Dorothée, vous êtes bien sûre que le vieux nègre est passé encore tout seul devant vous cet après-midi?

— Oui, ma chère! répondit Mrs Redgrave. Et ça fait déjà trois jours qu'il en est ainsi.

— Ce malheureux Ternier serait-il malade? On ne le rencontre plus. Je suis affreusement inquiète... La pierre qu'un vaurien lui a lancée dans le dos, l'autre jour, pouvait le tuer... Si vous l'aviez vu tomber comme une masse!

— Pourquoi n'iriez-vous pas vous informer chez le pharmacien? Peut-être l'a-t-il vu ou a-t-il entendu parler de lui?

— C'est une excellente idée, répondit M^{lle} Dorothée qui la laissa seule pendant une bonne demi-heure dans une attente qui sembla ne jamais devoir finir.

— La lune suffirait à passer pour un spectre, dit-elle à sa voisine lorsqu'elle la vit enfin revenir. Elle vient de faire un plongeon dans la plus haute cheminée de la maison du Français.

— Donald, le garçon du pharmacien, vient de m'apprendre que la racaille veut donner ce soir un charivari au vieux Ternier. Je tenterai tout pour empêcher cette mascarade de mauvais goût.

— Oh! ma chère amie, je vous en supplie : ne vous mêlez pas de ça! Ces gens-là vous feront du mal!

— Ne vous inquiétez pas. Je vais tout simplement rester ici, devant cette porte, jusqu'à ce qu'ils viennent. Ils sont obligés de passer devant chez nous.

— Mais il sera plus de minuit, vous n'attendrez pas jusque-là!

— J'attendrai, il le faut.

Malgré sa réelle inquiétude, Mrs Redgrave n'insista plus. Un long silence suivit, qui fut soudainement rompu par un tintamarre assez confus s'élevant au bas de la rue. On entendait des chiens aboyer, des enfants hurler, des voix d'hommes aussi : c'étaient des rires, des beuglements, des gloussements, des cris sauvages, des bruits de toutes sortes. On soufflait dans des cornes, on agitait des cloches, on jetait des pots et des casseroles.

— Les voilà qui arrivent, constata M^{lle} Dorothée.

— Chère amie, je vous assure que vous feriez mieux de rentrer.

— Auriez-vous peur, Mrs Redgrave?

— J'avoue que je ne me sens guère rassurée.

— Eh bien, allez vous mettre à l'abri chez vous. Je les recevrai seule car je dois les arrêter, si je le puis...

— Dieu vous garde! fut le bonsoir de Mrs Redgrave qui rentra précipitamment dans la maison.

Après avoir quitté résolument son fauteuil, M^{lle} Dorothée se dirigea du côté du vacarme. Quelques instants après, elle se trouva face à face avec une bande d'excités. Ce fut en vain qu'elle tenta d'élever la voix en s'avancant vers la colonne qui venait en désordre :

— Arrêtez ce jeu, John! cria-t-elle en s'adressant à un grand gaillard qui, tapant sur une grosse caisse, paraissait être l'un des meneurs.

L'homme s'arrêta en brandissant son instrument de discorde, puis il demanda le silence aux autres pour que la prière de la secrétaire pût être entendue :

— Je vous en prie, dit M^{lle} Dorothée, pas de charivari ce soir chez le vieux Ternier!

— Chère mademoiselle, répondit John, qui vous parle de charivari? Croyez-vous que, parce qu'on s'amuse avec des casseroles, on soit saoul?

— Pour cela non, vous n'êtes pas saouls, et c'est même ce qui m'inquiète le plus! Vous savez très bien ce que vous allez faire... Vous-même, John, qui êtes un brave homme, savez-vous que le vieux Ternier est malade, très malade? Maintenant que je vous l'ai appris, promettez-moi que vous n'irez pas chez lui!

— C'est vous, mademoiselle Dorothée, qui n'êtes pas normale! Je suis au regret de vous le dire... Qu'est-ce que je fais de mal, moi? Je rends service à mes concitoyens qui veulent tout simplement obliger ce vieil avare à verser cent livres aux œuvres wesleyennes.

— Deux cents! hurlèrent ses compagnons.

— Oui, deux cents livres! Et s'il refuse, nous lui ferons un peu de musique, voilà tout...

Il leva gaiement la main en s'écriant :

— Pourquoi boit-il tant de whisky, ce vieillard? C'est cela qui lui fait voir des fantômes...

— Jacques Ternier ne boit pas, affirma la vieille demoiselle autour de qui un cercle s'était formé. Je vous répète qu'il est très malade.

— Vraiment? fit un Maoris fluet. Ce n'est pas notre affaire : nous ne sommes pas médecins! Nous avons promis de faire un charivari et nous tiendrons notre parole.

— Ne pourriez-vous pas, hasarda M^{lle} Dorothée, faire votre charivari à d'autres?

— A d'autres? s'écria le grand John. Voilà une excellente idée! Et nous en ferons un demain soir au vieux Ternier, par-dessus le marché.

— Si nous allions chez Mrs Lewis? lancèrent deux ou trois des enragés.

— Hurrah! cria la racaille qui se remit en route.

— Ça nous fera gagner deux cents livres de plus! vociféra une voix de stentor qui ne demandait qu'à boire.

Les casseroles résonnèrent à nouveau et l'inferral cortège hurla longuement pour rattraper le temps perdu. Mais la secrétaire eut la joie de le voir tourner à l'angle de la rue.

Mrs Redgrave, cependant, interrogeait sa pendule :

— Minuit! Il est plus de minuit.

Dans la rue, le bruit s'était atténué peu à peu. Elle releva un volet et prêta l'oreille. Quelqu'un frappa à la porte : c'était sa voisine.

— J'ai réussi, dit-elle.

— Quel bonheur, chère amie!

— Ils ont porté leur charivari à cette vieille Anglaise qui a épousé l'amoureux de sa fille. Il lui faudra payer deux cents livres pour les faire taire.

M^{lle} Dorothée venait à peine de s'endormir quand elle fut réveillée par un bruit inferral montant de la rue. «Ils reviennent!» pensa-t-elle. En hâte, elle se vêtit pour sortir dans la rue. Le spectacle qu'elle vit alors la terrifia.

Cette fois, c'étaient au moins cinq cents individus qui menaient grand train dans la large rue neuve, courant vers la maison maudite. Résolument, la secrétaire étendit les bras en croix dans un dernier geste, plus symbolique qu'efficace, pour barrer la route à la meute déchaînée, mais nul ne prit attention à elle. Tous secouaient la tête, en criant de plus en plus fort et en pressant le pas. M^{lle} Dorothée fut d'abord portée en avant, bon gré, mal gré, puis chassée par l'ouragan humain.

Courant presque, les forcenés passèrent les dernières maisons, les derniers réverbères, envahirent les terrains vagues à la lueur des étoiles et finirent par pénétrer dans les jungles, hérissées de saules, de la propriété hantée. Pourtant, le cœur commença à manquer à quelques-uns qui traînaient volontairement en arrière et qui tournèrent même les talons. Mais la plupart continuèrent à marcher, déchirant l'air de leurs clameurs assourdissantes.

Un incident toutefois, leur donna à réfléchir : devant eux, dans le fourré sombre, une faible lumière descendait... Ce devait être tout près de la vieille maison... Soudain elle s'arrêta. C'était une lanterne : elle se trouvait accrochée à un arbre qui avait poussé au bord du chemin depuis que le canal avait été comblé. La lanterne se balançait maintenant mystérieusement... Ceux qui craignaient les revenants renoncèrent à leur partie de plaisir et la troupe diminua encore de

quelques unités. Mais bon nombre d'énergumènes, ivres d'alcool, se lancèrent à l'assaut.

Oui, c'était bien une lanterne, et deux personnages se tenaient sous l'arbre. La foule ralentit très nettement pour se rapprocher. L'une des deux silhouettes était celle du vieux muet d'Afrique qui leva la lanterne de façon à envoyer sur l'autre toute la clarté... Alors, d'abord brutalement stoppée, la foule commença à reculer dans un grand silence qui avait succédé aux clameurs. Puis, avec de brusques cris d'épouvante, ceux qui étaient parmi les plus déterminés rebroussèrent chemin, abandonnant derrière eux M^{lle} Dorothée toute seule, laissant tomber sur le sol tous leurs instruments et ne s'arrêtant plus de courir jusqu'à ce que la jungle fût loin derrière eux. A cet instant seulement, ils découvrirent qu'aucun d'entre eux ne connaissait la cause véritable d'une telle panique et que personne n'était certain de ce qu'il avait vu. Un colosse, qui semblait être capable de toutes les scélératesses, grimpa sur un tas de pierres et les invita tous à faire halte. John lui avait cédé son rang de meneur et le troupeau se rassemblait autour du nouveau chef.

Celui-ci les harangua en leur affirmant qu'ils étaient des citoyens brimés et que chacun d'eux avait le droit de passer sur la voie publique traversant le marais asséché. Oui ou non, continueraient-ils à supporter de telles vexations? Puisque le jour était justement en train de se lever et que les dangers de la nuit s'estompaient, ils n'avaient donc qu'à aller, en plein soleil, et ouvrir un passage dans l'ancienne propriété du vieux.

Des adhésions, passablement languissantes, répondirent à ce nouvel appel. Et ce fut une troupe très diminuée qui retourna, lentement cette fois, vers la vieille maison. Quelques-uns marchaient en éclaireurs, d'autres en traînards : mais, tous, arrivés au pied de l'arbre, s'arrêtèrent. M^{lle} Dorothée était là, se tenant au bord du chemin, l'air triste et sévère. A chacun des nouveaux arrivants, elle posait la même question :

— Vous allez chez le vieux Ternier?

— Oui...

— C'est inutile : il est mort.

Et lorsque son interlocuteur, déconcerté, faisait mine de s'en aller, elle ajoutait :

— Restez! Je vous invite à suivre son enterrement tout à l'heure.

Revirement curieux des foules, personne ne refusa.

M^{lle} Dorothée marchait maintenant en tête du cortège qui se dirigeait, silencieux, vers la maison dont la porte – qui jusqu'à ce jour était toujours restée fermée et verrouillée – se trouvait grande ouverte. La secrétaire s'arrêta devant cette porte et tous l'imitèrent. Quelque

chose remua dans la cour intérieure. En chuchotant avec un mélange de crainte et de curiosité, on se pencha pour voir...

Le nègre muet s'avavançait vers la porte, conduisant par une corde passée dans les naseaux de l'animal, un petit taureau attelé à une charrette rustique. Sur une charrette, sous un drap noir, se dessinait la forme d'une longue boîte.

— Découvrez-vous, messieurs! cria M^{lle} Dorothée. Vous êtes devant la dépouille mortelle de Jacques Ternier, un homme meilleur, malgré ses fautes, et plus dévoué à ceux de son sang que vous tous réunis ne saurez jamais l'être!

Le silence continua, tandis que le funèbre véhicule passait la porte en grinçant, puis, quand il tourna du côté de la forêt, les premiers rangs de la foule tressaillirent... Il y eut un brusque mouvement, après quoi tous regardèrent du même côté car, derrière la bière, et avec une peine infinie, se traînait un débris vivant : le peu qui restait de Georges Ternier «le petit frère» si pieusement caché à tous les regards. Georges était lépreux, blanc comme un spectre.

Glacés d'horreur, les assistants, figés sur place, regardèrent marcher cette mort vivante mille fois plus sinistre que l'autre. Ils virent, avec une silencieuse épouvante, le lent cortège descendre la route étroite et longue, jusqu'à ce que, bien loin, il s'arrêtât à la bifurcation d'un sentier sauvage que personne ne fréquentait et qui conduisait, à travers les broussailles, vers les ruines de l'ancienne ville.

— Ils vont à la terre des lépreux, murmura doucement la secrétaire.

Le petit taureau fut dételé par le nègre muet qui, avec la vigueur d'un gorille, chargea le lourd cercueil sur son épaule. Un instant encore, il resta en vue, avec le lépreux à ses côtés, agitant son bâton. Puis sans tourner la tête vers un monde inhumain qui les chassait, faisant face au long plateau qui sort des profondeurs du marais et que l'on désigne, à Auckland, sous le nom de «terre des lépreux», ils s'enfoncèrent dans la jungle, disparurent et on ne les revit plus...

Depuis, pour essayer d'expié les fautes commises à l'égard d'un Juste, le conseil d'administration de la société de construction a décidé – sur la proposition de M^{lle} Dorothée – de conserver intacte la vieille maison de bois après l'avoir fait entourer de grilles pour que personne ne pût y pénétrer. Il y a déjà un demi-siècle qu'elle se dresse ainsi, solitaire et misérable, au centre d'un quartier dont tous les immeubles sont modernes. Plus personne n'ose demander sa démolition sous prétexte d'urbanisme ou de salubrité publique. Auckland attend patiemment qu'elle s'écroule d'elle-même, minée par cette lèpre qui a dû imprégner ses murs et qu'elle a pu cacher aussi longtemps grâce à un amour fraternel.

Après cette nouvelle fugue imaginaire dans l'hémisphère Sud, Dorothée éprouvait le besoin de revenir vers l'hémisphère Nord. L'aventure du vieillard solitaire et de son frère lépreux, auxquels elle avait voulu apporter son aide, s'était terminée sur une note de tristesse et Dorothée n'était jamais parvenue à imaginer deux drames l'un après l'autre. Pourquoi essaierait-elle de lutter contre sa propre nature qui aimait la juste alternance des peines et des joies? Quand l'imagination est riche, elle ne peut se limiter à un seul genre d'histoire : il est logique qu'à une aventure dramatique succède une aventure gaie. La prochaine, que Dorothée se raconterait et vivrait, serait joyeuse, elle se le promettait... Mais comme l'effort d'invention nécessité par l'histoire d'Auckland avait été grand, Dorothée prit la sage décision de laisser son cerveau se reposer pendant une semaine. Ce ne fut que le septième jour – le dimanche, jour du Seigneur – qu'elle se décida à rouvrir la boîte à cigares...

Et elle recommença à fouiller, dans le flot des petites annonces accumulées ; en prenant bien soin d'éliminer celles qui pourraient déclencher la naissance d'un nouveau drame. Après avoir longuement hésité entre deux annonces matrimoniales, dont les seuls énoncés eurent le don de la faire sourire, elle tomba en arrêt devant une troisième annonce qui lui permettrait peut-être de renouveler sa verve créatrice en la lançant dans un domaine qu'elle n'avait encore jamais exploré jusqu'à ce jour : le royaume des animaux. Cette annonce, elle l'avait découpée quelques mois plus tôt dans un journal lu davantage à la campagne que dans les villes et se nommant *l'Acclimatation*. Le texte était précis : *Parc zoologique échangerait volontiers petits animaux assez rares, contre très gros animal moins rare, mais plus spectaculaire.*

Dès qu'elle avait découvert cette annonce, Dorothée avait pensé au zoo de Vincennes qui s'étalait sous ses fenêtres et dont elle n'apercevait en réalité, que «le faux rocher» des singes, émergeant au-dessus des frondaisons. Mais Dorothée détestait les singes : ils ne l'amusaient guère et, pour son goût, ils avaient le double défaut de pousser des cris trop perçants et de dégager une odeur pestilentielle. Il n'était pas pensable, d'ailleurs, que la direction d'un zoo aussi bien pourvu eût fait passer dans *L'Acclimatation* une telle annonce! Toutes les espèces animales étaient représentées au zoo de Vincennes où les gros animaux «spectaculaires» allaient du placide hippopotame à la girafe au cou démesuré. L'annonce ne pouvait provenir que d'un zoo de quelque ville de province n'ayant pas de crédits suffisants pour acheter «le gros animal spectaculaire» et ne pouvant renouveler son cheptel que grâce à la méthode ancestrale du troc.

Il n'y avait plus qu'à chercher quelles villes de France – autres que

Paris – pouvaient posséder un parc zoologique. Un renseignement aussi précieux ne se trouvait certainement pas dans le Larousse... Que faire? Mais tout simplement sortir de l'immeuble, traverser la rue et aller interroger l'un des gardiens qui se tenaient en permanence à l'entrée du zoo parisien. Ce serait bien le diable si aucun d'entre eux n'était capable de répondre à pareille question.

Vingt minutes plus tard, Dorothée réintégra son domicile, renseignée mais stupéfaite. Elle venait d'apprendre qu'il existait des zoos, non seulement dans de très grandes villes de province, telles que Lyon et Marseille, mais aussi dans des villes de moindre importance, telles que Maubeuge et même La Flèche! C'était merveilleux, mais Dorothée n'avait pas plus d'attrance pour la cité rendue illustre par son «Clair de lune» que pour la patrie du Prytanée militaire. En revanche, le gardien lui avait également parlé d'un zoo privé qui se trouvait à Bourges.

Sans y avoir jamais mis les pieds, Dorothée avait toujours eu un faible pour cette ville qui avait valu à un roi de France, le triste Charles VII, d'être surnommé «le petit roi de Bourges». Il y a de ces choses que l'on apprend quand on est encore sur les bancs de l'école, et qui restent éternellement gravées dans la mémoire.

Aussi situerait-elle l'action de sa nouvelle aventure dans le cadre, qu'elle imaginait déjà pittoresque, de ce zoo de Bourges... Elle aurait tout aussi bien pu la faire se dérouler dans un zoo se trouvant à l'étranger. Mais, avec son vieux fond cocardier, Dorothée aimait assez que ses histoires souriantes fussent essentiellement françaises.

La seule chose qui la gênait vraiment n'était pas tellement l'action même du récit – que son imagination ne serait pas longue à échafauder –, mais «le rôle» qu'elle pourrait s'attribuer dans cette aventure «zoologique». Elle qui n'avait jamais pu supporter la présence du moindre animal ne se voyait pas très bien muée en gardienne de zoo! En caissière du zoo, peut-être, trônant à l'entrée et délivrant les pleins tarifs pour les amateurs ordinaires, les demi-tarifs pour les militaires et les quarts de tarifs pour les élèves de pensionnats? Non... La silhouette de la caissière, perpétuellement assise derrière son guichet, lui rappelait trop celle qui était la sienne dans la vie : la demoiselle de la Sécurité sociale installée près de l'entrée et trônant au bureau de renseignements. Elle ne pouvait être caissière!

La durée de ses réflexions fut, cette fois, longue pour elle : au moins dix minutes... C'est très long, dix minutes, quand on possède un cerveau dégoulinant de toutes les impulsions créatrices... Heureusement, à la onzième minute, la lumière se fit. Et, comme toujours chez Dorothée, elle fut fulgurante. Comment n'avait-elle pas pensé plus tôt à un aussi merveilleux rôle? Entre le parc zoologique

fixe d'une ville et la ménagerie ambulante d'un cirque, il n'y a qu'une très petite différence : si les animaux sont à peu près les mêmes, les cages qui les emprisonnent sont sur roulettes dans le cirque.

Immédiatement, Dorothée se vit directrice de cirque : ce qui changeait tout et qui lui permettait de s'incorporer habilement à la nouvelle histoire dont le canevas était déjà prêt dans son esprit... Pourquoi n'y aurait-il pas des directrices de cirque? Quand les directeurs disparaissent, leurs veuves leur succèdent, et, comme chacun sait, ce sont d'admirables veuves qui mettent leur point d'honneur à prolonger la tradition des gens de la balle et dont la devise pourrait être celle d'une couronne célèbre : *Je maintiendrai...* Oui, Dorothée serait cette femme exceptionnelle, sachant aussi bien se montrer grande dame que forte femme lorsqu'il s'agirait de manier la cravache.

Elle s'imaginait d'ailleurs très bien ainsi : superbement bottée, portant un dolman rouge à brandebourgs d'or, donnant des ordres à une armée de valets de piste et régnant, en souveraine absolue, sur des écuyers, sur des dompteurs, sur des équilibristes et même sur des clowns enfarinés... Pour une fois, elle ne serait plus «mademoiselle» mais «madame» : une madame qui avait eu la chance de devenir très vite veuve... La veuve d'un grand directeur, qui avait donné son nom au cirque avant de le donner à sa jeune femme qui s'était dépêchée d'hériter du tout. Ce n'était qu'ainsi que Dorothée pouvait comprendre la vie conjugale. Une femme mariée peut connaître des désillusions, alors qu'une veuve inspire le respect, surtout si on doit l'appeler «madame la directrice»...

Mais quel nom donner à ce cirque dont son veuvage prématuré la faisait hériter? Pas le nom d'un cirque connu bien sûr, mais celui d'un cirque imaginaire... Pas non plus un nom d'origine internationale évoquant l'Europe centrale ou une Amérique d'exportation... Pas de nom surtout où se retrouverait le mot *Circus* trop galvaudé sur les affiches multicolores. Non, il fallait un nom français, évoquant à la fois l'équitation et la danse... Et pourquoi pas Petitpas? N'avait-ce pas été, au siècle dernier, le nom d'un chorégraphe français qui s'était illustré en Russie? Mais lui se prénommaient Marius : prénom ne convenant pas du tout à «la veuve Dorothée» qui n'aurait jamais pu convoler avec un Marius!

Après tout, le prénom du défunt n'offrait pas grand intérêt, puisque cet époux serait déjà mort quand commencerait l'histoire. Ce qui importait était le nom PETITPAS devenu celui du cirque, et le prénom de «M^{me} la directrice» : Dorothée...

Dorothée Petitpas n'aurait d'ailleurs, dans cette aventure, qu'un rôle épisodique. Mais, comme dans le récit précédent, elle serait une femme généreuse, au grand cœur. Décidément, malgré sa puissante

imagination qui lui permet de se placer dans les situations les plus variées et les plus imprévues, Dorothée ne parvient jamais à se dépeindre elle-même sous les traits d'une égoïste. Peut-être est-ce là chez elle une forme très cachée d'orgueil? Elle veut bien se voir successivement sous toutes les apparences, en victime au besoin, mais jamais en créature au cœur de pierre... Même quand on possède la plus souple des imaginations, on ne parvient jamais à corriger le fond de sa nature...

Donc, «M^{me} la directrice» du cirque Petitpas saurait se montrer, sous des dehors autoritaires, secourable à ses semblables. Le personnage essentiel de l'aventure serait, cette fois, un ecclésiastique — cela pour changer un peu et pour varier le répertoire –, mais un ecclésiastique de haut rang, puisqu'il serait évêque ou, tout au moins, «monseigneur» : ce qui équivaut à un évêque *in partibus*... Il y aurait dans cette histoire le «gros animal spectaculaire». Mais chut! Pourquoi en dire plus? Voici l'Éléphant *de Monseigneur*...

L'ÉLÉPHANT DE MONSEIGNEUR

M^{gr} Ronduval partageait sa paisible et douillette existence entre l'étude approfondie du Droit canon et la direction du parc zoologique de Bourges dont il était le fondateur respecté. Cette double occupation, assez rare pour un digne prélat, s'expliquait aisément si l'on voulait bien penser que M^{gr} Ronduval *in partibus* ne faisait que suivre l'exemple de deux illustres devanciers : saint Thomas d'Aquin pour la première branche de son activité, le Pauvre d'Assise pour la seconde.

Pourquoi chercher à savoir si M^{gr} Ronduval ne s'y perdait pas un peu parmi les lourds in-folio de la bibliothèque de l'archevêché de Bourges? N'est-il pas préférable, et plus attrayant, de découvrir la succession d'événements imprévus que déchaîna, dans la vie de ce saint homme, sa passion trop vive pour les animaux?

M^{gr} Ronduval – qui aurait pu faire un très bon évêque et administrer, avec toute la clairvoyance et toute l'onction nécessaires, un diocèse – avait préféré se consacrer à la gestion du charmant parc zoologique dont il avait doté la patrie de Jacques Cœur, de Louis XI et de Bourdaloue... Si ce choix lui avait valu toute la sympathie du petit peuple, il lui interdisait de se faire appeler «Excellence», titre réservé aux seuls évêques ayant évêché sur rue. Mais M^{gr} Ronduval, qui portait gaillardement son nom, avait fini par se consoler de cet échec protocolaire en se plongeant dans une tâche qui n'était pas aisée.

Car il rencontrait quotidiennement de sérieuses difficultés pour nourrir, en son parc zoologique, quelques pensionnaires dont l'appétit se révélait insatiable. Il est vrai que ce parc avait l'honneur de posséder deux autruches. Et chacun sait ce que peut ingurgiter un estomac d'autruche!

Devant la dureté des temps et le nombre de ses pensionnaires qui diminuait en entraînant un désintéressement proportionnel des visiteurs, Monseigneur ne manqua pas de confier ses craintes au gardien-chef qui lui déclara sans ambages :

— Ce qu'il faudrait ici, monseigneur, c'est un animal qui ferait une grosse impression et que chaque habitant de Bourges ou des environs reviendrait voir régulièrement avec une certaine fierté en se disant : «Ma ville est quand même l'une des rares, en France, à posséder un tel animal!» Alors, on pourrait doubler le prix d'entrée : les comptes

d'exploitation s'amélioreraient... Je ne devrais pas vous donner un tel conseil, mais cependant... Flattez un peu l'orgueil des hommes si vous voulez obtenir d'eux quelque chose!

Le prélat ne répondit pas à ces paroles tentatrices et se retira en hochant la tête : il était songeur.

«La grosse bête» susceptible d'attirer la foule des jours fastes se présenta inopinément, dans la vie de M^{gr} Ronduval, sous la forme adipeuse d'un éléphant... Si incroyable que cela puisse paraître, quelques jours plus tard, le parc zoologique de Bourges possédait «son» éléphant bien vivant et barytonnant de la trompe. Comme l'avait prévu le gardien-chef, les recettes doublèrent. Et Monseigneur pouvait réciter, en toute sérénité, son bréviaire dans les allées du zoo sans penser avec angoisse aux échéances de fin de mois. Il ne manquait d'ailleurs jamais de lancer, au passage, un regard reconnaissant vers le pachyderme-mascotte qui lui rendait aussitôt la politesse en lui faisant l'un de ces petits clignements d'yeux malins, dont seuls les éléphants possèdent le secret.

Mais comment Monseigneur avait-il pu se procurer aussi rapidement et sans bourse délier, un éléphant? Ce n'est tout de même pas l'un de ces animaux que l'on rencontre à tous les coins de rue ou à tout bout de champ dans nos régions dites tempérées! Les éléphants semblent même s'y faire de plus en plus rares... En réalité, l'arrivée inopinée à Bourges de Prosper – c'était le prénom du pachyderme – ne fut due qu'à une sorte de miracle.

En effet, le soir même où le gardien-chef avait suggéré l'idée-force à monseigneur, celui-ci reçut une étrange visite :

— M^{gr} Ronduval? s'enquit la visiteuse qui ressemblait plutôt à un visiteur, tant elle était bottée et culottée de daim.

— Lui-même, répondit le prélat quelque peu interloqué.

— Permettez-moi de me présenter, poursuivit la visiteuse haute en couleur. Dorothée Petitpas, directrice-propriétaire du cirque du même nom dont le fondateur fut mon défunt mari... Monseigneur, puis-je vous poser une question préliminaire dont dépendra toute la suite de notre entretien?

— Je vous écoute, madame.

— Aimez-vous les animaux?

M^{gr} Ronduval crut suffoquer avant de répondre :

— Si je les aime, madame? Mais il me semble que le parc zoologique que j'ai créé pour eux en est une preuve éclatante!

— C'est exact, monseigneur. Donc, si vous aimez les animaux, vous ne pouvez pas ne pas apprécier le cirque?

Le prélat eut une légère hésitation avant de dire :

— Mon Dieu, chère madame, votre question risque d'amener une

réponse qui pourrait ne pas vous satisfaire. Je connais beaucoup de gens qui n'aiment pas le cirque précisément parce qu'ils aiment trop les animaux! Mais je m'empresse de vous prévenir que je ne suis pas de ceux-là et que j'ai un faible tout particulier pour les spectacles du cirque. Et, si je n'ai pas eu encore le plaisir d'assister à l'une de vos représentations, cela ne signifie pas que votre nom me soit inconnu. Quel est le Berruyer qui n'a pas découvert votre nom sur les murs de notre ville? Depuis quelques jours, ils sont recouverts de vos affiches...

— J'ai décidé que la nouvelle saison artistique de mon établissement débiterait, cette année, à Bourges où nous donnerons trois représentations avant d'entreprendre notre tournée annuelle dans tout le centre de la France.

— Cela me paraît une excellente idée qui ne pourra que réjouir mes compatriotes.

— Et vous-même, monseigneur! Car j'ai tenu à vous apporter deux loges pour vous et pour messieurs les ecclésiastiques de vos amis qui désireraient vous accompagner : cela pour assister à notre grande première dans cinq jours.

— Vraiment, madame la directrice, je ne sais comment vous remercier...

— En me rendant un petit service, monseigneur...

— Lequel, madame?

— Et quand je dis un petit service, ce serait plutôt une grande faveur... Puis-je vous demander, monseigneur, d'accepter – au cours de l'après-midi qui précédera nos débuts – de bénir mon chapiteau, mon personnel, mes artistes, ma cavalerie, et mes bêtes avant notre nouveau grand départ? J'ai la conviction qu'un peu d'eau bénite porterait bonheur à ma tournée.

— En tout cas, cela ne peut pas lui faire de mal! Mais, chère madame, voici une demande que je trouve des plus estimables et à laquelle je n'ai pas le droit d'opposer un refus... J'y acquiesce d'autant plus volontiers que j'ai moi-même pris l'habitude de bénir une fois par an – le jour de la fête de saint François d'Assise, patron des animaux qu'il chérissait tant! – mon parc zoologique et tous ses habitants. Les bêtes ne sont-elles pas des créatures du bon Dieu? A quelle heure verriez-vous cette cérémonie?

— Vendredi à 17 heures sur la Grand-Place, où nous nous installerons, si cela vous convient, monseigneur?

— J'y serai, madame, avec l'eau bénite...

Le chapiteau s'était paré d'un air de fête pour recevoir M^{gr} Ronduval : les quatre mâts arboraient, en leur sommet, des oriflammes bariolées ; l'immense tente verte était colorée d'espérance; les valets de piste avaient endossé des uniformes rutilants de passementerie, les

acrobates leurs maillots collants de piste ; les clowns blancs leurs costumes pailletés ; les augustes leurs vêtements flasques et leurs souliers immenses ; les chevaux courbaient leur tête altière sous des plumets insolents ; les fauves hurlaient dans leurs cages ; les éléphants remuaient leurs oreilles plates tout en balançant leur trompe. Dorothee Petitpas, enfin, était éblouissante dans une amazone gris perle, le haut-de-forme fièrement perché sur sa chevelure rousse qui retombait elle-même sur la nuque dans un catogan à la grâce un peu surannée.

Jamais le prélat, familiarisé cependant avec la splendeur des cérémonies liturgiques de la cathédrale, n'avait été accueilli avec un tel cérémonial. Lorsqu'il apparut sur la Grand-Place, en surplis et sous l'étole d'or, accompagné de son fidèle gardien-chef du zoo, qui portait le seau à eau bénite dans lequel marinait l'indispensable goupillon, l'orchestre du cirque attaqua – sous la direction d'un maestro à la moustache magnifiquement cirée – la *Marche de Souza* dont les accents cuivrés galvanisèrent l'assistance émue.

Dès que ce récital fut terminé, la cérémonie rituelle commença dans le recueillement désirable. Seule la voix bien placée de M^{gr} Ronduval domina le silence en marmonnant devant chaque groupe d'individus et devant chaque roulotte-cage la même phrase sacramentelle, sans cesse répétée *Benedicat vos, Omnipotens Deus... Pater et Filius et Spiritus Sanctus*, à laquelle la voix, légèrement avinée, du gardien-chef, répondait par des *Amen* qui tenaient lieu de ponctuation.

Vraiment ce fut une belle cérémonie, émouvante dans son honnêteté et rappelant la grandeur antique de ces gladiateurs romains qui n'avaient pas honte de s'agenouiller avant de s'adonner aux jeux dangereux du cirque. Malgré le goupillon qu'il tenait dans sa main droite, le saint prélat ne put retenir un mouvement d'admiration lorsqu'il passa devant le troupeau d'éléphants alignés... Ce geste n'échappa pas à la perspicacité de M^{me} la Directrice qui vint lui dire à l'issue de la cérémonie :

— Monseigneur, j'ai le devoir de vous remercier pour la bonté et pour la compréhension dont vous venez de faire preuve à notre égard. Mais je voudrais que cette gratitude se matérialisât par quelque chose de plus substantiel que des paroles... J'ai entendu dire que votre parc zoologique manquait de gros animaux... Vous pouvez constater vous-même que j'ai ici treize éléphants : c'est un très mauvais chiffre et nous sommes vendredi ! J'ai peur qu'il ne contrecarre, pendant notre tournée, les bienfaits de vos bénédictions... Aussi ai-je décidé de ramener mon troupeau de pachydermes à douze éléments : ce sera suffisant pour meubler ma piste... Accepteriez-vous immédiatement le treizième éléphant – celui que je vais proscrire de ce troupeau – pour

votre parc zoologique?

Le digne prélat, pris de vertige devant l'immensité du don, balbutia quelques mots de reconnaissance aussi incompréhensibles pour le commun des mortels que certains versets de son bréviaire. Mais enfin, ce qui comptait chez lui, c'était l'intention de gratitude.

Dorothée Petitpas le comprit très bien puisqu'elle ajouta aussitôt :

— Cet éléphant est à vous, monseigneur. Comme vous pouvez le constater, c'est un mâle, mais il n'est nullement méchant. Il sera même encore plus doux quand il ne sera plus entouré de cet essaim de femelles... Je suis persuadée que vous et lui deviendrez rapidement les meilleurs amis du monde.

C'est encore en balbutiant que M^{gr} Ronduval se débarrassa précipitamment du surplis et de l'étole pour courir, toujours suivi du gardien-chef qui continuait à porter le goupillon, jusqu'au parc zoologique, à seule fin d'y aménager aussitôt le local d'habitation et l'enclos dans lesquels Prosper pourrait désormais prendre ses ébats.

Trois jours plus tard, le cirque Petitpas, délesté de Prosper, avait repris sa course vagabonde. La nouvelle de l'arrivée de l'éléphant au zoo se répandit dans la ville avec cette célérité que connaissent seules les grandes nouvelles, bonnes ou mauvaises. Très vite, ce fut la ruée des visiteurs et la fondation de M^{gr} Ronduval ne désemplit plus chaque jour, de l'heure de l'ouverture à celle de la fermeture. On se bousculait pour voir Prosper : c'était à qui placerait un morceau de pain sur le bout de sa trompe. Jamais un éléphant ne fut à pareille fête en Europe! Ce qui vexa les autruches : ces demoiselles commencèrent à bouder parce que les Berruyers ne prêtaient plus attention à elles.

Des mois passèrent et, comme cela arrive toujours, le premier succès de curiosité commença à s'effriter. L'affluence des visiteurs diminua progressivement, les recettes baissèrent. M^{gr} Ronduval fut à nouveau très inquiet : comment rétablir une fois encore la situation? Se faire offrir un deuxième éléphant, ou dénicher quelque part un rhinocéros dont on ne voudrait plus? Cela ne ferait qu'accroître les frais généraux : Prosper, à lui tout seul, coûtait déjà très cher à nourrir! N'avait-il pas la déplorable habitude d'avalier chaque jour la ration de fourrage d'un peloton de cavalerie?

L'unique solution – qui répugnait au cœur sensible du prélat – était de se débarrasser de Prosper... Mais qui voudrait de lui? Un agriculteur de la région peut-être? Monseigneur pensa faire insérer dans la *Semaine Religieuse* du diocèse une petite annonce de ce genre : *Éléphant, en parfaite forme, à vendre pour gros travaux : charroi, labourage, déboisement, nivellement de terrain. Prix à débattre : conditions intéressantes, facilités de crédit. Pour tous renseignements s'adresser au secrétariat de l'archevêché.*

Mais M^{gr} l'archevêque de Bourges, le supérieur hiérarchique direct de M^{gr} Ronduval, avait vivement dissuadé son subordonné de mettre à exécution un semblable projet capable de scandaliser les fidèles abonnés de la *Semaine Religieuse*.

— Vous devriez, avait suggéré M^{gr} l'archevêque, demander à l'un de mes confrères s'il n'aurait pas besoin d'un éléphant dans son diocèse. On ne sait jamais... Qui vous dit que M^{gr} Batelier, qui a longtemps vécu aux Indes, n'apprécierait pas ce mode de locomotion pour effectuer ses tournées pastorales? L'éléphant est un animal qui possède le pouvoir certain d'impressionner les foules... A plus forte raison s'il portait sur son dos un évêque! Mon confrère ne ferait en somme qu'imiter les maharadjahs.

— Mais vous-même, Excellence, hasarda timidement M^{gr} Ronduval qui désirait vivement conserver Prosper dans le troupeau diocésain, ne pourriez-vous pas utiliser cet éléphant?

— Non. Le dandinement de cette bête me donnerait le mal de mer! Écrivez donc à M^{gr} Batelier... Au prix où est le litre d'essence, peut-être trouvera-t-il plus économique d'effectuer ses déplacements sur le dos de Prosper? Vous pourriez même lui proposer votre gardien-chef du parc zoologique comme cornac?

M^{gr} Ronduval obéit et profita même des circonstances pour s'adresser à tous les évêques de sa connaissance. Dans le but de mener plus activement les choses, il utilisa aussi le téléphone. Et l'Excellence jointe au bout du fil n'entendait pas, sans une certaine stupeur, la voix sonore de M^{gr} Ronduval dire :

— Je suis enchanté d'apprendre que Votre Excellence est toujours en bonne santé... et c'est ce qui me permet de lui demander si, par hasard, elle n'aurait pas besoin d'un éléphant...

Les réponses ne se firent pas attendre : elles arrivèrent le lendemain, adressées à M^{gr} l'archevêque de Bourges, sous la forme de lettres ampoulées — portant d'admirables en-têtes aux armes de différents diocèses et se terminant par les plus authentiques signatures autographes du haut clergé — dans lesquelles plusieurs questions précises étaient posées au sujet de l'état mental de M^{gr} Ronduval.

Son archevêque le fit mander d'urgence pour lui donner un ordre impératif :

— Débarrassez-vous immédiatement de cet éléphant! Au besoin, rendez-le à cette directrice de cirque qui vous en a fait cadeau.

Le malheur voulait que le cirque Petitpas fût en tournée lointaine en Belgique. Le pauvre «monsieur» n'avait plus qu'une solution : faire don de Prosper au Muséum national d'histoire naturelle. Ainsi, après avoir été la joie éphémère des Berruyers, Prosper finirait mélancoliquement ses jours au Jardin des Plantes devant l'indifférence

des Parisiens blasés de tout. Il n'était pas question de l'offrir au zoo de Vincennes, où l'on trébuchait presque sur les éléphants, tant il y en avait.

Le Muséum accepta le cadeau volumineux qui venait à point renforcer d'une unité d'élite la cohorte réduite de ses pachydermes dont l'un était borgne et l'autre boiteux. Prosper avait au moins le mérite d'être sain de corps ; d'esprit, on ne lui en demandait point...

Et ce fut le cœur déchiré que le prélat assista, au petit matin, en gare de Bourges, au départ discret de son enfant adoptif dans un fourgon de marchandises spécialement aménagé. Au moment où le convoi s'ébranla, le saint homme courut le long du ballast pour mettre dans la trompe de Prosper, qui dépassait par la porte à glissière entrebâillée du wagon, un ultime morceau de pain. Ce petit drame intime du départ passa inaperçu aux yeux des employés de la S. N. C. F., familiarisés – de par leur profession – avec tous les genres de départ, mais il n'en laissa pas moins une impression douloureuse dans l'âme sensible de M^{gr} Ronduval.

Une année s'écoula, banale, sans vraies joies et sans grosses peines, monotone dans la bonne ville de Bourges pour M^{gr} Ronduval qui occupait ses matinées à compulser les in-folio de la bibliothèque de l'archevêché et meublait ses après-midi par des promenades solitaires dans les allées, à nouveau désertées, du parc zoologique.

Lorsqu'il passait devant l'enclos où batifolait l'année précédente le regretté Prosper, monseigneur accélérait le pas et se plongeait dans une lecture attentive de son bréviaire qu'il connaissait cependant par cœur. Il préférait tout, même le latin, plutôt que de voir l'enclos désert. Et il ne relevait les yeux que pour contempler «ses» autruches qui étaient assez sottes pour croire que leurs plumes miteuses valaient le pittoresque d'une trompe d'éléphant!

Par une belle matinée de juin, M^{gr} Ronduval – qui était, depuis des années, l'un des membres les plus actifs de la société d'acclimatation de France – reçut une lettre dans laquelle il lui était demandé de bien vouloir présider le 40^e déjeuner amical et annuel de cette brillante association reconnue d'utilité publique. En quelques lignes, alertement écrites et bien senties, le secrétaire perpétuel expliquait à l'éminent prélat que ses confrères avaient décidé, à l'unanimité, de lui accorder cet honneur pour le remercier du magnifique don qu'il avait fait, une année plus tôt, au Muséum en la personne de Prosper. M^{gr} Ronduval fut très sensible à un tel hommage et accepta d'emblée l'invitation.

Selon une vieille coutume, le menu de ce banquet pantagruélique n'était composé que de plats coloniaux ou exotiques rarement goûtés par le commun des gastronomes européens. Quand le prélat s'installa

dans le fauteuil présidentiel de ces vastes agapes, données dans les salons du palais d'Orsay, ce fut avec un réel sentiment de curiosité qu'il prit connaissance du menu dont la seule lecture risquait de donner une indigestion aux estomacs les plus chevronnés. Que l'on juge plutôt...

Après les *Noix de cajou*, les *Crabes chinois à la nage*, et les *Œufs d'autruche brouillés aux fines herbes*, qui tenaient lieu d'entrée, venaient des poissons ou crustacés aussi variés qu'évocats... La *Fritada de Mariscos à la Baliana* alternait avec les *Beignets d'anchois d'Algérie* auxquels il fallait ajouter des *Serpents à sonnettes sur canapé* complétés par un léger *Rôti de crocodile*...

Chacun sait que l'appétit vient en mangeant.

Quand les convives auraient réussi à atteindre ce point du menu, ils seraient en forme parfaite pour s'attaquer au plat de résistance : une *Trompe d'éléphant grillée au carry*...

Les desserts ne le cédaient en rien, pour l'originalité, aux mets précédents. Ils étaient aussi nombreux que variés, allant des *Glaces aux cacahuètes* jusqu'à la *Confiture de Cyphomanda Betarca*, en passant par les *Sorbets de Tacsonia Mitsumané* et autres menues réjouissances dont les noms évoquaient la forêt tropicale, les nuits chaudes d'Arabie, les rigueurs de la banquise ou les tièdes nuits de Chine.

Le repas commença dans une atmosphère de joyeuse allégresse. Les convives, à commencer par M^{gr} Ronduval, étaient tous de solides fourchettes. Mais, progressivement – au fur et à mesure que les plats exotiques étaient ingurgités –, la joie céda le pas à la satisfaction d'estomacs repus qui atteignit son point culminant après la lente absorption de la *Trompe d'éléphant grillée au carry*. Les sorbets de *Tacsonia Mitsumané* se révélèrent très utiles pour aider la digestion.

Après quatre heures de mastication méritoire, quand les convives en furent au stade du café, des liqueurs et du cigare, M^{gr} Ronduval dit à son voisin de droite – qui n'était autre que le D^r Balthazar Bornicol, dévoué secrétaire de la société d'acclimatation :

— Puis-je vous poser une question qui vous semblera peut-être indiscret?... Combien vous a-t-il fallu d'éléphants pour obtenir une «longueur de trompe» capable de nourrir un aussi grand nombre de convives?

— Exactement cinq bêtes, monseigneur.

— En somme, c'est un plat qui vous revient plutôt cher?

— Oui et non, monseigneur... Ces cinq pachydermes étaient pensionnaires du Jardin des Plantes et du parc zoologique de Vincennes. Avec les temps difficiles que nous traversons, leur nourriture revenait trop cher : aussi bien le Muséum que Vincennes ont dû se séparer d'eux et ne conserver chacun qu'un spécimen en

attendant des jours meilleurs. Comme personne ne voulait des cinq indésirables, nous avons dû prendre la décision de les abattre. N'était-ce pas là l'occasion inespérée d'offrir à nos sociétaires ce régal de choix que constitue un plat aussi rare que la trompe?

M^{gr} Ronduval avait pâli : la seule évocation du Jardin des Plantes venait de ramener dans son esprit la silhouette de Prosper... Vraiment ce serait épouvantable qu'on ait osé lui faire manger l'appendice le plus décoratif du pachyderme de ses amours! A moins que...

— Docteur, demanda le prélat d'une voix déjà étranglée par l'émotion, connaissiez-vous par hasard le nom du pachyderme conservé au Jardin des Plantes à titre de spécimen?

— Oui, monseigneur. C'est une jeune femelle qui y est arrivée voici à peine trois mois : Jenny.

Le saint prélat avala sa salive. Tout était consommé : la trompe de Prosper avait été débitée, ainsi que celles de ses quatre frères de malheur, en rondelles comme du vulgaire saucisson... M^{gr} Ronduval avait d'horribles nausées à la seule pensée qu'il était peut-être en train de digérer un morceau de Prosper.

Le moment solennel du discours destiné à clôturer le banquet – sans lequel il ne saurait y avoir de banquet – approchait... En qualité de président des agapes, M^{gr} Ronduval était tout indiqué pour prendre la parole : nouvel honneur qui ne devait pas le surprendre puisqu'il avait mis à profit son voyage en chemin de fer entre Bourges et Paris pour préparer ce discours. Malheureusement, la fin tragique de Prosper bouleversait tout.

Quand le Dr Balthazar Bornicol eut obtenu, non sans quelque difficulté, le silence des convives en frappant avec obstination sur son verre avec une cuiller à dessert, il souffla au prélat :

— Monseigneur, vous avez la parole...

Le saint homme se leva avec peine : ses jambes défailaient. Il songeait à la trompe de Prosper... Oubliant la présence de tous ceux qui venaient de l'applaudir de confiance, avant même de l'avoir écouté, il ne voyait plus, dans son cauchemar éveillé, que la gentille trompe qui faisait de gracieuses arabesques dans le parc de Bourges pour recevoir les morceaux de pain qu'on lui présentait...

Et l'extrême pâleur du visage de monseigneur – qui aurait dû, au contraire, être empourpré sous l'effet de la chaleur communicative du banquet – frappa vivement l'assistance. D'une voix éteinte, le vénérable prélat lâcha un timide :

— *Messieurs...*

Ce fut strictement tout. Nul autre son ne voulut sortir de sa gorge. Le malheureux sentait sa langue désespérément collée à son palais. Ses idées s'embrouillaient : tout le beau discours qu'il avait mûri et poli avec amour dans le compartiment de chemin de fer s'était évanoui en

fumée... Un seul mot lancinant martelait son esprit : *Prosper*.

Il dut se rasseoir, à la consternation générale. Par bonheur, le secrétaire perpétuel réussit à sauver une situation des plus compromises en se substituant aussitôt au prélat défaillant. Il sut le faire avec tout le tact désirable :

— Mes chers confrères, la meilleure preuve que ce repas a été une grande réussite est ce léger malaise dont notre vénéré président vient de ressentir les effets... Mais croyez bien, cependant, qu'il est de tout cœur avec vous!

Balthazar Bornicol enchaîna sur cet habile préambule pendant quarante-cinq minutes : ce qui permit à chacun de s'assoupir et de ne pas remarquer le départ très discret de M^{gr} Ronduval.

Deux heures plus tard, ayant toujours la langue pâteuse, celui-ci avait repris le train pour Bourges. Son voyage de retour fut un véritable supplice. A plusieurs reprises, le saint homme se frappa la poitrine en répétant : «C'est ma faute, ma très grande faute... Jamais je n'aurais dû me séparer de Prosper!»

A force de se frapper ainsi, il finit par remarquer qu'il éprouvait effectivement une cuisante douleur au creux de l'estomac. Sa peine morale se doublait d'une souffrance physique. Serait-ce déjà le résultat du banquet? Et, soudain, il comprit : la justice immanente s'abattait sur sa pauvre personne : c'était Prosper qui se vengeait... M^{gr} Ronduval fut bien malade. Un médecin, appelé en toute hâte dès l'arrivée à Bourges, prescrivit une diète rigoureuse. Seul le bouillon de légumes pourrait compenser les effets dévastateurs de la trompe.

Après huit jours de ce triste régime... monseigneur recommença à se sentir un peu mieux. Il reçut même quelques visiteurs. L'un des premiers fut le gardien-chef de son parc zoologique auquel il raconta avec tristesse le repas dont il avait été le complice involontaire. Quand ce pathétique récit fut terminé, le gardien-chef n'eut qu'une conclusion toute simple :

— Il faut se méfier des pachydermes, monseigneur... Comme le dit la chanson :

*Un éléphant ça trompe, ça trompe
Un éléphant, ça trompe énormément...*

Après s'être raconté cette aventure aux rebondissements gastronomiques et après l'avoir digérée, Dorothée Gindt se sentait encore assez d'appétit pour créer, sans trop attendre, une nouvelle histoire.

Dès le lendemain soir, sa longue main fine replongea dans la boîte à cigares. Elle ne fut pas longue à en extraire une petite annonce qui n'avait été découpée ni dans *Le Chasseur Français* ni dans *L'Acclimatation*, mais dans un périodique à tendance encore plus rurale : *La vie à la campagne*. Car Dorothée – nous avons pu nous en apercevoir – a pour excellente habitude, après avoir découpé une annonce susceptible d'intéresser son imagination, d'écrire au crayon, en travers de cette annonce, le nom du journal d'où elle provient. Elle connaît ainsi avec précision ses sources d'inspiration.

La coupure de *La vie à la campagne* était imprimée sur un papier tellement jauni que c'était à se demander si ce périodique existait encore ou s'il avait sombré, comme tant d'autres confrères défunts, dans le gouffre d'oubli où s'entassaient les piles de journaux disparus. La seule chose dont l'étrange collectionneuse pouvait se souvenir était d'avoir découvert cette annonce depuis très longtemps. Elle se demandait même si ce n'était pas l'une des toutes premières qui avait échoué dans la boîte à cigares. Plusieurs années avaient passé pendant lesquelles – avec la régularité de ces informations qui reviennent périodiquement et qui n'intéressent personne – l'annonce jaune avait réapparu sous les doigts inquisiteurs de Dorothée. Dix fois, cent fois, mille fois peut-être, la demoiselle en avait lu et relu le texte qu'elle avait fini par connaître par cœur. Mais – phénomène curieux chez un cerveau aussi rapidement créateur –, jamais ce texte, qui l'avait pourtant attirée le jour où elle l'avait découpé, ne lui avait encore apporté le point de départ de la moindre aventure. L'annonce avait piétiné dans la boîte aux idées...

Et voilà que brusquement, à un moment où elle était presque décidée à jeter le texte stérile au panier, «l'idée» germaît... Une germination qui n'eut d'ailleurs rien de spontané et qui fut plutôt laborieuse : ne fallut-il pas à Dorothée près d'une heure de réflexion – son record incontestable – et l'absorption de trois tasses de café pour mettre au point le nouveau scénario?

La lenteur vint de l'accumulation même de pensées assez confuses et encore inexprimées que la créatrice sentait bouillonner en elle. Parmi celles-ci, il en était une qui dominait toutes les autres. Déjà, dans *le Gentilhomme et ses squelettes*, Dorothée s'était affublée d'une particule en se baptisant *Dorothée de Fumelle* et en s'instituant fille de baron : cela pour assouvir un peu ce besoin inné – et dont elle n'était jamais parvenue à déceler l'origine – d'appartenir à un milieu qui lui aurait permis de porter un titre.

C'est là l'une des faiblesses de Dorothée : péché mignon si l'on compte toutes les qualités d'imagination et de cœur qu'elle possède par ailleurs. Avoir réussi à devenir, dans une même aventure, la fille d'un baron et la fiancée très éphémère d'un vicomte, ce n'était déjà

pas si mal, mais ce n'était quand même pas suffisant pour satisfaire les ambitions nobiliaires d'une Dorothée bourgeoisement «Gindt». En réalité – pourquoi ne pas le révéler? — il y a des années que ma charmante amie rêve d'être marquise... En nos temps de démocratisation très poussée, cela peut sembler être une envie plutôt désuète, mais puisqu'elle ne gêne personne, pourquoi la critiquer?

Cette fois, c'était bien décidé : Dorothée serait marquise dans la nouvelle histoire qui allait éclore de *La vie à la campagne*... Pas une méchante marquise du répertoire, ni même celle de la chanson où tout allait très bien... Mais une gentille marquise... Gentille? Dorothée, ne se sentant plus toute jeune, optait plutôt pour une «brave marquise» comme disent les naturels du Midi. Et justement, cette marquise habiterait dans le Midi. Elle n'aurait pas trop d'accent, parce que ce n'est pas joli chez une marquise, mais elle posséderait quand même une bonne réserve de soleil dans la voix.

Une deuxième envie insatisfaite de Dorothée – qui vivait dans son deux-pièces-cuisine – était de posséder un potager. Rêve d'innombrables citadins qui ignorent que des poireaux cueillis dans «son propre jardin» coûtent finalement le double de ceux que l'on trouve au marché. Et qu'ils ne sont guère meilleurs! Mais cette obsession étant également en elle, Dorothée décida que «sa» marquise posséderait, dans la nouvelle histoire, un magnifique potager... Seulement, comme elle n'était point sotte, elle savait très bien qu'une marquise cultive rarement elle-même son potager! Il faudrait donc introduire également dans le récit un jardinier... Mais ça, c'était plus délicat parce que Dorothée ne voulait pas se contenter d'un jardinier banal : il lui fallait un extraordinaire jardinier! Et, même en utilisant les petites annonces couplées du *Chasseur Français*, de *L'Acclimatation* et de *La vie à la campagne*, ce devait être un personnage très difficile à trouver de nos jours.

Il n'empêche que l'ensemble – c'est-à-dire la marquise, le potager et le jardinier – constituait déjà des éléments capables de meubler l'aventure issue de la petite annonce délaissée pendant tant d'années... L'annonce? Mais au fait, nous avons complètement oublié de la relire, comme le fit ce soir-là Dorothée : *Recherche d'urgence excellent jardinier pour cultiver jardin potager dans pays ensoleillé. Conditions exceptionnelles. S'adresser directement au manoir de Saint-Vaygulphe, près Cavaillon.*

Tout se passerait donc au pays des melons.

Il ne restait plus qu'à trouver le titre de l'histoire. Pourquoi, étant donné la personnalité très spéciale dont Dorothée voulait parer «son» jardinier, ne pas coiffer le tout de ces quatre mots : *l'Amoureux du silence?*

L'AMOUREUX DU SILENCE

La marquise Dorothée de Saint-Vaygulphe est une adorable vieille dame. Il n'y a plus tellement de marquises en France et cela semble presque regrettable quand on a eu le rare privilège d'être présenté à la châtelaine septuagénaire qui règne, en despote éclairée, sur la terre ensoleillée de Saint-Vaygulphe. On souhaiterait qu'il existât encore quelques marquises de ce genre, capables de se pencher avec délicatesse sur les petites misères des humbles et de se montrer indulgentes envers les innombrables faiblesses de l'humanité.

Le castel de Saint-Vaygulphe est l'une de ces dernières bastides provençales, chantées jadis par les félibres dans la noble langue revigorée par Mistral, et où les jardins en espaliers ont la chance insigne de voir s'épanouir les oliviers.

Précisément, la marquise faisait dans son jardin – en compagnie de son régisseur M. Casteljouls – son tour quotidien du propriétaire qui les fit passer devant le jardinier Benoît. Celui-ci salua la noble dame en retirant son chapeau de paille à large bord, mais sans prononcer la moindre parole. Dès que ce geste de déférence eut été accompli, Benoît se pencha à nouveau sur sa pelle-bêche comme s'il n'y avait qu'elle au monde à l'intéresser.

— Drôle de bonhomme! grommela le régisseur.

La marquise ne dit rien et préféra attendre le moment où elle rejoignait son salon, dont les baies étaient grandes ouvertes sur la terrasse, pour demander au fidèle Casteljouls :

— En passant devant Benoît vous n'avez pu vous empêcher de laisser échapper une remarque que je me fais mentalement tous les jours. Depuis combien de temps cet homme est-il à mon service?

— Dix ans, madame la marquise.

— Et combien de paroles l'avez-vous entendu prononcer pendant cette période?

— Tout au plus une centaine...

— Il n'est cependant pas muet?

— Non, madame la marquise, mais je crois qu'il aime le silence... Peut-être va-t-il quand même se montrer plus bavard puisqu'il m'a demandé hier soir si M^{me} la marquise consentirait à le recevoir.

— A quel sujet?

— Je l'ignore.

— Mon bon Casteljouls, vous m'annoncez là des choses surprenantes... Benoît veut vraiment me parler?

— Il m'a même affirmé qu'il attachait une très grande importance à cet entretien.

— Dans ce cas, priez-le de venir. Je l'attendrai ici. Il faut profiter sans tarder de ses excellentes dispositions oratoires! Peut-être ne dureront-elles pas et éprouvera-t-il très vite de lourds remords de m'en avoir trop dit. Êtes-vous toujours satisfait de son travail?

— C'est le meilleur jardinier que j'aie jamais connu et de loin l'ouvrier le plus consciencieux du domaine. Je vais l'avertir immédiatement que madame la marquise l'attend...

Quelques minutes plus tard, Benoît, le jardinier amoureux du silence, apparut dans l'encadrement de la baie. Il se tenait assez gauchement, tournant et retournant dans ses mains maigres et cagneuses le large chapeau de paille. La marquise l'observa avec attention avant de déduire qu'elle se trouvait en présence d'un homme dont il était impossible de découvrir l'âge exact : c'était presque un personnage sans âge... On ne pouvait pas non plus définir la couleur de ses cheveux, tondus ras, lui donnant un crâne dénudé qui aurait pu appartenir à un détenu. Il était grand, mais voûté comme tous ceux qui se sont penchés, pendant la plus grande partie de leur existence, vers la terre. Ses yeux noirs et fiévreux dévoraient le visage qui paraissait taillé dans une pomme de pin. Le regard aurait presque pu être celui d'un innocent de village. Mais l'homme n'était cependant pas un simple d'esprit : sans doute était-il même beaucoup plus instruit que la majorité des Provençaux bavards qui l'entouraient et qui l'appelaient «le fada du Nord».

Selon le diagnostic secret de la marquise – dont les petits yeux gris et perçants, perdus dans les rides, avaient vite fait de scruter ses gens et leurs âmes –, le bonhomme était un timide ou un aigri. Mais, de toute manière, il n'était pas heureux.

— Entrez, Benoît. Approchez-vous... Vous avez demandé à me parler? Qu'y a-t-il?

L'aide-jardinier, qui s'était avancé de quelques pas, finit par répondre après avoir fait un visible effort pour sortir de son mutisme :

— Que madame la marquise veuille bien m'excuser, mais ce que j'ai à lui dire est assez long...

La châtelaine de Saint-Vaygulphe était de plus en plus étonnée :

— Dans ce cas, asseyez-vous.

— Jamais je ne me permettrai en présence de madame la marquise! D'ailleurs ce que je vais lui révéler ne peut l'être que debout ou à genoux...

— Serait-ce une confession? demanda en souriant la vieille dame.

— Plus exactement le récit véridique d'une triste période de mon

existence. Il m'a paru nécessaire que madame la marquise la connût pour qu'elle pût mieux comprendre pourquoi je vais être dans l'obligation de la quitter après dix années passées à son service.

— Vous allez nous quitter, Benoît? Que va devenir mon potager sans vous?

— J'attendrai que Madame la marquise m'ait trouvé un remplaçant capable de lui donner toute satisfaction.

— Peut-être reviendrez-vous sur votre décision, Benoît?

— Je ne le pense pas...

Et la marquise Dorothée de Saint-Vaygulf fut la première, et même l'unique personne, à apprendre la troublante aventure qu'avait vécue son jardinier...

Cette aventure avait commencé dix années plus tôt, très loin de la douce Provence, dans la région la plus verdoyante de la France : la Normandie. A cette époque, le jardinier Benoît n'existait pas. Mais y avait un Benoît qui lui ressemblait comme un frère jumeau, s'il en avait eu un, et qui était «Frère trappiste» de l'abbaye de Corenville.

Frère Benoît, certainement le plus humble et le plus candide des dix «Frères» et des quarante «Pères» constituant la pieuse cohorte de l'abbaye, s'était vu confier par le Très Révérend Père Abbé la charge délicate d'élever les porcs de l'exploitation agricole de la Trappe. Depuis six années qu'il avait revêtu la robe de bure, frère Benoît avait rempli, avec une conscience toute monastique, ces fonctions auxquelles avait jadis aspiré l'Enfant Prodigue lorsqu'il se trouvait dans le plus complet dénuement, loin de la maison paternelle.

Un matin, frère Benoît apprit, de la bouche du Père Abbé, qu'un fermier voisin enverrait l'après-midi l'un de ses employés avec une jeune truie dans le but de laisser s'accomplir l'œuvre de la nature en faisant couvrir la femelle par le vigoureux mâle de la porcherie monacale. Les porcelets roses qui naîtraient de cet accouplement seraient répartis par moitié, selon un vieil usage pratiqué en basse Normandie, entre la Trappe et le fermier.

Depuis deux heures, tout en vaquant aux soins de propreté de ses auges, qui étaient des modèles du genre, frère Benoît attendait avec patience la venue de la jeune truie sous bonne escorte. L'escorte en question se présenta enfin sous la silhouette nonchalante et appétissante d'une solide fille au regard insolent. Les yeux verts, dans lesquels une fausse innocence se mêlait à un désir très certain d'exciter la convoitise, furent le commencement de la perte de frère Benoît.

Celui-ci en effet, avait toujours appréhendé la douceur féline et la chaleur ouatée des caresses féminines. Pour conserver une virginité sans tache, il s'était réfugié à vingt et un ans à la Trappe après avoir réussi à subir avec stoïcisme l'épreuve du service militaire pendant laquelle les vertus les plus farouches sombrent parfois dans d'obscures

maisons, à numéros camouflés, qui se trouvent dans le voisinage des casernes.

Six années avaient passé depuis ce sacrifice héroïque et Benoît n'avait pas trop ressenti, au milieu de ses frères cloîtrés, ces envies qui bousculent souvent l'existence d'hommes dont la tempérance a un mal infini à lutter contre les aspirations bestiales d'un corps sain et vigoureusement constitué. Peut-être fut-ce la raison pour laquelle le réveil, aux approches de la trentaine et à la vue d'une fille de ferme, fut-il terrible? Un besoin encore inexprimé et inassouvi s'affirma brutalement chez frère Benoît avec toute cette impétuosité que possèdent les sentiments jeunes.

S'il est de règle, chez les trappistes d'observer un silence perpétuel, certaines dérogations à cette pénible loi sont cependant nécessaires pour permettre aux frères – et non aux pères – de prononcer les quelques paroles indispensables pour conserver des rapports normaux avec le commun des mortels. Les courtes phrases échangées entre frère Benoît et Marie-Madeleine – c'était le prénom prédestiné de la servante au grand cœur – furent purement consacrées aux différentes phases de la délicate opération pour laquelle ni le porc ni la truie ne semblèrent d'ailleurs marquer la moindre répulsion.

Le regard de frère Benoît allait alternativement de la contemplation du spectacle offert par la nature à un examen furtif de la fille dont il hésitait à soutenir l'éclat des yeux parfaitement impudiques : Benoît rougissait comme un sacristain surpris en train de boire le vin des burettes.

Marie-Madeleine était une rousse plantée sur de longues jambes droites ; elle avait des bras harmonieux et laiteux qui se terminaient par des mains bien en chair nullement grossières. Sa bouche enfin n'était qu'une tache de sang s'entrouvrant sur une denture éclatante de blancheur : le cidre de Normandie n'avait pas encore eu le temps de faire ses ravages dans l'émail de cette fille de dix-neuf ans.

Frère Benoît, lui, était, au contraire, dangereusement maigre. Ses mains osseuses donnaient l'impression d'avoir été ciselées dans du vieil ivoire jaune... Pendant toute la durée de l'accouplement, la truie poussa des petits cris perçants tandis que le mâle laissait échapper des grognements d'évidente satisfaction.

Quand ce fut terminé, la fille reprit le chemin de la ferme et frère Benoît se réfugia à la chapelle avec la ferme intention d'expier sans tarder ses regards empreints de concupiscence. L'énormité de sa «faute morale» lui apparaissait telle qu'il décida d'aller se jeter aussitôt aux pieds du Très Révérend Père Abbé pour la lui avouer et recevoir le châtimement exemplaire qui le remettrait dans la voie de pénitence qu'il s'était tracée, quelques années plus tôt, le jour où il s'était présenté devant le portail de la Trappe.

Malheureusement, le Père Abbé ne lui laissa même pas le temps de se prosterner et demanda :

— Mon frère, notre mâle s'est-il bien comporté?

— Oui, mon Très Révérend Père.

— Puisqu'il en est ainsi, après-demain nous recommencerons avec une autre truie de la même ferme. Le Ciel a enfin voulu que nous possédions un excellent mâle à la Trappe : nous ne pouvons faillir à la loi de la procréation universelle. La vente des porcelets, issus de ces unions fécondes, nous permettra de soulager quelques-unes des innombrables misères qui nous entourent. Soyez donc prêt, mon frère, après-demain à 14 heures comme vous le fûtes cet après-midi.

Frère Benoît ne put que s'incliner devant les ordres de son supérieur et il reprit lentement le chemin de sa porcherie.

Le surlendemain, toujours avec un long retard – et en cela, elle prouvait qu'elle était bien femme –, Marie-Madeleine réapparut, accompagné d'une autre truie, tout aussi rose et tout aussi fraîche que la première. La bouche de la fille semblait être encore un peu plus écarlate, les lèvres paraissaient encore plus gourmandes et la denture se révélait encore plus éclatante... Frère Benoît, cette fois, contempla beaucoup moins la saillie de la truie que la paysanne rousse qui, décidément, se montrait de moins en moins farouche.

Le véritable drame fut que le fermier possédait six truies et que le mâle de l'abbaye était infatigable. Quand la sixième opération de chair fut consommée, frère Benoît n'était plus l'humble serviteur de l'Ordre réformé par le vénérable abbé de Rancé, mais un simple néophyte de l'amour... Belzébut, aux pieds fourchus, avait pénétré au plus profond de ses entrailles. La fille était vraiment trop belle, les porcs offraient un exemple déplorable et le printemps lui-même s'était mêlé à l'aventure en faisant éclore les premiers bourgeons d'avril...

Un soir, à l'heure sainte de la coulpe dans le sanctuaire, où tous les pères et tous les frères se trouvaient réunis pour confesser leurs fautes réciproques et quotidiennes, la stalle occupée d'habitude par frère Benoît se révéla désespérément vide.

Son occupant ne reparut que dix jours plus tard sous les vêtements misérables d'un pauvre civil qui osait à peine heurter le portail clos de l'abbaye avec le lourd marteau de fer. Quand il l'eut fait cependant, frère Trophime, le portier, entrouvrit avec prudence le judas grillagé pour observer le visiteur. Et il eut un mal infini à reconnaître, sous des traits ravagés par des nuits diaboliques, le visage si pur de celui qui avait partagé pendant six années la vie austère de la communauté. L'excellent cerbère referma précipitamment son judas comme s'il venait d'apercevoir le mal personnifié. Puis ce fut le silence.

Frère Benoît dut attendre longtemps, agenouillé sous un pâle clair de lune, devant le portail et en se frappant humblement la poitrine.

Un reflet de cette lune hésitante caressait son visage qui était sillonné de larmes.

Enfin le judas se rouvrit – et non pas le portail – pour laisser filtrer dans l'obscurité la voix docte et solennelle du Très Révérend Père Abbé qui disait :

— Relevez-vous, mon frère... Vous êtes revenu solliciter le Très-Haut qu'il vous accueille à nouveau dans sa maison de silence et de prière... Mais vous avez beaucoup péché! Votre pénitence doit être proportionnée à la grandeur de votre faute. Voici déjà dix jours que vous courez par monts et par vaux, en compagnie d'une créature de Satan, à la recherche d'un bonheur impossible... Vous venez de comprendre enfin votre erreur et nos prières vous ont ramené dans le droit chemin. Nous n'avons pas le droit de nous montrer plus sévères que le Tout-Puissant ; il nous prouve qu'il vous a déjà pardonné puisque lui seul a pu vous inspirer de vous agenouiller devant ce portail... Mais vous devrez quand même expier : on ne sort pas à sa guise de la maison de Dieu quand on a la faveur suprême de pouvoir y vivre de son vivant. Vous allez donc repartir sur les routes, et cette fois ce sera pour peiner dans le calme et dans l'apaisement de la terre... Vous accomplirez les plus humbles besognes des champs afin de gagner votre pain quotidien à la sueur de votre front, tout en continuant à chanter les louanges du Seigneur... Vous nous avez quittés dix jours et dix nuits : vous ne pourrez vous présenter à nouveau devant ce portail que dans dix années. Une année d'expiation sera à peine suffisante pour réparer chacune de vos journées de débauche. Dans dix années vous reviendrez pieds nus à cette même place et nous verrons alors si la miséricorde divine consent à vous recevoir à nouveau parmi nous. Allez, mon frère, et surtout... ne péchez plus!

Le judas s'était refermé.

Frère Benoît repartit dans la nuit en courbant la tête sous le poids de son écrasante misère morale. Ce fut M. Casteljouls, le régisseur de la marquise, qui l'accueillit quelques semaines plus tard au domaine de Saint-Vaygulfhe sans se douter de la véritable identité de ce grand garçon modeste qui sollicitait un emploi subalterne.

Pendant dix années, Benoît avait arrosé les légumes et fait pousser mille fleurs merveilleuses qui s'étaient élevées vers le ciel en chantant, sous leurs coloris, la gloire du Créateur... L'aide-jardinier avait continué à observer la règle du silence et à se meurtrir les chairs sous le cilice.

Les dix années de la pénitence prescrite s'étaient écoulées. Dès que la noble marquise lui aurait trouvé un remplaçant, Benoît abandonnerait pour toujours la terre chaude de Saint-Vaygulfhe pour aller rejoindre les brumes normandes. Il effectuerait ce nouveau

voyage pieds nus, comme ces pèlerins qui se rendaient jadis à Saint-Jacques-de-Compostelle, en égrenant le rosaire et en rendant grâces au Ciel qui lui permettait d'entrevoir à nouveau la porte lointaine du paradis...

La marquise Dorothée avait écouté l'étrange récit de son jardinier dans le plus profond recueillement. Quand il fut terminé, elle n'eut pour lui que ces mots :

— Mon frère, vous pouvez partir dès demain. Et ne nous oubliez pas dans vos prières quand vous aurez retrouvé votre cellule de la Trappe, c'est-à-dire le royaume de Dieu...

Un mois plus tard, un homme, dont les pieds étaient en sang, frappait au portail de l'abbaye. Le frère portier – qui n'était plus frère Trophime, décédé entre-temps dans «la paix du Seigneur», mais frère Luc – entrouvrit le judas en demandant :

— Que désirez-vous?

— Être accueilli parmi vous, mes frères...

Le judas se referma, mais le portail s'ouvrit à deux battants.

A cette vue, Benoît tomba à genoux sans pouvoir se relever : ses pieds ensanglantés se refusaient à lui faire franchir le seuil d'espérance. Frère Luc dut aller quérir un autre frère avec lequel il transporta Benoît sur une civière qui servait à faire effectuer aux trappistes décédés leur dernier voyage de la chapelle au petit cimetière où on les enterrait dans de simples sacs de toile. Souviens-toi que tu n'es que poussière...

La communauté était en prières pour réciter l'Office des Ténèbres. Seule, la veilleuse du sanctuaire répandait une clarté irréaliste. La civière fut apportée devant le maître-autel. Le Père Abbé s'approcha de Benoît qui entendit ces paroles de bonté :

— Mon frère, nous allons vous remettre la robe de bure sous laquelle vous terminerez vos jours dans la cellule de pénitence d'où vous ne sortirez que pour vous rendre aux saints offices. Aucune parole, hormis celles de nos chants liturgiques, ne devra sortir à l'avenir de votre gorge... Vous ne prendrez même pas vos repas au réfectoire en compagnie de vos frères... Vous n'aurez pas le droit de faire votre promenade quotidienne dans le cloître à la lumière solaire... Vous attendrez que la nuit soit venue. Vous n'irez jamais dans les champs et vous ne montrerez plus jamais votre visage qui devra rester dissimulé sous le capuchon... Ce soir, vos frères vont vous transporter dans votre cellule où vous trouverez l'eau froide! Vous êtes à nouveau des nôtres : Dieu vient de vous tracer, par le modeste truchement de ma voix, votre ligne de conduite jusqu'à votre dernier souffle.

Les lèvres de frère Benoît murmurèrent un faible «Ainsi soit-il» pendant que sa tête retombait sur la civière, qui fut emportée vers la cellule.

Ce ne fut que trois mois plus tard que la silhouette voûtée de frère Benoît se découpa dans la théorie de moines et de moinillons qui se rendaient à la chapelle pour y chanter mâtnes. Ses plaies s'étaient refermées et ses pieds s'étaient durcis. Sans doute est-il encore aujourd'hui à la Trappe de Corenville. Mais ce qu'il n'a jamais su, puisqu'il lui est interdit de quitter sa cellule pour la promenade collective, et d'échanger les moindres propos avec ses frères dans le Seigneur, c'est que le Très Révérend Père Abbé a fait supprimer la porcherie.

Quant à la fille rousse, elle doit continuer à porter allègrement, quelque part dans le monde, le poids de son effronterie et à étaler copieusement sa luxure...

Dorothée Gindt était heureuse puisqu'elle avait réussi à s'imaginer en marquise d'une grande dignité... Seulement, une dignité austère qui se prolonge risque de devenir fastidieuse. Il existe toutes les sortes de dignité : on peut même se montrer digne dans les situations les plus osées. Enfin, n'était-il pas indispensable de revenir après l'histoire de frère Benoît, vers la franche gaieté?

Pour en trouver l'amorce dans les petites annonces, il fallait brasser à nouveau celles qui provenaient du courrier du cœur. Ce fut long... Il y en avait une telle quantité que la collectionneuse s'aperçut que ce genre d'appels pressants constituait une bonne moitié du stock accumulé dans la boîte à cigares. Pendant trois soirées consécutives, elle chercha, éliminant tout ce qui ne lui paraissait pas susceptible de déclencher immédiatement le rire qui reconforte quand on est seule. Et son obstination finit par être récompensée : la petite annonce – avec la demande et la réponse – faite par celui ou celle qui, dans le journal, s'occupait de la rubrique – lui brûlait les doigts. Elle provenait d'un journal féminin *Le Courrier d'Eve*, qui était peut-être beaucoup plus lu par les hommes que par les femmes. La rubrique elle-même portait un titre charmant *Mes épanchements* et, au bas de la longue colonne, c'était signé *Synovie*... Prénom adorable et peu commun sous lequel ne pouvait se cacher qu'une âme humoriste. *Synovie* était-elle une rédactrice ou un rédacteur? Mais peu importait, après tout, que *Synovie* fût une fille jeune et belle ou, au contraire, une demoiselle entre deux âges, comme Dorothée, ou même un rédacteur facétieux portant barbe et lorgnon! La seule chose qui comptait, comme

toujours avant la naissance d'une aventure imaginaire, c'était le texte.

La question posée par «La fidèle lectrice» du *Courrier d'Eve*, était celle-ci : *Je suis plutôt belle et je n'ai que dix-huit ans. Mon plus grand rêve est de devenir strip-teaseuse... Mes parents y consentent, à condition que ce soit une situation très rémunératrice. Que dois-je faire?*

La réponse faite par Synovie était courte : *A votre âge, on ne se découvre pas.*

Tout en étant éblouie, Dorothée demeurait dans une certaine perplexité... Il était certain qu'elle n'avait guère fréquenté le monde assez fermé du strip-tease. La seule occasion où elle avait pu applaudir les exploits d'une strip-teaseuse s'était présentée au cours d'une soirée de charité grandiose donnée au palais de la Mutualité au bénéfice de *L'Amicale des retraités de la Sécurité sociale*.

Mais la fulgurante exhibition de «l'artiste» se déshabillant harmonieusement, sur un rythme de slow et sous le halo un peu cru des projecteurs, avait été suffisante pour faire comprendre à Dorothée qu'il pouvait exister des professions lucratives dont le moins qu'on pût dire était que, si «le travail» y commençait sous des dehors vestimentaires excessifs – tels que grosses lunettes teintées, masques de velours, boas ensorceleurs, gants démesurés, bas affriolants, talons aiguille et dessous innombrables –, il se terminait assez rapidement, grâce à la merveilleuse invention de la fermeture éclair, dans une nudité agréablement totale.

En revenant ce soir-là du palais de la Mutualité, Dorothée était restée songeuse. Mais, dès le lendemain matin, lorsqu'elle s'était trouvée assise derrière le guichet de son bureau de renseignements, elle n'avait plus du tout pensé aux formes charnues entrevues la nuit précédente. Le temps avait passé... C'est seulement beaucoup plus tard que le mot, assez magique en soi, de *strip-tease* était revenu dans son esprit. Sans doute est-ce vers cette époque qu'elle découpa, dans le *Courrier d'Eve*, sans trop savoir comment elle pourrait les utiliser, la question et la réponse qui flamboyaient dans ses mains aujourd'hui. Des mains qui tremblaient un peu comme cela se produisait chaque fois que le moment divin lui paraissait venu d'extraire un texte de sa cachette pour l'utiliser comme point de départ d'une aventure.

Dans ce doux émoi de la révélation, se glissait aussi – ce soir – la possibilité de satisfaire indirectement une autre sorte de refoulement secret, qui s'était ancré en Dorothée avec une force peut-être moins grande que le désir d'être marquise mais quand même avec une ténacité qui la consternait elle-même... Oui, elle était bien contrainte de se l'avouer : cela ne lui aurait pas tellement déplu d'être strip-teaseuse! Et plus elle y pensait, plus elle estimait qu'à l'âge de la créature qui s'était exhibée au palais de la Mutualité, elle-même, Dorothée, avait été beaucoup plus belle. Elle se souvenait très bien,

par exemple, que cette fausse blonde était affligée de genoux cagneux et que ses seins avaient une fâcheuse tendance à s'affaisser vers le sol. Ce qui n'avait pas été son cas, à elle, quand elle avait coiffé la Sainte-Catherine, et qui ne l'était même pas encore aujourd'hui, bien qu'elle eût doublé le chiffre de cette fête fatidique. Pourquoi, dès lors, ne pas se défouler une fois de plus en s'instituant l'héroïne de la nouvelle aventure qui – elle le sentait – était toute prête à jaillir de son imagination, grâce au courrier du cœur?

La décision fut vite prise : elle allait devenir strip-teaseuse... Mais pas la strip-teaseuse banale! Pas la fille qui a besoin d'une manifestation de charité pour affirmer les qualités de son académie! Elle serait «la» strip-teaseuse : celle qui est la super-vedette du genre et que nulle autre ne se risquerait à détrôner.

Elle n'avait pas été sans remarquer aussi, lorsqu'elle avait parcouru les journaux à la recherche des petites annonces constituant sa pâture imaginative, que les professionnelles du métier ne craignaient pas de s'affubler – sur les placards publicitaires annonçant leur gracieuse présence dans les cabarets spécialisés – de noms tapageurs... Elle se souvenait très bien qu'il existait une *Dodo de Hambourg*, une *Cathy de Stockholm*, une *Mado de Madrid*... La particule semblait convenir également au strip-tease : ce qui n'était pas pour lui déplaire, à elle qui avait été *Dorothée de Fumelle* et *Marquise Dorothée de Saint-Vaygulfpe*... Mais «de quoi» pourrait-elle bien être Dorothée dans l'aventure qui se préparait? Pourquoi pas, puisqu'elle y habitait, *Dorothée de Vincennes*? Ce pseudonyme offrait un double inconvénient : il ne faisait pas assez «vedette internationale» et, pour le porter avec quelque raison, il lui faudrait se vêtir d'un manteau de panthère – quitte à le retirer ensuite au cours du numéro – pour son entrée dans l'action. Et Dorothée n'aimait pas la peau de panthère... *Dorothée de Manchester*? Cela sonnait assez bien, mais il eût été indispensable qu'elle se présentât, dans le récit, enveloppée d'un manteau de brouillard... Ce qui donnerait le spleen à ses admirateurs... Et *Dorothée de Paris*? N'était-ce pas admirable de simplicité? Paris, n'est-ce pas le centre de tous les plaisirs? Il était même insensé de penser qu'aucune de ces demoiselles strip-teaseuses n'avait encore eu l'idée de se parer de ce titre prestigieux, capable de faire s'ouvrir les portes les plus fermées de la province ou de l'étranger... Elle serait, elle était déjà – étant née dans le XVIII^e arrondissement – *Dorothée de Paris*!

La dernière formalité, avant de se lancer dans l'aventure, était de lui trouver un titre. Celui-ci ne pouvait être fait, si l'on voulait tenir compte de la profession de l'héroïne, que de charme et de douceur. Ce fut : *Musique douce*...

MUSIQUE DOUCE

Anatole était nerveux...

Et n'importe quel homme, se trouvant dans sa situation, l'eût été! Ne venait-il pas de franchir le seuil de son appartement en portant dans ses bras celle qui, le matin même, à la mairie du XVIII^e arrondissement, avait répondu par un timide «oui» à la question posée par un obscur adjoint, ceint d'une écharpe tricolore.

Le galant Anatole – qui avait admiré ce rite dans les films américains – avait su se montrer le plus attentionné des époux en respectant la tradition qui voulait que la jeune épouse pénétrât d'aussi charmante façon dans le paradis bourgeois où elle offrirait le meilleur d'elle-même.

Dès qu'il eut déposé son précieux fardeau sur le lit qui s'annonçait conjugal, Anatole épongea son front ruisselant. Essoufflé, mais heureux, Anatole savait que le bonheur venait enfin de pénétrer chez lui et dans sa vie – jusqu'alors assez grise – en même temps que la beauté platinée qui s'étalait, voluptueuse et affriolante, sur le couvrelit.

Un bonheur qu'Anatole méritait... Parce que, enfin, grimper les cinq étages d'un immeuble sans ascenseur, vêtu d'une jaquette brodée et chaussé de souliers vernis qui faisaient gonfler les pieds, le huit-reflets sur la tête et la fleur d'oranger à la boutonnière, ce n'est déjà pas si mal! Mais porter en plus, à bout de bras, une splendide créature mesurant 1,80 m chaussant du 45 fillette, pesant 85 kilos alors que soi-même on n'atteint péniblement que 1,64 m de taille, 39 de pointure, et 62 de poids, cela devient une performance!

Aussi Anatole avait-il le droit de dire, en s'affalant dans un fauteuil :

— Je suis épuisé...

Phrase assez inquiétante, ou tout au moins imprudente à la veille de l'événement qui devait se produire. Heureusement que celle qui avait le droit maintenant de se considérer comme sa tendre «moitié» légale ne sembla pas attribuer un double sens à cette exclamation sincère et se contenta de répondre :

— Cela te fait digérer, chéri! On mange toujours trop dans ces repas de noce...

— Mon amour, n'est-ce pas la seule consolation des invités? Je

t'adore, ma Dorothée, embrasse-moi...

Elle le fit avec discrétion et lui avec gloutonnerie : ce qui le revigora.

— Ça va tout de suite mieux! reconnut-il en retirant sa jaquette sous laquelle il étouffait. J'ai une de ces fringales d'amour!

— J'ai bien cru, mon tendre Anatole, que ce banquet ne se terminerait jamais! Elles en faisaient des têtes, ta sainte mère et ta sœur Ursule.

— C'est un peu normal, chérie... Mets-toi à leur place : j'étais fiancé depuis cinq années avec la nièce du curé de Sainte-Clotilde, et patatras! voilà qu'après l'avoir applaudie seulement trois semaines plus tôt, j'épouse une femme nue du Concert Mayol! Est-ce que tu te rends compte que c'est la première fois qu'une femme nue entre dans ma famille?

— Femme nue! D'abord je ne suis pas une femme nue, mais une «strip-teaseuse». Il y a une nuance... Quant à «ta» famille, je m'en tamponne ce que je pense... Et toutes les femmes qui y sont entrées, depuis tes arrière-grand-mères jusqu'à ta mère, ont bien été contraintes de se dévêtir, sinon tu ne serais pas là pour devenir mon époux aujourd'hui! La seule qui fera exception à cette règle sera ta sœur Ursule... Avec le physique qu'elle a, elle risque de rester vieille fille!

— N'insulte pas Ursule! Elle a beaucoup de mérite : ce n'est pas si facile que cela, à notre époque, de rester demoiselle! Quant à toi, je t'avoue ne pas voir très bien la différence entre une strip-teaseuse et une «femme nue» de revue, puisque celle-ci, en entrant sur scène, apparaît dans la tenue exacte que la strip-teaseuse adopte en sortant!

— Tu es insultant, Anatole! Apprends une fois pour toutes que moi, je fais de l'art!

— Ah, ça, je le reconnais! C'est même pourquoi je t'ai épousée, ma Doro jolie!

— Appelle-moi Dorothée, comme sur mes affiches! J'ai horreur des diminutifs : ils rapetissent une artiste...

— Pas avec ta taille! Je te demande quand même pardon... Mon amour, sais-tu que je deviens fou à la seule idée que, tous les soirs, quand nous rentrerons bien gentiment chez nous, j'aurai mon petit strip-tease pour moi tout seul! C'est formidable, ça! Je te verrai refaire dans notre nid douillet ces gestes adorables qui te permettent de retirer, les uns après les autres, tous tes «grands dessus» et tous tes «petits dessous» affriolants... Je suis dans un état!

— Calme-toi...

Mais, pour prouver sans doute la véracité de son dernier aveu, Anatole avait déjà retiré son élégant gilet blanc : ce qui permit à la belle Dorothée de le voir – sans grand enthousiasme – pour la

première fois en bretelles.

Aussi s'empressa-t-elle de dire, pour achever de tempérer le lyrisme marital :

— Oh! tu sais... Quand je ne suis pas en scène, je mets moins de temps, et surtout moins de formes, pour me déshabiller! C'est vite expédié! J'enlève tout ce que j'ai sur moi d'un seul coup... Il y a même des soirs où j'en ai tellement assez de me dévêtir à longueur de spectacle que je me couche tout habillée.

Anatole avait blêmi.

— Tu ne vas pas me faire ça, mon ange? Tout habillée!... Le soir de notre mariage?

Voulant lui donner immédiatement le bon exemple, il s'était assis sur le bord du lit pour se débarrasser de sa chaussure vernie gauche. Mais la blonde Dorothée s'était réfugiée au bout de la pièce, telle une nymphe effarouchée. Enfin elle se décida à ôter timidement son gant droit pendant que ses yeux bleus, embués de décence, exprimaient une indicible angoisse et que sa voix très douce murmurait dans un souffle :

— Anatole...

— Qu'y a-t-il, chérie?

— Je ne peux pas...

— Tu ne peux pas quoi, poupée?

— Me déshabiller devant toi!

— Te... Tu plaisantes? dit-il, tenant sa deuxième chaussure vernie dans la main.

— Je me sens affreusement gênée! balbutia-t-elle. Tu n'as pas l'air de te douter que cela ne m'est jamais arrivé de me déshabiller ainsi!

— Ma Dorothée adorée, tu ne fais que cela en public depuis trois années et quatre fois par jour!

— Pardon! Au Mayol, c'est différent...! «Ils» sont nombreux pour me regarder, tandis que toi, tu es tout seul! Il n'y a rien de plus choquant que de se mettre nue devant un seul homme!

— Mais enfin, Dorothée, tu divagues! Je ne peux tout de même pas inviter les voisins.

— Ça m'aiderait peut-être?

Il s'était rapproché d'elle, en chaussettes, mais elle avait reculé farouche, en criant :

— Si tu me touches, je fais ma crise de nerfs!

— Je ne suis pas un satyre mon adorée, mais ton époux... Ton petit mari gentil depuis ce matin 11 heures! Tu ne te souviens donc pas de ce qu'a dit l'adjoint qui nous a mariés?

— Celui-là! Comme s'il connaissait quelque chose à la psychologie d'une strip-teaseuse! Tu ne comprends donc pas que, pour se dévêtir, il me faut de l'ambiance?

Anatole, consterné, commençait à se demander si sa mère n'avait pas eu raison, quand elle lui avait dit : «Méfie-toi, mon garçon! le mariage réserve de ces surprises! Il y a des créatures qui font beaucoup d'effet avant, mais, après, quelle déception!» Et le nouvel époux comprit qu'il n'y avait plus pour lui qu'une solution : employer la manière forte.

— Dorothée, je te somme de te déshabiller!

— Au nom de la loi, peut-être? Brute!... Et moi qui te prenais pour un homme délicat!

Elle était déjà au bord des larmes, hoquetant :

— Il y a des choses qui offensent ma pudeur naturelle... D'abord, je n'ai pas «mes» éclairages, ni «ma» musique... Parfaitement! «Mon» air de strip-tease! Si je l'avais, ça irait tout seul... C'est vrai! J'ai tellement pris l'habitude, depuis trois années, de me déshabiller en mesure que je n'arrive plus à m'en passer si je veux le faire lentement...

Sans en entendre davantage, Anatole se rua sur le poste de radio d'où sortit, après quelques tâtonnements, *la Danse macabre* de Saint-Saëns : c'était un peu triste et ça aurait mieux convenu à une créature squelettique. Ce qui était loin d'être le cas de la plantureuse Dorothée.

Il tourna à nouveau le bouton : ce qui apporta une causerie très documentée sur la culture intensive de la courgette. Dorothée fit la moue. Enfin, parvint une samba...

— Ce n'est pas «mon» air, soupira la jeune femme. Mais je vais quand même essayer...

Le regard éperdu d'amour, Anatole prouva qu'il lui savait un gré infini pour cette preuve de bonne volonté. Exultant, il en profita pour se libérer du carcan de la cravate-plastron et du col rigide à coins cassés pendant qu'elle retirait son deuxième gant. Son corps, harmonieux et admirable, commença à se déhancher et à onduler sur le rythme tropical. Mais au moment psychologique où son époux approchait une main gaillarde de la fermeture éclair de sa robe, elle s'arrêta de danser en déclarant, découragée :

— Ça ne va pas! Ce n'est pas «mon» air...

Anatole se cramponnait au bouton de la radio qu'il tournait fébrilement dans tous les sens en répétant, exaspéré, entre ses dents : «Ce n'est pas son air! Ce n'est pas son air...» Il mit tant d'énergie dans ce travail de recherche artistique qu'un brusque déclic mit fin à toute émission. Ce fut le silence absolu sur les ondes...

— Voilà le bouquet! Dorothée chérie, mon poste est détraqué!

— Cela ne m'étonne pas : un vieux modèle comme ça! Mais ne t'énerve pas quand même, trésor...

— Facile à dire! Je suis dans un état!

Il se frappa le front en hurlant :

— Ne bouge pas! Reste, si tu le peux, dans ta position ondulante... J'ai un phono quelque part...

Il sortit en trombe et revint en titubant sous le poids d'un antique appareil dégoulinant de poussière.

— Hourra! Nous sommes sauvés, Dorothée! Je reviens...

Il repartit pour revenir en ployant sous le poids d'une pile de disques :

— Choisis celui qui te conviendra le mieux, mon aimée...

L'épouse-aux-cheveux-de-platine prit un disque puis deux, puis trois sur la pile que portait toujours Anatole. La belle créature se bornait à lire les noms des morceaux enregistrés et jetait par terre, au fur et à mesure, les titres qui ne lui convenaient pas en disant :

— *La Marche des gladiateurs*, trop bruyante!... *Travaja la moukère*, quelle horreur! Je ne suis pas spécialiste de la danse du ventre... *Le petit cœur de Ninon*...

Comme elle n'avait fait aucun commentaire sur cette chanson qui eut son heure de célébrité, Anatole en profita pour poser la pile de disques sur un guéridon et demander :

— Ne crois-tu pas que *Le petit cœur*?...

— Trop rengaine!

Elle lança aussi le disque à travers la pièce.

— Tu peux y aller, chérie, ils sont incassables...

En quelques instants, il y eut une orgie de disques répandus sur le tapis. Mais Anatole poussa un rugissement de triomphe en brandissant un disque :

— J'ai ce qu'il te faut : un air épatant... *Valentine*!

— Ça pourra peut-être aller, répondit Dorothée, sceptique.

— Cela ne peut pas ne pas aller! Souviens-toi...

Il fredonna, tout en remontant la manivelle du vieux gramophone :

Elle avait de tout petits petons,

Valentine!

Elle avait de tout petits tétons...

Malheureusement, sa joie était trop grande, trop débordante. A l'instant même où il prit, pour le placer sur l'appareil, le disque miraculeux, celui-ci lui échappa, tomba et – autre miracle – se brisa en trois morceaux.

— Zut et flûte! Quels sont les salauds qui prétendent que ces disques sont incassables? C'est bien «ma» veine... Vite, cherchons un autre air!

Il eut beau chercher.

— Tu perds ton temps, Anatole. *Valentine* était le seul possible, laissa tomber la voix désabusée de Dorothée.

C'eût été un vrai drame si, à ce moment, n'était montée, de la rue, la plainte mélancolique et poussive d'un orgue de Barbarie rabâchant l'air du *Troisième Homme*.

— Et cet air-là? Qu'est-ce que tu en penses? Moi, je le trouve rêvé pour le strip-tease! affirma Anatole qui courut à la fenêtre pour crier à l'artiste anonyme :

— Psst! mon brave homme. Montez! Voulez-vous gagner tout de suite 100 francs? Oui? Alors apportez votre instrument! Cinquième gauche...

Après avoir refermé la fenêtre, il se retourna, épanoui, vers sa compagne :

— Il m'a fait signe qu'il venait... C'est un peu cher, mais après tout, il jouera à domicile. Il faut compter les frais de déplacement... Maintenant tu ne pourras plus te plaindre d'être seule avec moi! Nous serons trois... Le troisième homme!

Il rit très fort de son jeu de mots avant de courir vers le palier. Dorothee, qui riait moins, entendit sa voix dans le vestibule :

— A la bonne heure! Il est raide, l'escalier, hein? Surtout avec un instrument à porter! J'en sais quelque chose... Venez vite dans la chambre à coucher, mon bon monsieur. Ma femme vous y attend avec une de ces impatiences... Moi aussi!

Un clochard hirsute, barbu et hébété, fit son entrée en tramant l'orgue portatif et en ânonnant :

— Bonjour la société...

— Il n'y a pas de société : il n'y a que nous! Pas d'explications... Voilà vos 100 francs promis... Et maintenant, jouez!

Le bonhomme, de plus en plus ahuri, commença à tourner la manivelle. Instantanément, électrisée, Dorothee reprit le mouvement ondulant des hanches et se «dézippa» elle-même : la robe glissa...

Anatole, qui trépignait de fébrilité, laissa tomber son pantalon et se retrouva en caleçon au moment précis où la beauté platinée apparut en combinaison. Mais «l'artiste», qui s'était arrêté brusquement de tourner la manivelle, venait de s'enfuir en criant dans l'escalier :

— Au secours! Au fou! Au viol!

— Qu'est-ce qui lui prend? dit Anatole. C'est un anormal? Tant pis pour lui! Il ne sait pas ce qu'il manque... L'important c'est qu'il ait laissé son orgue. Je vais le remplacer. Continue à «strip-teaser», chérie...

Il se mit à tourner la manivelle, à toute vitesse...

Dorothee, qui avait recommencé à onduler, retira sa combinaison et ses chaussures. Enfin, elle était parvenue au stade mystérieux du soutien-gorge, de la petite culotte bordée de dentelle et des bas noirs... Mais elle s'arrêta dans son bel élan.

— Qu'est-ce qui ne va pas encore? rugit Anatole, toujours déchaîné sur la manivelle.

— Le rythme est trop rapide! Il me faut de la langueur!

— Je ralentis. Continue mon amour!

A l'instant émouvant où elle détachait sa première jarretelle, l'orgue cessa d'émettre sa plainte nostalgique. Anatole avait beau continuer à tourner : rien! Plus rien! le silence...

— Nom d'un chien! Le voilà qui se détraque, lui aussi!

Il ouvrit le couvercle de l'instrument récalcitrant.

— Malheur! Le rouleau de papier perforé s'est déchiré!

Il commença à extraire de la boîte des mètres et des mètres de papier perforé. Bientôt ce furent des décamètres qui s'amoncelèrent sur le tapis. Dorothée, agacée, finit par demander d'une voix pointue :

— Ça va durer longtemps?

— Juste le temps de recoller les petits bouts, trésor...

— J'ai froid!

La figure congestionnée d'Anatole venait de ressortir, triomphante, de la boîte :

— Ouf! Ça y est!

Son triomphe fut éphémère. Les traits de son visage se décomposèrent tandis qu'il avouait d'une voix blanche :

— Jamais je ne saurai remettre tout ce papier en place!

Dorothée recommença à pleurnicher :

— C'est honteux de ta part de me laisser en plan au moment psychologique!

— En plan? Au moment psycholo... Quoi?

Elle trépassait devant le lit :

— Je ne veux plus de ton *Troisième Homme*! Je veux mon air, sinon je n'enlève plus rien et je me couche comme ça...

Anatole s'agenouilla, les mains jointes :

— Je t'en supplie, mon aimée! Attends un peu... Je suis sûr que nous allons trouver de la bonne musique dans le quartier... Je connais un garçon de café qui habite au 24 *bis* et qui joue du cor de chasse. Ça fait du bruit, ce machin-là! Et ça te rappellera les grands bois... *J'aime le son du cor*... Ça ne te dit rien? Veux-tu que j'aille chercher cet artiste exceptionnel? Tu n'auras qu'à lui siffloter ton fameux air...

— Mon air ne peut être bien joué que par l'orchestre du *Mayol*

— L'orchestre?... Ça doit être l'heure de l'entracte... Je vais téléphoner.

Il avait bondi sur l'appareil :

— Allô!... 770-78-42? Appelez-moi d'urgence le chef d'orchestre! Dites-lui que c'est très grave!... Allô! c'est vous, chef? Ici, M. Anatole Picru. Vous savez bien, le mari tout récent de Dorothée... Si ça se passe bien, notre nuit de noces? Couci-couça... Pourriez-vous venir

chez moi avec votre orchestre après la représentation? Je paierai... le prix que vous fixerez... Impossible?... Pourquoi j'ai besoin de vous tous? Si je vous le disais, vous ne le croiriez pas! Duval, votre accordéoniste? Je le connais très bien... Vous dites qu'il a la grippe et qu'il habite le même immeuble que moi? Ça alors, c'est une chance! Vous lui téléphonez tout de suite? Merci, chef! Ce que vous pouvez être chic! Je vous revaudrai ce service en vous racontant demain comment ça s'est passé!

Il avait raccroché :

— Quel homme complaisant, ce chef! Des bons cœurs comme le sien, on n'en trouve plus!

— Tu ne pourrais pas te montrer un peu plus discret sur notre lune de miel?

— Oh, tu sais! Dès qu'il y a de la musique, il n'y a plus de discrétion! Que dirais-tu, chérie d'un petit porto pour te réchauffer en attendant l'arrivée de l'accordéoniste?

— Je ne bois jamais pendant le travail!

Un frêle coup de sonnette venait de retentir à la porte donnant sur le palier.

— C'est lui! On sent qu'il doit être grippé : son coup de sonnette est faible...

Il fit une nouvelle sortie de ballet et revint en compagnie de Duval qui portait un «piano à bretelles» sur son pyjama.

— Bonjour, Dorothée! Alors ça roucoule?

— Ça va roucouler grâce à vous, répondit Anatole.

— Ah?... Vous ne m'en voulez pas d'être venu en petit déshabillé? Je sors de mon lit...

— Au contraire! assura Anatole. Ça créera plus d'intimité.

Et, après lui avoir glissé trois billets dans la main, il supplia :

— Maintenant, pour l'amour du ciel, jouez l'air du strip-tease de ma femme adorée!

— Si ça peut lui faire plaisir, allons-y!

L'accordéon commença à répandre généreusement le fameux air. Automatiquement, comme si ses moindres mouvements eussent été réglés avec un mécanisme d'horlogerie, la platinée-aux-cils-de-plomb retira son soutien-gorge, la seconde jarretelle, les bas noirs : c'était un ravissement... Anatole, lui, s'était précipité derrière le paravent pour se débarrasser de sa chemise. Il reparut en maillot de corps et en caleçon. Mais, brutalement, l'accordéoniste s'arrêta de jouer :

— Qu'est-ce qui se passe encore? demanda Anatole, à nouveau inquiet.

— Il se passe que c'est très gentil, votre strip-tease familial, mais c'est quand même pour moi une représentation extraordinaire... Alors tarif de gala?

— Tarif de gala! Tarif double, triple! Tout ce que vous voudrez! Mais jouez, bon sang de bon sang!

— Puisque nous sommes d'accord, je remets ça...

L'air reprit.

Dorothée, toujours avec une grâce exquise, retira l'adorable culotte bordée de dentelles... Elle n'avait plus, pour tout costume, qu'un minuscule slip rose quand un nouveau coup de sonnette – impératif celui-là – retentit à l'entrée. Anatole, qui était retourné derrière le paravent pour ôter ce qui lui restait sur le dos, fut saisi. Puis il commença à trembler de tous ses membres, car il s'aperçut qu'il était tout nu. Il lui fallut accomplir un suprême effort pour grimper sur une chaise et pour passer sa tête apoplectique au-dessus du paravent en demandant d'une voix étranglée par l'émotion :

— La police?

— Elle manquerait vraiment de savoir-vivre! répondit Dorothée voilant des deux mains, et dans un geste d'une pudeur charmante, ses appas les plus intimes.

Les coups de sonnette redoublaient, de plus en plus violents.

— Je ne peux tout de même pas aller ouvrir dans cette tenue! bafouilla Anatole.

— Puisque je suis le plus convenable, j'y vais! déclara l'accordéoniste. Sinon ils démoliront tout!

Il se dirigea, en pyjama, vers le vestibule.

Il y eut un bruit de voix : la discussion parut tout de suite assez vive. Enfin la porte s'ouvrit et un personnage en casquette et blouson, parfaitement inconnu des Picru, fit son entrée en disant au musicien, qui le suivait :

— Puisque je te dis que c'est ta femme qui m'envoie.

— Ma femme?

— Elle vient de m'expliquer que tu faisais un «cacheton» supplémentaire dans l'immeuble... Seulement, tu n'as pas de veine : il ne faut plus jouer, mon pote! Je n'étais passé chez toi que pour t'avertir que le syndicat avait décrété une grève générale des musiciens pendant quarante-huit heures pour qu'on puisse obtenir la prime supplémentaire de vacances... La grève surprise doit commencer ce soir à 23 heures... Et il est 23 h2! T'es en faute de deux minutes. Si tu continuais, tu risquerais d'avoir un blâme du syndicat!

— Un blâme! C'est un scandale! clama Anatole derrière son paravent.

— De quoi se mêle-t-il, ce guignol? demanda l'homme en casquette.

— Guignol? Apprenez, monsieur, que je suis chez moi où j'ai le droit de faire ce que je veux! C'est une violation de domicile! Vous troublez mon intimité...

— A poil? Eh bien, moi, je vous annonce qu'en tant que délégué du syndicat, j'estime que ça suffit, vos singeries! Alors, Duval, tu remontes chez toi? Rengaine ton instrument.

L'accordéoniste obtempéra, en balbutiant à l'intention des Picru :

— Croyez bien que je suis désolé... Mais les ordres sont les ordres! On tâchera de faire mieux la prochaine fois...

Il partit avec son camarade pendant qu'Anatole continuait à rugir :

— La prochaine fois! Ils en ont de bonnes!

Il se passa alors un événement imprévisible : la tête d'Anatole disparut derrière le paravent et la platinée-aux-doigts-de-pieds-vernis entendit la voix, angoissée cette fois, de son époux, qui psalmodiait :

— Le porto! Le porto! Dorothee, passe-moi la bouteille!

Elle tendit la bouteille à une main qui apparut sur le côté du paravent et qui la saisit. Il y eut, dans le silence revenu, une sorte de glouglou, puis le murmure d'une voix très basse qui murmurait :

— On me la recopiera, ma nuit d'amour!

Plainte douloureuse qui fut presque aussitôt couverte par d'allègres notes de musique qui devaient s'échapper d'un piano du voisinage, reprenant l'air que venait de jouer l'accordéon.

— Ton air! C'est ton air! hurla Anatole, toujours invisible derrière son paravent. C'est le locataire du dessous : je le connais lui aussi... Ça, il a de l'oreille!

La belle Dorothee n'avait pas attendu cette constatation pour retirer *pianissimo* le dernier rempart de sa pudeur : le slip rose. Elle ne pouvait résister à «son» air : c'était plus fort qu'elle...

Sa nudité était maintenant totale, mais Anatole n'apparaissait plus... le piano jouait toujours.

— Eh bien, Anatole, je t'attends! dit Dorothee, frissonnante. Qu'est-ce que tu fais?

A ce moment, la tête émergea à nouveau au-dessus du paravent, mais elle était verdâtre. Une tête décomposée qui entrouvrit la bouche pour avouer, pendant que l'harmonie douce continuait à envahir la pièce :

— Dorothee... Ma merveilleuse Dorothee... C'est épouvantable, mais moi... Je ne peux pas en musique!

A BIENTÔT, DOROTHÉE...

Je n'ose plus dévoiler d'autres rêves de ma chère Dorothée Gindt. Cela pour deux raisons que je laisse à l'appréciation du lecteur. D'abord, ma vieille amie pourrait m'en vouloir si je me montrais un peu indiscret en révélant trop de secrets de sa vie cachée ; et je tiens à conserver son estime.

Ensuite, cela risquerait de l'empêcher d'imaginer en toute liberté – dans l'intimité de ce petit appartement où elle a réussi à vivre sans connaître le désastre de la solitude – d'autres aventures surprenantes.

Si l'on vient de la découvrir, à travers les pages de ce livre, sous les aspects les plus divers – allant de la fiancée offusquée d'un vicomte Adhémar de Trounières à une marquise douairière de Saint-Vaygulfhe, en passant par une «miss Dorothea» de l'archipel des Fidji, une comptable distraite du trésor accumulé par un chemisier de la plaine Monceau, une «mademoiselle Dorothée» échouée en Nouvelle-Zélande, une directrice de cirque et une strip-teaseuse émue –, c'est tout simplement parce que Dorothée Gindt a la plus ébouriffante imagination qui soit.

... Imagination qui ne connaît aucune limite, ni dans le temps, ni dans l'espace, ni surtout dans le cœur... Imagination capable aussi de créer une, et même plusieurs histoires par jour! A une époque où la pauvreté d'invention romanesque est le revers logique de l'incomparable richesse du génie scientifique, je pense sincèrement que nous devons respecter le potentiel de fantaisie qui se trouve encore dans le cerveau d'une Dorothée. Et la meilleure façon de faire preuve d'un tel respect n'est-il pas de laisser à cette imagination rare de substantielles réserves?

Réserves qui existent... Ces histoires que je viens d'avoir la joie de raconter, on ne les connaît aujourd'hui que parce que mon amie m'a donné l'autorisation de les livrer au lecteur. Mais je dois confier qu'elle m'en a narré une foule d'autres, tout aussi surprenantes, dont elle est à la fois l'auteur et l'héroïne.

Seulement, ces histoires-là, elle préfère les conserver encore pendant quelque temps pour elle seule... et pour moi! Ce qui est flatteur mais ce qui m'interdit de trahir de charmants secrets. Car je n'ai été que le confident, ce personnage de répertoire dont le rôle se limite à relater les faits romanesques dans l'ordre où leur créatrice a

bien voulu les révéler.

Et justement, parce que j'ai ce courage ou cette honnêteté aujourd'hui, un jour viendra peut-être où Dorothée Gindt m'autorisera à offrir, en gerbe colorée, une nouvelle série d'histoires.

Je sais, par exemple, que Dorothée s'est vue également en femme pirate, en femme P. -D. G. d'une importante affaire de publicité, en femme spéléologue et en femme cosmonaute... Mais chut! Je crains d'en avoir déjà trop dit... Ce serait terrible si mon amie, m'en voulant, m'interdisait à l'avenir l'accès de son deux-pièces cuisine de Vincennes où elle est parvenue, sans trop d'efforts, à me faire croire à des aventures que j'aurais été bien incapable d'inventer moi-même!

Je sens déjà que quelques-uns, parmi vous, souhaiteraient connaître l'adresse de ma grande amie... Je me garderai bien de la leur donner! Ce n'est pas tous les jours qu'un homme de plume a la chance insigne de découvrir un lieu où la source imaginative semble presque intarissable! Ce secret, je le conserve jalousement pour moi... C'est même là ma seule ressemblance avec ce prince de l'Arabie Heureuse qui s'était laissé charmer jadis par les récits nocturnes de la belle Schéhérazade... Evidemment, je n'ai pas découvert «ma» sultane dans un palais aux arabesques capricieuses, mais plus démocratiquement derrière un guichet de renseignements de la Sécurité sociale : cela prouve, en tout cas, que le rêve et la féerie peuvent se trouver dans les endroits où on les attend le moins!

Avant de nous quitter, il ne nous reste plus, à vous et à moi, qu'à dire simplement à celle qui a eu la gentillesse de ne pas se refuser catégoriquement à nous raconter plus tard d'autres histoires :

— Nous l'espérons... A bientôt, Dorothée...